

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

C. Carrington E.



RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

TOME I.

A PARIS,

CHEZ { LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
GUBERT, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 10;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'OEUVRE

DRAMATIQUES

DE

SCARRON, ET ROTROU.



144500
—
27.111/17.

A PARIS,

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT, AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

1823.

PQ

1919

A19

1823

1919
1919
1919
1919
1919

JODELET,
OU
LE MAITRE VALET,
COMÉDIE EN CINQ ACTES,
PAR SCARRON,

Représentée, pour la première fois, en 1645.



NOTICE

SUR SCARRON.

PAUL SCARRON, fils d'un conseiller au parlement de Paris, y naquit en 1610. Il sembloit destiné à jouir d'une fortune honnête; mais son père, devenu veuf, prit une seconde femme, qui parvint non seulement à dépouiller les enfants du premier lit au profit des siens, mais encore à faire renvoyer Scarron de la maison paternelle. Cette circonstance, jointe au penchant naturel du jeune homme, contribua sans doute à le faire donner dans le libertinage, qui détruisit sa santé à la fleur de son âge.

Scarron obtint, à la sollicitation de mademoiselle d'Hautefort, un canonicat dans le Maus. Étant allé y passer le carnaval, il se déguisa en sauvage; des enfants se mirent à le poursuivre. Il crut devoir, pour les éviter, se réfugier dans un marais; mais bientôt il se sentit pénétré du plus grand froid. Une lympe âcre se jeta sur ses nerfs, et accourcit sa taille d'un pied, et ses bras et ses jambes à proportion; ainsi qu'il

nous l'apprend lui-même par le portrait qu'il a laissé de sa personne, dans lequel il dit qu'il ressembloit parfaitement à un Z. Ce fut à vingt-sept ans que ce malheur lui arriva, et il vécut jusqu'à l'âge de cinquante et un ans, dans un état de souffrance continuelle, qui n'altéra jamais sa gaieté.

Tout le monde sait qu'il épousa mademoiselle Françoise d'Aubigné, depuis marquise de Maintenon.

Scarron montra dès sa jeunesse un goût décidé pour la littérature, et créa parmi nous le genre burlesque qu'il porta au plus haut degré de perfection. Ses ouvrages les plus estimés sont *le Roman comique*, et *le Virgile travesti*. Il a composé un assez grand nombre de comédies.

Jodelet, ou *le Maître valet*, comédie en cinq actes, en vers, parut pour la première fois en 1645. C'est, après *le menteur*, comédie de Pierre Corneille, la plus ancienne de toutes celles qui sont au répertoire. Sa dernière reprise est du 16 janvier 1780. Préville y fit le plus grand plaisir dans le rôle de Jodelet.

Scarron fit représenter en 1646 *les Boutades du capitain Matamore*, comédie en vers.

Jodelet duelliste, comédie en cinq actes, en

vers, fut jouée en 1646. Elle avoit alors pour titre *les Trois Dorothées*, mais l'auteur le changea en 1651.

L'Héritier ridicule, ou *la Dame intéressée*, comédie en cinq actes, en vers, fut représentée pour la première fois en 1649.

Don Japhet d'Arménie, comédie en cinq actes, en vers, mise au théâtre en 1653, eut un grand succès, et elle en a obtenu à toutes ses reprises.

L'Écolier de Salamanque, ou *les généreux Ennemis*, tragi-comédie en cinq actes, en vers, fut donnée en 1654.

Le Gardien de soi-même, comédie en cinq actes, en vers, fut jouée en 1655.

Le Marquis ridicule, ou *la Comtesse faite à la hâte*, comédie en cinq actes, en vers, est la dernière pièce que cet auteur ait fait représenter. Elle parut en 1656, et eut assez de succès.

Scarron a fait d'autres pièces qui n'ont pas été jouées, et dont pour cette raison nous ne faisons pas mention.

Il mourut à Paris le 1^{er} octobre 1660.

PERSONNAGES.

Don JUAN D'ALVARADE.

Don LOUIS DE ROCHAS.

Don FERNAND DE ROCHAS.

JODELET, valet de don Juan.

ÉTIENNE, valet de don Louis.

ISABELLE DE ROCHAS, fille de don Fernand.

LUCRÈCE D'ALVARADE, sœur de don Juan.

BÉATRIX, servante d'Isabelle.

La scène est à Madrid.

JODELET,
OU
LE MAITRE VALET,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une rue dans laquelle est la maison
de don Fernand. Il est nuit.

SCÈNE I.

JODELET, D. JUAN.

JODELET.

Oui, je n'en doute plus, ou bien vous êtes fou,
Ou le diable d'enfer, qui vous casse le cou,
A depuis peu chez vous élu son domicile.
Arriver à telle heure en une telle ville!
Courir toute la nuit sans boire ni manger,
Menacer son valet, et le faire enrager!...

D. JUAN.

Taisez-vous, maître sot; cette rue où nous sommes

Est celle que je cherche.

JODELET.

O le plus fou des hommes !

Et qu'y voulez-vous faire après minuit sonné ?

Aller voir don Fernand ?

D. JUAN.

Oui, tu l'as deviné ;

Je veux dès cette nuit aller voir Isabelle.

JODELET.

Dès cette nuit plutôt vous brouiller la cervelle ,

Si cervelle chez vous est encore à brouiller.

D. JUAN.

Si faut-il, Jodelet, te résoudre à veiller :

Quelque las que tu sois, quelque faim qui te tue ,

Je ne suis pas d'avis de sortir de la rue ,

Sans avoir vu de près l'objet de mon amour,

Le dussé-je chercher jusques au point du jour.

JODELET.

Ressouviens-toi, mortel, qu'il est tantôt une heure ;

Que l'on n'ouvrira point où don Fernand demeure ;

Que nous sommes partis ce matin de Burgos ;

Que tantôt sur mulets, et tantôt sur chevaux ,

Nous avons, vous et moi, grace à votre hymenée ,

Couru comme deux fous le long de la journée ,

Et que toute la nuit faire le chat-huant

Est très grande folie au seigneur don Juan.

D. JUAN.

Ressouviens-toi, mortel, qui n'aime que sa gueule ,

Que ne vivre ici-bas rien que pour elle seule

Est être pis que bête ; et donc, ó Jodelet !

Vous n'êtes qu'une bête habillée en valet.

JODELET.

Que je hais les railleurs !

D. JUAN.

Que je hais les ivrognes !

JODELET.

Que je hais les amants, et leurs mourantes trognes !

D. JUAN.

Moi, que j'aime Isabelle, et que son seul portrait
Me perce jusqu'au cœur d'un redoutable trait !

JODELET.

Vous êtes donc de ceux qu'une seule peinture
Remplit de feux grégeois, et met à la torture ?
Et si monsieur le peintre a bien fait un museau,
S'il s'est heureusement escrimé du pinceau,
S'il vous a fait en toile une adorable idole,
L'original peut être une fort belle folle ;
Sa bouche de corail peut enfermer dedans
De petits os pourris au lieu de belles dents.
Un portrait dira-t-il les défauts de sa taille ?
Si son corps est armé d'une jaque de maille ?
S'il a quelques égouts, outre les naturels ?
Accident très contraire aux appétits charnels ;
Enfin si ce n'est point quelque horrible squelette
Dont les beautés la nuit sont dessous la toilette ?
Ma foi ! si l'on vous voit de femme mal pourvu,
Puisque vous vous coiffez devant que d'avoir vu,
Vous ne serez pas plaint de beaucoup de personnes

D. JUAN.

Sais-tu bien, Jodelet, alors que tu raisones,

Qu'il n'est pas sous le ciel un plus fâcheux que toi?

JODELET.

Il n'est pas sous le ciel un plus fâché que moi,
Quand il faut à tâtons courir de rue en rue,
On dessous un balcon faire le pied de grue.

D. JUAN.

Jodelet?

JODELET.

Don Juan?

D. JUAN.

Sans doute, mon portrait
Envers mon Isabelle aura fait son effet?
J'y suis peint à ravir.

JODELET.

Je sais bien le contraire.

D. JUAN.

Que dis-tu?

JODELET.

Je vous dis qu'il n'a fait que déplaire.

D. JUAN.

D'où diable le sais-tu?

JODELET.

D'où? je le sais fort bien,
Parcequ'au lieu du vôtre elle a reçu le mien.

D. JUAN.

Traître! si tu dis vrai... mais je crois que tu railles;
J'irai chercher ta vie au fond de tes entrailles.

JODELET.

Venez-la donc chercher, car je ne raille point;
Mais en frappant mon corps, épargnez mon pourpoint.

D. JUAN.

Ne pense pas tourner la chose en raillerie.

Dis , comment l'as-tu fait ?

JODELET.

Vous êtes en furie.

D. JUAN.

Oui , j'y suis tout de bon ; je n'y fus jamais tant.

JODELET.

Lorsqu'avec bon congé du cardinal infant ,
Et lettres de faveur nous partîmes de Flandre...

D. JUAN.

Eh bien ?

JODELET.

Écoutez donc , et vous l'allez apprendre.

Le desir violent de vous voir à Burgos
Vous fit aller bien vite et par monts et par vaux :
Le voyage fut court ; mais à notre arrivée ,
Un frère mis à mort , une sœur enlevée ,
Sans savoir où , par qui , ni pourquoi , ni comment ,
Vous pensèrent quasi gâter le jugement.

D. JUAN.

A quel propos , méchant , viens-tu rouvrir ma plaie
Par le ressouvenir d'une perte trop vraie ?
Ah ! frère non vengé ! sœur qui m'ôtes l'honneur !
Et de ton assassin et de ton suborneur
Je saurai par mon bras si bien me satisfaire ,
Que je pourrai vanter ce que j'avois à taire...
Mais venons au portrait.

JODELET.

J'y vais tant que je puis ,

Mais, ma foi, je ne sais quasi plus où j'en suis.
 Je ne fais que tirer et rengainer ma langue;
 Car vous interrompez à tout coup ma harangue :
 Je n'ai pourtant rien dit qui ne soit à propos.

D. JUAN.

Que ne racontes-tu la chose en peu de mots ?

JODELET.

Je ne puis pas parler tandis qu'un autre cause ;
 Pour moi, je dis toujours par ordre chaque chose ;
 Or, pour votre portrait que j'avois oublié...

D. JUAN.

Jamais ses longs discours ne m'ont tant ennuyé.

JODELET.

A peine fûmes-nous de retour en Castille,
 Que Fernand de Rochas vous proposa sa fille.
 Là-dessus son portrait, qui vous fut apporté,
 Vous rendit plus brûlant que le soleil d'été :
 Vingt mille écus étoient offerts avec la belle ;
 Et vous, pour la charmer, comme vous l'étiez d'elle,
 Vous voulûtes aussi qu'elle eût votre portrait ;
 Ainsi vous la frappiez avec son même trait.
 Lors à bon chat bon rat, et la pauvre donzelle
 Étoit pour en avoir profondément dans l'aile :
 Le stratagème étoit d'amant bien raffiné ;
 Mais le ciel autrement en avoit ordonné.

D. JUAN.

Enfin finiras-tu quelque jour ton histoire ?

JODELET.

Oui, seigneur ; mais il faut vous remettre en mémoire,
 Car pour moi je suis las de me ressouvenir.

D. JUAN.

Fusses-tu las aussi de tant m'entretenir !
J'ai bien ici besoin de patience extrême.

JODELET.

Vous vous souviendrez donc que votre peintre même
Me voulut peindre aussi.

D. JUAN.

Poursuis, je le sais bien.

JODELET.

Savez-vous bien aussi qu'il ne m'en coûta rien ;
Et que ce bon Flamand est brave homme, ou je meure !

D. JUAN.

Eh bien ! crois-tu pouvoir achever dans une heure ?
As-tu brûlé, vendu, bu, mangé mon portrait ?
L'ai-je encore ? l'a-t-elle ? enfin qu'en as-tu fait ?

JODELET.

Donnez-vous patience, et vous l'allez apprendre.
Mais retournons chez nous, et laissons là la Flandre.
Comme j'étois après à vous empaqueter
(Vous savez que je suis très facile à tenter
Et que le ciel m'a fait curieux de nature),
Pour votre grand malheur, j'avisai ma peinture,
Celle qu'aux Pays-Bas, comme je vous ai dit,
Sans qu'il m'en coûtât rien, votre peintre me fit ;
Je la mis aussitôt vis-à-vis de la vôtre,
Pour voir si l'une étoit aussi belle que l'autre.
Lors, je ne sais comment le diable s'en mêla,
Ni ne vous puis conter comment se fit cela ;
La mienne prit la poste, et la vôtre, restée,
Fit que j'eus quelques jours la tête inquiétée.

Mais le temps qui dissipe et chasse les ennemis,
 M'ayant favorisé de quelques bonnes nuits,
 Je me suis défâché de peur d'être malade.
 Vous, si vous me croyez, sans faire d'incartade,
 Vous ne songerez plus au mal que j'ai commis;
 Puisque c'est par mégarde, il doit être remis :
 Voilà la vérité, comme on dit, toute nue.

D. JUAN.

Et qu'aura-t-elle dit de ta face cornue,
 Chien? qu'aura-t-elle dit de ton nez de blaireau,
 Infame?

JODELET.

Elle aura dit que vous n'êtes pas beau,
 Et que si nous étions artisans de nous-mêmes,
 On ne verroit par-tout que des beautés extrêmes;
 Qu'un chacun se feroit le nez efféminé,
 Et que vous l'avez tel que Dieu vous l'a donné.
 Mais que mal à propos peu de chose vous choque,
 Si vous pouvez demain lui conter l'équivoque!
 Quand elle vous verra brillant comme un Phébus,
 Vous me remercierez d'un si plaisant abus.

D. JUAN.

Paix là, je vois quelqu'un qui saura bien peut-être
 Où loge don Fernand; va le joindre.

JODELET.

Mon maître...

D. JUAN.

Que veux-tu? parle bas.

JODELET.

Peut-être il n'en sait rien.

D. JUAN.

Ah, malheureux poltron ! tu mériterois bien
Qu'il te donnât cent coups.

JODELET.

Il le pourra bien faire...

(à Étienne.)

Cavalier?

SCÈNE II.

ÉTIENNE, JODELET, D. JUAN.

ÉTIENNE.

Qui va là?

JODELET.

Soit dit sans vous déplaire,
Où loge don Fernand?

ÉTIENNE.

C'est ici sa maison.

JODELET, *haussant la voix.*

Ah ! vraiment pour ce coup mon maître avoit raison.

(à don Juan.)

Le beau-père est trouvé, venez vite, son gendre,
Nous n'avons qu'à frapper.

ÉTIENNE, *à part.*

Et moi, je viens d'apprendre

Que je suis un vrai sot de leur avoir montré
Où mon maître tantôt est en cachette entré,
Et d'où je le tiens prêt de sortir tout-à-l'heure.
Mais j'y veux donner ordre.

D. JUAN, à Étienne.

Est-ce ici qu'il demeure ?

ÉTIENNE.

Oui; mais il est malade, et n'aime pas le bruit.
Quelles gens êtes-vous ?

JODELET.

Nous n'allons que la nuit;
Nous portons à la nuit amitié singulière,
Et serions bien fâchés d'avoir vu la lumière :
Nous sommes de Norwège, un pays vers le nord,
Où maudit d'un chacun est tout homme qui dort.
Pour moi, je ne dors point. Voyez-vous là mon maître ?
C'est le plus grand veilleur qui se trouve peut-être.

ÉTIENNE.

Ou plutôt un voleur qui me fera raison
De m'avoir l'autre jour surpris en trahison.
Oui, je le connois bien, et vous étiez ensemble.

JODELET.

Homme un peu bien colère et bien fou, ce me semble !
Sachez, si nous l'étions la moitié tant que vous,
Que de ma blanche main vous auriez mille coups;
(*tirant son épée.*)

Et, si vous ne fuyez, que cette mienne lame
N'aura plus de fourreau que celui de votre ame.

(à don Juan.)

Mon maître, avancez-vous; je commence à mollir,
Et sans l'obscurité vous me verriez pâlir.

D. JUAN, mettant l'épée à la main.

A moi, rustaud ! à moi, que je vous civilise !

ÉTIENNE, *bas.*

Si faut-il, ténébreux, que je vous dépayse.

*(haut.)*A deux cents pas d'ici, quoique vous soyez deux,
Si vous osez me suivre, on s'y battra bien mieux.

D. JUAN.

Oui-dà, je vous suivrai.

(Il joint Etienne qui ferraille en reculant, et se sauve.)

SCÈNE III.

D. JUAN, JODELET.

JODELET.

La peste! comme il drille!

J'ai pourtant eu frayeur de ce chien de soudrille;

Autrement, sans péril, je lui cassois les os.

Foin! je n'aurai jamais poltron plus à propos...

Mais d'où diable est sorti cet autre vilain homme?

SCÈNE IV.

D. LOUIS, D. JUAN, JODELET.

D. LOUIS, *descendant du balcon de la maison de don
Fernand avec une échelle de corde, appelle son
valet.*

Étienne?

JODELET, *à don Louis.*

Qui va là?

D. JUAN, à Jodelet.

C'est son valet qu'il nomme ;
Celui qui, devant nous, vient de gagner au pied.

D. LOUIS, à part.

On je me trompe fort, ou je suis épié ;
Mais la rumeur ici troubleroit Isabelle,
Et je dois mépriser l'honneur pour l'amour d'elle.
Fuyons, puisqu'il le faut.

(Il se retire.)

SCÈNE V.

D. JUAN, JODELET.

(Don Juan met l'épée à la main, cherche don Louis, rencontre l'épée nue de Jodelet, qui tombe à terre a'effroi, couché sur le dos, et pare de bas en haut, les bottes que pousse son maître.)

D. JUAN.

Demeure, ou tu es mort !

Demeure, encore un coup.

JODELET, parant.

Diantre ! qu'il pousse fort !

D. JUAN.

Dis ton nom vite ment, ou je t'ôte la vie.

JODELET.

Je suis don Jodelet, natif de Ségovie.

D. JUAN.

Au diable le maraud ! Et l'homme du balcon ?...

JODELET.

Il s'en est envolé léger comme un faucon ;

Et moi, sot que je suis, je vidois sa querelle,

Tandis que le poltron enfiloit la venelle.

De deux grands vilains coups que vous m'avez poussés,

J'ai cru mes intestins par deux fois offensés.

Vous êtes un peu prompt; mais, de grace, mon maître,

On sort donc à Madrid ainsi par la fenêtre?

Vous ne me dites mot.

D. JUAN.

L'as-tu bien entendu?

JODELET.

Oui.

D. JUAN.

J'en suis tout confus.

JODELET.

Et moi tout confondu.

D. JUAN.

Je ne dois pas ici rien faire à la volée.

JODELET.

Vous avez, ce me semble, un peu l'ame troublée.

D. JUAN.

Oui, je l'ai, Jodelet, et j'en ai du sujet.

Mais raisonnons un peu là-dessus.

JODELET.

C'est bien fait.

Raisonnons; aussi bien j'en ai très grande envie,

Et je ne pense pas, durant toute ma vie,

Avoir été jamais en mes raisons si fort :

Raisonnons donc, mon maître, et raisonnons bien fort.

D. JUAN.

Je suis né dans Burgos, pauvre, mais d'une race

Exempte , jusqu'à moi , de honte et de disgrâce ,

JODELET.

Fort bien .

D. JUAN.

A mon retour de la guerre à Burges ,
Je me trouve attaqué de deux différents maux :
Le meurtre de mon frère , et ma sœur enlevée
(Quoique soigneusement dans l'honneur élevée) ,
Me causent un chagrin qui n'eut jamais d'égal .

JODELET.

Fort mal , fort mal , fort mal , et quatre fois fort mal !

D. JUAN.

Don Fernand me choisit pour époux d'Isabelle ;
Ton portrait pour le mien est reçu de la belle .

JODELET.

Pas trop mal .

D. JUAN.

Nous traitons cette affaire sans bruit ,
Et je pars pour Madrid , où j'arrive de nuit .

JODELET.

Un peu mal .

D. JUAN.

Sans songer à me chercher un gîte ,
Mon amour droit ici m'amène .

JODELET.

Un peu trop vite .

D. JUAN.

Je rencontre un valet où loge don Fernand ,
Qui me fait à dessein querelle d'Allemand .
J'en vois sortir son maître .

JODELET.

Il est vrai qu'il détale
Comme un poltron qu'il est.

D. JUAN.

Mais, de peur de scandale,
Certes il ne vint point à nous comme un poltron.

JODELET.

Comment y vint-il donc, le malheureux larron?

D. JUAN.

Il y vint, Jodelet, comme aimé d'Isabelle.

JODELET.

Fort mal.

D. JUAN.

Et c'est cela qui me met en cervelle.

JODELET.

Raisonnons donc encore.

D. JUAN.

Ah! ne raisonne plus;
Tes sots raisonnements sont ici superflus.
Attends... Certain conseil que l'amour me suggère
Guérira mes soupçons; c'est en toi que j'espère.
Il faut que dès demain, ô mon cher Jodelet!
Tu passes pour mon maître, et moi pour ton valet:
Ton portrait supposé fait ici des merveilles.

(Jodelet remue la tête.)

Qu'as-tu, cher Jodelet? tu branles les oreilles.

JODELET.

Tous ces déguisements sentent trop le bâton;
J'aime mieux raisonner. Et puis, que diroit-on?
Don Juan est valet, et Jodelet est maître,

Et si, par grand malheur (car enfin tout peut être),
 Votre maîtresse m'aime, et si je l'aime aussi?

D. JUAN.

De cela, Jodelet, ne prends aucun souci;

Le mal sera pour moi. Mais durant cette feinte,

Les trop justes soupçons dont mon âme est atteinte

Pourront être éclaircis; car, comme Jodelet,

Je ferai confidence avecque ce valet,

Je ferai l'amoureux de la moindre soubrette :

Mes présents ouvriront l'âme la plus secrète.

Toi, mangeant comme un chancre, et buvant comme un trou,

Paré de chaînes d'or comme un roi du Pérou,

Sans prendre aucune part à ma mélancolie...

JODELET.

Je commence à trouver l'invention jolie.

D. JUAN.

Chez le bon don Fernand tu seras régale;

Et moi, de mes soupçons sans cesse bourrelé,

Je me verrai réduit à te porter envie,

Sans espoir de guérir durant ma triste vie.

JODELET.

Et ne pourrai-je pas, pour mieux représenter

Le seigneur don Juan, quelquefois charpenter

Sur votre noble dos? Bien souvent, ce me semble,

Vous en usez ainsi.

D. JUAN.

Quand nous serons ensemble,

Tout seuls et sans témoins, oui, je te le permets.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

JODELET.

Potages mitonnes , savoureux entremets ,
Bisques , pâtés , ragoûts , enfin , dans mes entrailles
Vous serez digérés ! Et vous , lâches canailles ,
Courtisans de Madrid , luisants , polis et beaux ,
Nous vous en fournirons des cocus de Burgos.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon de la maison de
don Fernand.

SCÈNE I.

ISABELLE, BÉATRIX.

ISABELLE.

Croyez-moi, Béatrix, faites votre paquet,
Sans penser m'éblouir avec votre caquet :
Je ne veux plus de vous.

BÉATRIX.

Eh ! du moins que je sache
Pour quel mal, contre moi ! ma maîtresse se fâche ?

ISABELLE.

Vous ne le savez pas ?

BÉATRIX.

Ma foi ! si j'en sais rien,
Ne puissè-je jamais hanter les gens de bien !

ISABELLE.

N'importe, je vous chasse.

BÉATRIX.

Eh bien donc ! patience.

Je n'ai pourtant rien fait contre ma conscience ;
 Et je veux , si jamais j'ai contre vous manqué ,
 Crever comme un boudin que l'on n'a pas piqué.
 Tout ce malheur me vient de quelque ame traîtresse ,
 Et tout mon péché n'est qu'aimer trop ma maîtresse.
 Vraiment , l'on dit bien vrai , que toujours les flatteurs
 Sont plus crus mille fois que les bons serviteurs.

ISABELLE.

Oui , dame Béatrix , vous êtes inuocente !
 Il n'est point dans Madrid de meilleure servante !
 Vous n'avez point ouvert mon balcon cette nuit ?
 Vous n'alliez point nu-pieds pour faire moins de bruit ?

BÉATRIX.

Hélas ! je m'en souviens , c'étoit votre dentelle
 Que j'avois mis sécher dessus une ficelle ,
 Et j'ens peur que la nuit on la prit en ce lieu.

ISABELLE.

Vous ne parlâtes point ?

BÉATRIX.

C'est que je priois Dieu.

ISABELLE.

Quoi ! si haut ?...

BÉATRIX.

Je le fais afin que Dieu m'entende ,
 Et la dévotion en est beaucoup plus grande.

ISABELLE.

Et l'homme qui sauta de mon balcon en bas ,
 Étoit-ce ma dentelle ?

BÉATRIX.

Ah ! ne le croyez pas.

ISABELLE.

Je l'ai vu, Béatrix.

BÉATRIX.

Ah! ma bonne maîtresse!

Il est vrai, don Louis...

ISABELLE.

Ah dieu! ce nom me blesse.

Quoi! ce fut don Louis?

BÉATRIX.

Oui, votre beau cousin.

ISABELLE.

Mon beau-cousin, méchante! Et pour quel beau dessein
L'aviez-vous introduit, infame, abominable?

BÉATRIX.

Si c'est un grand péché que d'être charitable,
Vous avez grand sujet de me crier bien fort;
Mais si vous m'écoutez, je n'aurois pas grand tort.

ISABELLE.

Vous parlerez long-temps avant que je vous croie.

BÉATRIX.

Ne puissiez-vous jamais souffrir que je vous voie,
Si je ne vous dis vrai. Ce fut donc hier au soir
Que le bon don Louis vint ici pour vous voir.
A cause qu'il pleuvoit, je le mis dans la salle:
Ce fut bien malgré moi, car je crains le scandale;
Mais le drôle qu'il est entra bon gré mal gré.
Tôt après j'entendis cracher sur le degré
Votre père Fernand: vous savez bien qu'il crache
Plus fort qu'aucun qui soit dans Madrid que je sache.
Au bruit de ce crachat don Louis se sauva

Dedans votre balcon, qu'entr'ouvert il trouva :
Je l'enfermois encor lorsque vous arrivâtes ;
Avecque le vieillard trop long-temps vous causâtes.
Cependant don Louis le balcon habitoit ,
Où de vos longs discours peu content il étoit.
Enfin , quand je vous vis dans le lit assoapie ,
Moi qui suis de tout temps encline à l'œuvre pie ,
Je l'allai délivrer très charitablement.
Il me dit qu'il vouloit vous parler un moment.
Je dis : *Nescio vos*, et lui chantai gognette ,
Disant : Allez chercher votre dariolette.
Une autre l'eût servi , car il parloit des mieux ,
Et je voyois tomber les larmes de ses yeux ;
Mais lorsqu'en me coulant en main quelques pistoles ,
Et qu'en me conjurant de ses belles paroles ,
En m'appelant mon cœur, ma chère Béatrix ,
Il m'eut mis dans le doigt une bague de prix ,
Je veux bien l'avouer, j'eus une telle rage ,
Que je pensai deux fois lui sauter au visage...
Non que tous ses regrets ne me fissent pitié ,
Et vraiment je le crois de fort bonne amitié :
Mais dans vos intérêts je ne connois personne :
Brebis par-tout ailleurs , je suis une lionne ;
Et lui, sitôt qu'il vit que ce n'étoit plus jeu ,
Que de fine fureur j'avois la face en feu ,
Du balcon sans tarder il sauta dans la rue ,
Où j'entendis crier, tôt après : *Tue, tue !*
Voilà ce grand sujet de mon exclusion ,
Et le juste loyer de mon affection.
Il faut bien que je sois fille peu fortunée :

Je fondois mon bonheur dessus votre hyménée ;
 Et si de don Juan qu'on dit être venu ,
 Mon zèle à vous servir pouvoit être connu ,
 Je n'espérois pas moins.

ISABELLE.

Quoi ! don Juan encore ?
 Un homme que je crains , un homme que j'abhorre ,
 Après un don Louis , n'est par vous allégué !
 Prétendez-vous par-là me rendre l'esprit gai ?
 Adieu , fille de bien , que plus je ne vous voie.

(Elle sort)

SCÈNE II.

BÉATRIX.

Au diable , don Louis ! c'est là que je t'envoie.
 Maudit soit le badaud et l'amoureux transi !
 Le malheureux qu'il est me cause tout ceci.
 Est-il dedans Madrid fille plus malheureuse ?

SCÈNE III.

D. FERNAND, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Qu'avez-vous , Béatrix ? vous faites la pleureuse.

BÉATRIX.

Votre fille me chasse , et si je n'ai rien fait ,
 Que lui représenter qu'elle doit , en effet ,

Agréer don Juan, parcequ'il le mérite,
Et que vous le voulez.

D. FERNAND.

La cause est bien petite
Pour vous mettre dehors, et ma fille a grand tort :
Mais pour vous rajuster je ferai mon effort.
Faites-la-moi venir.

(*Béatrix sort.*)

SCÈNE IV.

D. FERNAND.

Souvent mon Isabelle
Et cette Béatrix ont ensemble querelle ;
Tantôt c'est pour un mot de travers répondu,
Pour un miroir cassé, pour du blanc répandu :
Souvent aussi ce n'est que pour une vétille ;
C'est-à-dire pour rien... Mais j'aperçois ma fille.

SCÈNE V.

D FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND.

Ce n'est pas la saison de chasser des valets,
Quand il ne faut penser qu'à danses et ballets :
Pour moi, tout le premier, je veux faire gambade,
Car j'espère aujourd'hui don Juan d'Alvarade.

ISABELLE.

Espérez, espérez cet agréable époux :

Moi, j'espère la mort moins cruelle que vous.

D. FERNAND.

Je suis donc bien cruel, puisqu'elle est moins cruelle?

Vraiment, notre Isabeau, vous nous la baillez belle!

Ah! que, si je croyois mon esprit irrité,

Votre jeune museau se verroit souffleté;

Et si je faisois bien, qu'avec ces deux mains closes,

Je ternirois de lis et fanerois de roses!

Vous voulez volontiers quelque godelureau,

Qui méthodiquement vous lèche le morveau;

Un faiseur de recueils, un débiteur de rimes,

Un de ces libertins qui causent aux minimes,

Un plisseur de canons, un de ces fainéants

Qui passent tout un jour à nouer des galants,

Ou se faire traîner couché dans un carrosse...

Si je lui faisois plaie, ou du moins une bosse,

Ne ferois-je pas bien? Qu'en dis-tu, ma raison?

Puis-je oublier sa faute, à moins d'être un oison?

(Isabelle rit.)

La coquine s'en rit, et je veux qu'elle en pleure;

Et moi, j'en ris aussi, peu s'en faut, ou je meure!

Quand quelqu'un pleure ou rit, j'en use tout ainsi;

Et parcequ'elle rit, je m'en vais rire aussi.

(Il rit.)

Peste! que je suis sot!

ISABELLE.

Je confesse, mon pere,

Que vous avez raison de vous mettre en colère;

(lui montrant un portrait.)

Mais confessez aussi, regardant ce tableau,

Affreux au dernier point, bien loin de sembler beau,
 Que ma douleur est juste alors qu'elle est extrême,
 Et qu'il faut bien qu'il soit la brutalité même,
 Le brutal sur lequel ce marmouset est fait.

D. FERNAND, *prenant le portrait.*

Vous jugez donc d'un homme en voyant son portrait?
 Souvent un vilain corps loge un noble courage,
 Et c'est un grand menteur souvent que le visage.

(regardant le portrait.)

Il est vrai, celui-ci doit se plaindre de l'art,
 Et tout y représente un insigne pendard.

Où diable ai-je péché ce détestable gendre?

Et comment don Fernand a-t-il pu se méprendre?

Je pensois bien avoir trouvé la pie au nid;

Mais pourtant... mais pourtant beaucoup de gens m'ont dit
 Qu'on estime à la cour ce Juan d'Alvarade.

(lui rendant le portrait.)

Or bien promettez-moi, sans faire de boutade,

Que vous le traiterez par-tout civilement,

Et moi je vous promets, foi d'homme qui ne ment,

S'il se trouve aussi sot que sa peinture est laide,

A tous ces embarras de donner bon remède...

Mais une dame vient qui ne se vent montrer.

Je voudrois bien savoir qui l'aura fait entrer,

Sans venir demander si nous sommes visibles.

Les bourreaux de valets sont tous incorrigibles.

SCÈNE VI.

LUCRÈCE, *voilée*; D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND, à *Lucrèce*.

Madame, sans vous voir et sans vous demander
Le nom que vous avez, vous pouvez commander.

LUCRÈCE, à *don Fernand*.

Je n'attendois pas moins d'une ame si civile.
Je viens, ô don Fernand! chez vous chercher asile.
Mais puis-je, sans témoin, vous conter mon malheur?

D. FERNAND.

(à *Lucrèce*.) (à *Isabelle*.)

Oui-dâ. Retirez-vous.

(*Isabelle sort.*)

SCÈNE VII.

D. FERNAND, LUCRÈCE.

LUCRÈCE, à *part*.

Fais si bien, ma douleur,
Que l'on puisse trouver quelque excuse à mes fautes.
Non, je ne me plains point du repos que tu m'ôtes,
Si je puis faire voir, par mes pleurs infinis,
Que mes yeux ont été de mon crime punis:
Mes yeux, mes traîtres yeux qui reçurent la flamme
Qui noircit mon honneur et me couvre de blâme;
Mes traîtres yeux de qui les criminels plaisirs

Me feront à la fin exhaler en soupirs.

Pleurez donc, ô mes yeux! soupirez, ma poitrine!

D. FERNAND, à part.

Parbleu! cette étrangère est de fort bonne mine.

LUCRÈCE, à don Fernand, se jetant à genoux.

Et vous, mes foibles bras, embrassez ses genoux.

Vous ne me verrez point lever de devant vous,

Que je n'aie obtenu le secours que j'espère.

D. FERNAND.

Ce style est de roman, et je vous en révère.
(Il la fait relever.)

Ma sottise d'Isabeau n'a jamais lu roman.

Quant est de moi, j'estime Amadis grandement.

(Lucrèce lève son voile.)

Vous n'êtes pas personne à qui rien on refuse;

De refuser aussi personne ne m'accuse.

Croyez donc aisément, tout cela supposé,

Qu'il ne vous sera rien de ma part refusé.

LUCRÈCE.

Il faut donc, ô Fernand! que je vous importune

Du récit de ma race et de mon infortune.

Pour ma race bientôt vous en serez savant;

Car mon père défunt m'a dit assez souvent,

Qu'il avoit avec vous fait amitié dans Rome,

Et qu'il vous connoissoit pour brave gentilhomme.

D. FERNAND.

Ces vers sont de Mairet : je les sais bien par cœur;

Ils sont très à propos, et d'un très bon auteur :

Toujours d'un bon auteur la lecture profite,

Et savoir bien des vers est chose de mérite.

LUCRÉE.

Burgos est donc la ville où je reçus le jour ;
Mais cette ville enfin vit naître mon amour,
Et je dois l'abhorrer, et pour l'un et pour l'autre.
Hélas ! fut-il jamais destin pareil au nôtre !
Car ma mère, en travail, quand je naquis, mourut ;
Mon père, de regret, quand mon amour parut.
Cruel souvenir de ma faute passée ,
Quand donnerez-vous trêve à ma triste pensée ?
Diégo d'Alvarade est le nom qu'il avoit ;
Avec beaucoup de soin sa bonté m'élevoit :
Je lui fis espérer beaucoup de mon enfance ;
Mais, hélas ! ce fut bien une fausse espérance.
Mes deux frères n'étoient pas moins de lui chéris ,
Car le ciel les avoit traités en favoris.
Je vivois avec eux contente et fortunée ;
Mais que l'amour bientôt changea ma destinée !
Un étranger qui vint aux fêtes de Burgos
Fit voir en nos tournois qu'il avoit peu d'égaux.
Nous nous vîmes le soir dedans une assemblée :
Je souffris son abord, et j'en fus cajolée ,
Ou plutôt mon esprit fut par le sien charmé :
Il feignit de m'aimer, tout de bon je l'aimai.
Mais souffrez que mes pleurs vous apprennent le reste ,
Car tout en est honteux, car tout en est fineste ,
Puisque mon crime, hélas ! un frère me ravit ,
Et que d'affliction mon père le suivit.
Moi, sans pleurer leur mort, sans rougir de ma flamme
(L'amour avoit banni la raison de mon ame),
J'adorois en esprit mon infidèle amant,

Que j'attendis deux ans à Burgos vainement.

A la fin je vois bien que je suis délaissée :

Je quitte mes parents , et , comme une insensée ,

Maudissant mon amour, souhaitant le trépas ,

Pour trouver ce méchant j'adresse ici mes pas.

Hélas ! il m'avoit dit qu'il me seroit fidèle.

Mais qu'on croit aisément alors qu'on se croit belle ,

Et que, pour s'assurer d'un cœur comme le sien ,

La beauté bien souvent est un foible lien !

J'en suis , ô don Fernand , un exemple effroyable ;

Car, pour avoir cru trop un tigre impitoyable ,

Qui me prit par les yeux et triompha de moi ,

Se déguisant d'un nom aussi faux que sa foi ,

Je me vois devant vous comme une forcenée ,

Maudissant mille fois le jour sa destinée.

Hélas ! que contre moi le ciel est irrité ,

Puisque tout mon espoir n'est qu'un nom aposté ,

Et qu'avec cet espoir justement je m'étonne ,

Quand je vois que ce nom n'est connu de personne !

Cependant il est vrai qu'il habite ces lieux ,

L'ingrat ! car l'autre jour il parut à mes yeux ;

Mais je ne le pus joindre , et je n'ai pu connoître ,

Par un nom qu'il n'a pas , la demeure d'un traître

Que le ciel à mes yeux ne devoit plus cacher ,

Si les pleurs avoient pu jusqu'ici le toucher.

Mais je m'adresse à vous comme au dernier remède :

Pour trouver cet ingrat , je demande votre aide.

Je sais bien , vu le rang qu'en ces lieux vous tenez ,

Qu'il me fera raison , si vous l'entreprenez :

Je n'alléguerai point mon père et sa mémoire ,

Je veux vous conjurer par votre seule gloire,
Et sans vous obliger d'un langage flatteur.

D. FERNAND.

Pour faire court, je suis votre humble serviteur,
Et l'ai toujours été de monsieur votre père;
Il me faisait l'honneur de m'appeler son frère :
Quant à vous, disposez de tout ce que je puis;
Ma fille tâchera d'adoucir vos ennuis.

SCÈNE VIII.

BÉATRIX, D. FERNAND, LUCRÈCE.

BÉATRIX.

Monsieur votre neveu demande avec instance
De vous entretenir pour chose d'importance.

D. FERNAND, à *Lucrèce*.

Madame, je reviens à vous dans un moment...
Béatrix, menez-la dans mon appartement,
Et qu'on fasse venir mon neveu tout à l'heure.

(*Lucrèce et Béatrix sortent.*)

SCÈNE IX.

D. FERNAND.

Cette femme est la sœur de mon gendre, ou je meure !
Il me faut pressentir s'il voudra bien la voir ;
Nous ne laisserons pas, de tout notre pouvoir,
De chercher son amant et la tirer de peine.

SCÈNE X.

D. FERNAND, D. LOUIS.

D. FERNAND.

Eh bien ! cher don Louis, quelle affaire vous mène ?
En quoi puis-je servir un si brave neveu ?

D. LOUIS, *tenant un billet.*

Monsieur, un mien ami m'a mandé depuis peu
Que j'avois sur les bras une grande querelle :
Je sais bien pour chercher un conseiller fidèle,
Puisqu'il est question d'honneur et de combats,
Que m'adressant à vous je ne me trompe pas.

D. FERNAND.

Au moins ne pouvez-vous en employer un autre
Qui vous chérisse plus, et qui soit autant vôtre ;
Jusques au dégainer je vous le montrerai.
Est-ce par ce billet?...

D. LOUIS.

Oui, je vous le lirai.

D. FERNAND.

Lisez donc : aussi bien j'ai perdu mes lunettes,
Et n'est pas trop aisé d'en recouvrer de nettes.

D. LOUIS *lit le billet.*

« Le jeune frère de celui
« Que vous avez tué, pour quelques amourettes,
« Part de ce pays aujourd'hui,
« Pour aller en cour où vous êtes :
« Je ne sais pas pour quel sujet ;

« Mais je sais bien que vous l'écrire ,
 « Pour éviter pareil accident , ou bien pire ,
 « Est à moi fort bien fait.

« D. PEDRO OSORIO. »

D. FERNAND.

Où fut-ce?

D. LOUIS.

Dans Burgos.

D. FERNAND.

Étoit-ce un cavalier?

D. LOUIS.

Oui, de mes grands amis.

D. FERNAND.

En combat singulier?

D. LOUIS.

Non; ce fut par mégarde, et durant la nuit noire.

D. FERNAND.

Contez-moi le détail de toute cette histoire.

D. LOUIS.

Vous allez tout savoir.

D. FERNAND.

S'entend, en peu de mots.

D. LOUIS.

Vous vous souvenez bien des fêtes de Burgos ,
 Pour le premier enfant qu'eut la grande Isabelle ,
 Des royales vertus le plus parfait modèle ?
 Un ami qui faisoit trop d'estime de moi ,
 M'invita de venir à ce fameux tournoi ,
 Pour montrer avec lui notre valeur commune.

Là contre six taureaux j'eus assez de fortune :
Dans les autres combats j'eus un bonheur égal.
Le soir, il me mena voir les dames au bal.
Une beauté m'y prit, et je la pris de même.
Dans ce commencement j'eus un bonheur extrême.
Hélas! ce grand bonheur à la fin se trouva
Un des plus grands malheurs qui jamais m'arriva.
Le lendemain j'obtins de l'aller voir chez elle:
Si je lui plaisois fort, je la trouvois fort belle;
Et certes je l'aimois aussi sincèrement
Que peut jamais aimer un véritable amant.
Pour faire court, un soir que nous étions ensemble,
J'entends rompre la porte et je la vois qui tremble;
Je me lève et je mets mon épée à la main :
Elle prend la chandelle, et la souffle soudain.
La porte s'ouvre, on entre, on m'attaque, on me blesse.
Sans voir, je pousse, pare; et, plus d'heur que d'adresse,
J'en fais d'abord choir un blessé mortellement;
Puis dans l'obscurité je m'échappe aisément.
Hélas! le jour d'après quelle fut ma tristesse,
Quand le mort se trouva frère de ma maîtresse!
Et de plus, ô malheur dur à mon souvenir!
Ce même intime ami qui m'avoit fait venir!
Comment ne sus-je point que cette pauvre amante,
Depuis deux ou trois mois logeoit chez une tante?
Comment ne sûmes-nous, devant ce triste jour,
Moi, qu'il eût une sœur, ou lui, moi de l'amour?
Mais c'est vous ennuier d'une plainte inutile.
Ayant toujours celé mon nom en cette ville,
J'en sortis aisément sans être soupçonné.

C'est à vous qui voyez l'avis qu'on m'a donné,
 Et qu'en cet embarras quasi tout m'est contraire,
 De me dire en ami tout ce que j'y dois faire.
 Je sais bien, si je veux des conseils sur ce point,
 Qu'aucun ne peut donner ce que vous n'avez point;
 Que mon homme est ici, je n'en fais point de doute;
 Qu'il tâche à me trouver, l'apparence *y est* toute.
 Je ne puis le *fuir* sans grande lâcheté;
 Je ne puis le tuer aussi sans cruauté;
 Je ne puis l'inviter à se battre, sans crime;
 Et tout menace ici ma vie et mon estime...
 Mais on frappe à la porte.

D. FERNAND.

Et même rudement.

Eh! qui diable ose ainsi heurter insolemment?

SCÈNE XI.

BÉATRIX, D. FERNAND, D. LOUIS.

BÉATRIX, à *don Fernand*.

Mon maître, cent écus pour si bonne nouvelle,
 Et qu'on fasse venir ma maîtresse Isabelle.
 Votre gendre est là-bas, beau, poli, frais tondu,
 Poudré, frisé, paré, riant comme un perdu,
 Et couvert de bijoux comme un roi de la Chine.

D. LOUIS, à *don Fernand*.

Vous avez donc ainsi marié ma cousine,
 Sans qu'on en ait rien su? Vous étiez bien pressé!

D. FERNAND, à don Louis.

Oui.

D. LOUIS, à part.

Hélas ! que ce mot m'a rudement blesse ?

D. FERNAND.

Béatrix, vite, que ma fille s'ajuste :

Va donc vite.

BÉATRIX.

J'y cours.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

D. FERNAND, D. LOUIS.

D. LOUIS, à part.

Que le ciel est injuste !

D. FERNAND, à part.

Ah ! vraiment mon esprit n'est pas mal partagé !

Mon neveu l'agresseur ! mon gendre l'outragé !

Comment donc garantir ma maison de carnage ?

SCÈNE XIII.

D. FERNAND, ISABELLE, D. LOUIS, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Ah, ma fille ! approchez.

D. LOUIS, à part.

Que de bon cœur j'enrage !

D. FERNAND.

Allons le recevoir.

ISABELLE, *à part.*

Ou plutôt à la mort.

SCÈNE XIV.

JODELET, D. JUAN, ISABELLE, D. FERNAND,
D. LOUIS, BÉATRIX.

(*Don Juan est habillé en valet, et Jodelet en maître.*)

JODELET, *suivi de don Juan.*

Cette chambre est fort belle, et je m'y plairai fort.

ISABELLE, *à part.*

Oh! qu'il étoit bien peint!

D. JUAN, *à part.*

Oh! quelle étoit bien peinte!

JODELET, *s'entre-taillant avec un des éperons.*

Ce maudit éperon m'a blessé d'une atteinte.

D. FERNAND, *à Jodelet.*

Soyez le bienvenu, monseigneur don Juan.

D. JUAN, *bas, à Jodelet.*

Réponds...

JODELET, *bas, à don Juan.*

Le beau-père a de l'air d'un chat-huant...

(à don Fernand.)

Et vous le bien trouvé.

ISABELLE, *à part.*

L'agréable figure!

JODELET, à don Juan.

Quoi! toujours ce vieillard? ô le mauvais augure!
Je m'en veux délivrer; il me tient trop long-temps.

D. FERNAND, à part.

Mon gendre n'est pas sage, il parle entre ses dents.

JODELET, à don Fernand.

Vous servez donc toujours d'écran à votre fille?

D. JUAN, bas, à Jodelet.

Que dis-tu, malheureux?

D. LOUIS, à part.

La demande est civile!

JODELET.

Maudit soit le fâcheux!

ISABELLE.

De quoi donc parle-t-il?

JODELET.

Ne puis-je point de face, ou du moins de profil,
Vous guigner un moment, ô charmante Isabelle?...
De grace, don Fernand, que l'on m'approche d'elle!
Ou du moins qu'on m'en montre ou jambe, ou bras, ou main.

D. FERNAND, à part.

Ma fille avoit raison, mon gendre est un vilain.

JODELET.

O Dieu! qu'en ce pays on est chiche d'épouse!
Ailleurs j'aurois déjà des baisers plus de douze.

(Il tire rudement par le bras don Fernand, et se met
entre lui et Isabelle.)

Parbleu! je la verrai, dussé-je être indiscret.

D. FERNAND.

O Dieu! qu'il m'a fait mal!

JODELET.

Je vous pousse à regret :

Mais je suis amoureux, équitable beau-père.

(à Isabelle.)

Je vous vois donc enfin, ô beauté que j'espère !

Vous me voyez aussi ; mais pourrai-je savoir

Si vous prenez grand goût en l'honneur de me voir ?

D. LOUIS, *à part.*

C'est fort bien débiter.

D. FERNAND, *à part.*

O l'impertinent gendre !

JODELET.

Ils rient tous, ma foi ! rient-ils de m'entendre ?

Est-ce que j'ai tenu quelque propos de fat ?

(à don Juan.)

Jodelet, on n'est pas chez nous si délicat.

Si je ne suis assis, j'en lâcherai bien d'autres.

Là ! seigneur don Fernand, faites venir des vôtres :

Vous êtes mal servi ; mais j'y mettrai la main.

D. FERNAND, *à part.*

Mon gendre, encore un coup, n'est, ma foi ! qu'un vilain

(haut.)

Béatrix, vite, que l'on apporte un siège.

*(Don Fernand, Jodelet et Isabelle s'asseyent. On présente un siège à don Louis, qui ne s'assied pas.)*JODELET, *à Isabelle.*

Dites-moi, ma maîtresse, avez-vous bien du liège ?

Si vous n'en avez point, vous êtes, sur ma foi,

D'une fort belle taille, et digne d'être à moi.

D. LOUIS, *à part.*

Le joli compliment !

JODELET.

Ce jouvenceau qui cause,
Dites-moi, mon soleil, vous est-il quelque chose ?
Ou si c'est un plaisant ?

ISABELLE.

C'est mon cousin germain.

D. FERNAND, *à part.*

Pour la troisième fois, mon gendre est un vilain.

D. JUAN, *à part.*

Ce beau cousin germain tous mes soupçons réveille.

JODELET.

N'avez-vous point sur vous quelque bon cure-oreille ?
Je ne puis dire quoi me chatouille dedans :
Hier je rompis le mien en m'écurant les dents...
Quoi ! vous riez encore ?

D. LOUIS, *à Isabelle.*

A propos, ma cousine,
Vous ne contentez point monsieur touchant sa mine :
Il vous a dit tantôt qu'il desiroit savoir
Si vous preniez grand goût en l'honneur de le voir.

ISABELLE, *à don Louis.*

Je n'ai jamais rien vu qui lui soit comparable,
Ni je ne pense pas qu'il trouve son semblable,
Et de corps et d'esprit.

JODELET.

Chacun en dit autant.

Mais les vingt mille écus, est-ce en argent comptant ?

Éclaircissez-nous-en , et vidons cette affaire.

D. LOUIS.

Quoi ! seigneur don Juan , vous êtes mercenaire ?

JODELET.

Tous ceux qui le croiront seront de vrais badauds ,
Et l'on n'en vit jamais dans les Alvarados.

D. LOUIS.

Dans les Alvarados !... N'aviez-vous pas un frère ?

JODELET.

Oui , qu'un lâche assassin occit , mais par derrière.

D. JUAN , à don Louis.

Si don Juan savoit quel est cet assassin ,
Il iroit lui manger le cœur dedans le sein.
S'il faut qu'entre mes mains ce détestable tombe ,
Le moindre de ses maux est celui de la tombe.
Je le déchirerois , le traître ! à belles dents :
Je l'irois affronter entre cent feux ardents.
Mais il tue en voleur , et se cache de même.

D. LOUIS , à part.

Vraiment de ce valet l'impudence est extrême !

(à don Juan.)

Quelqu'un m'a dit pourtant...

D. JUAN.

Et que vous a-t-on dit ?

D. LOUIS.

Que ce fut par malheur...

D. JUAN.

Ce quelqu'un-là mentit :

Ce fut par trahison.

D. LOUIS, à *don Fernand*.

Vous voyez son audace.

ISABELLE, à *part*.

Qu'avecque sa fureur il conserve de grace!

D. LOUIS, à *don Juan*.

Vous vous émancipez.

JODELET, à *don Louis*.

Il n'a pas le cœur bas.

D. LOUIS.

Je vous trouverai bien.

D. JUAN.

Je ne vous fuirai pas.

D. LOUIS.

Si ce n'étoit le lieu, je vous ferois bien taire.

JODELET.

Mon valet est vaillant, et quasi téméraire.

D. LOUIS.

Quoi, mon oncle! un valet?

D. FERNAND.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce ci?

Le beau commencement de noces!

JODELET, à *Isabelle*.

Mon souci,

Laissons-les quereller, et disons des sornettes;

Ou bien, si vous vouliez prendre vos castagnettes,

Le plaisir seroit grand.

D. FERNAND, à *Jodelet*.

Oui, c'en est la saison;

Vous n'avez pas encor visité la maison:

Prenez, monsieur, ma fille.. Ouvrez la galerie.

(à don Louis.)

Vitement, Béatrix... Mon neveu, je vous prie...

Allons, mes chers amis, allons, qu'attendons-nous?

JODELET, *donnant la main à Isabelle.*

Je suis sans compliment.

D. FERNAND, à Jodelet.

C'est fort bien fait à vous.

SCÈNE XV.

D. JUAN.

Enfin dans mes soupçons je vois quelque lumière ;

Je n'ai plus qu'à trouver l'assassin de mon frère ;

Je n'ai plus qu'à trouver mon imprudente sœur ;

Je n'ai plus qu'à trouver son lâche ravisseur ;

Avec ce beau cousin je n'ai plus qu'à me prendre :

C'est l'homme du balcon, l'on vient de me l'apprendre.

J'ai su de son valet tirer les vers du nez ;

Je saurai bien encore, amants bien fortunés,

Si vous faites de moi les moindres railleries,

Tandis que mon esprit s'abandonne aux furies,

Mêler dans vos plaisirs quelque chose d'amer,

Et même vous haïr au lieu de vous aimer,

Si je puis découvrir, trop aimable Isabelle,

Que vous ne soyez pas aussi sage que belle.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

D. LOUIS, ÉTIENNE.

D. LOUIS.

Ne m'importune plus; le sort en est jeté.

ÉTIENNE.

Vraiment ce don Juan est par vous bien traité!

Vous avez abusé sa sœur, tué son frère;

Vous prétendez encore en sa femme?

D. LOUIS.

J'espère

En ma persévérance, en Béatrix, en toi,

En mon oncle Fernand, en Isabelle, en moi;

J'espère en don Juan, en sa mine importune,

Et, plus que tout cela, j'espère en la fortune...

Bon! voici Béatrix.

SCÈNE II.

BÉATRIX, D. LOUIS, ÉTIENNE.

BÉATRIX.

Ah, monsieur! est-ce vous?

ÉTIENNE.

Non, c'est le grand Mogol.

BÉATRIX.

Tout beau! roi de filous!

Je parle à votre maître.

D. LOUIS.

Eh bien! que fait le gendre?

BÉATRIX.

Vous parlez d'un sujet où l'on peut bien s'étendre.

Ce beau jeune seigneur, tantôt qu'on a diné,

A mangé comme un diable, et s'est déboutonné;

Puis dans un cabinet, qui joint la vieille salle,

S'est couché de son long sur une natte sale.

Un peu de temps après il s'est mis à ronfler:

Je n'ai jamais ouï cheval mieux renifler;

Toute la vitre en tremble, et les verres s'en cassent.

Mais, si je vous disois les choses qui se passent...

D. LOUIS.

Ma pauvre Béatrix!

BÉATRIX.

Mon pauvre don Louis!

D. LOUIS.

C'est de toi que je tiens le bien dont je jouis.

BÉATRIX.

J'en dis autant de vous; mais ce n'est qu'en promesse.
N'importe, ce n'est pas le gain qui m'intéresse.

D. LOUIS.

Ah ! non; je veux mourir ! demande à ce valet
Si je n'ai pas laissé mon or sous mon chevet ?
Mais je reçois demain quatre à cinq cents pistoles.

BÉATRIX.

Bien, bien. Écoutez donc la chose en trois paroles ;
J'ai hâte. Don Fernand votre oncle est enragé,
Et voudroit de bon cœur se voir bien dégagé.
Votre chère Isabelle également enrage,
Jusque-là qu'elle en a souffleté son visage.
Le temps est, ou jamais, de jouer votre jeu :
Il faut battre le fer tandis qu'il est au feu ;
Et, si vous ne savez bien pêcher en eau trouble,
Je ne donnerai pas de votre affaire un double.
Tâchez donc de la voir et de l'entretenir ;
Promettez comme quand on ne veut pas tenir ;
Employez hardiment votre meilleure prose ;
N'oubliez pas le lis, n'oubliez pas la rose ;
Dites-lui bien qu'elle est l'objet de tous vos vœux ;
Pleurez et soupirez, arrachez des cheveux ;
Puis, sur vos grands chevaux monté comme un saint George,
Dites que pour bien moins on se coupe la gorge,
Que don Juan n'a pas encor ce qu'il prétend,
Qu'en tout cas vous savez fort bien comme on se pend.
Si l'insolent vous nuit, reprenez le modeste ;
Invoquez-moi la mort, ou pour le moins la peste.
Ne vous étounez point : elle fera beau bruit ;

Mais vous savez qu'on perd le combat quand on fuit.

Or, si vous en tirez la moindre lacrymule,

Je vous donne gagné, foi de Béatrice!...

Vous riez, don Louis, de ce diminutif?

Dame, nous en usons, et du superlatif.

Un certain jeune auteur, qui tâche de me plaire,

Quand je vais visiter mon cousin le libraire,

M'apprend tous ces grands mots... Mais adieu, je m'enfuis;

J'ai causé trop long-temps, maudite que je suis!

Car voici ma maîtresse, et son père avec elle.

(*Don Louis se cache.*) (*à Étienne.*)

Cachez-vous en ce coin... Et vous, Jean de Nivelles,

Sauvez-vous vite.

ÉTIENNE.

Adieu donc, faux teston!

BÉATRIX, *le poussant par les épaules, et sortant avec lui.*

Je te hâterai bien, si je prends un bâton.

SCÈNE III.

D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND.

Plutôt mourir cent fois que fausser ma parole!

ISABELLE.

Mais, mon père...

D. FERNAND.

Mais quoi! vous êtes une folle:

Tout ce que vous pouvez seulement espérer,

Est que je pourrai bien vos nocés différer ;
Car a-t-on vu jamais affaire plus mêlée ?
Ma foi ! j'en ai quasi la cervelle fêlée.

Mon gendre est offensé, je le dois être aussi.

Si c'est par mon neveu, que dois-je faire ici ?

Dois-je abandonner l'un, pour me joindre avec l'autre ?

Ventre de moi ! par-tout il y va bien du nôtre !

L'un me tient par le sang, et l'autre par l'honneur,

Et j'ai besoin ici d'un extrême bonheur.

ISABELLE.

Quoi ! ce fut don Louis qui lui tua son frère ?

D. FERNAND.

Oui, ce fut don Louis ; et, ce qui désespère,

La sœur de don Juan m'implore contre lui.

Lui puis-je honnêtement refuser mon appui ?

Aujourd'hui mon neveu m'est venu tout de même

Dire qu'il a besoin de ma prudence extrême,

Contre un homme qu'il a doublement offensé ;

Et cet homme est mon gendre. Et moi, pauvre ineusé !

Tantôt à mon neveu, tantôt à ce beau gendre,
Je ne sais quel parti je dois laisser ou prendre.

Oui, ma foi ! j'en suis fou, si jamais je le fus.

Adieu. Je vais tâter mon gendre là-dessus.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ISABELLE.

Et moi, je vais pleurer ma triste destinée :
O ciel ! à quel brutal m'avez-vous condamnée ?
N'étoit-ce pas assez de cette aversion ,
Sans me troubler encor d'une autre passion ?
Oui , ciel ! c'étoit assez , pour être malheureuse ,
Mais vous voulez encor que je sois amoureuse .
Ah ! c'est trop me haïr que de me faire aimer
Un que je n'oserois à moi-même nommer...
Toi qui n'es pas pour moi , faut-il que je t'adore ?
Et toi pour qui je suis , faut-il que je t'abhorre ,
Et qu'un troisième mal à ces deux maux soit joint ?
Ce don Louis , qui m'aime , et que je n'aime point...
Oui , bien loin de t'aimer , je te hais , misérable...
Mais si ton mal est grand , le mien est effroyable .
Laisse , laisse-moi donc , importun don Louis ;
Regarde , au prix de moi , de quel heur tu jouis :
Tu n'es que trop vengé de la pauvre Isabelle ,
Toi qui peux sans rougir te dire amoureux d'elle ,
Toi qui peux sans rougir lui découvrir ton feu ;
Et tu te plains encor comme si c'étoit peu !
Va , va , console-toi : ma fortune est bien pire ,
Car j'aime , malheureuse ! et je n'ose le dire ;
Et , de plus , je te hais : j'ai ce mal plus que toi ;
Et , de plus , don Juan sera maître de moi .

Ainsi, je hais, je crains, et je suis amoureuse.
Avec ces passions, puis-je être bien heureuse?
Hélas! de tous ces maux qui me délivrera?

SCÈNE V.

D. LOUIS, ISABELLE.

D. LOUIS, sortant de l'endroit où il s'étoit caché.

Moi, charmante Isabelle, et quand il vous plaira :
Oui, de ce don Juan vous serez dégagée,
Puisque envers don Louis votre humeur est changée ;
Puisque de don Louis, autrefois méprisé,
Le violent amour se voit favorisé :
Commandez donc, madame, et bientôt cette épée,
Dans le sang odieux de don Juan trempée,
Vous fera confesser, devant la fin du jour,
Que rien n'étoit égal à vous que mon amour.

ISABELLE.

O Dieu! me proposer des crimes de la sorte!
Sors d'ici, malheureux! sors devant que je sorte
D'une indigne pitié que, presque malgré moi,
Même nom, même sang, me font avoir pour toi.
Et comment m'aimes-tu, si tu me crois capable
D'écouter seulement un dessein si coupable?
Ah! ne te flatte point dedans ta passion;
Tu ne seras jamais que mon aversion.
Va, va-t'en à Burgos faire des perfidies;
Va, va-t'en à Burgos jouer tes tragédies :
Va-s-y tromper la sœur, et tuer le germain,

Et me laisse en repos, exécration inhumain !
 Assez grands sont les maux de la pauvre Isabelle,
 Sans tâcher de la rendre encore criminelle !

D. LOUIS.

Ah ! si jamais...

ISABELLE.

Tais-toi, le plus noir des esprits !
 Ou bien je remplirai la maison de mes cris.

SCÈNE VI.

BÉATRIX, D. LOUIS, ISABELLE.

BÉATRIX.

Ah ! mon Dieu ! parlez bas ; don Fernand et le gendre
 Sont dessus l'escalier : ils vous pourroient entendre.
 Je ne vois pas comment avec facilité
 Don Louis sortira ; car, de l'autre côté,
 Sou suffisant valet, avec sa bonne mine,
 Dans la chambre prochaine a, je crois, pris racine.

ISABELLE.

Et que ferous-nous donc ?

D. LOUIS.

Si j'osois...

ISABELLE.

Laisse-moi.

D. LOUIS.

Si ce valet fâcheux...

ISABELLE.

Il l'est bien moins que toi...

Béatrix.

BÉATRIX.

Par ma foi ! je tremble en chaque membre.
Si vous vouliez pourtant le mettre en votre chambre...

ISABELLE.

Où tu voudras, pourvu qu'il soit loin de mes yeux.
(*Béatrix fait entrer don Louis dans la chambre
d'Isabelle.*)

SCÈNE VII.

BÉATRIX, ISABELLE.

BÉATRIX.

Mettez-vous donc un peu dessus le sérieux,
Et m'appellez bien haut effrontée, impudente.

SCÈNE VIII.

BÉATRIX, ISABELLE, D. FERNAND;
JODELET et D. JUAN, *dans le fond du
théâtre.*

ISABELLE, *bas, à Béatrix.*

J'entends bien : cet avis n'est pas d'une imprudente ;
Car j'ai haussé la voix d'une étrange façon.

(*haut.*)

Vraiment, vous me donnez une belle leçon !
Êtes-vous une folle, ou ne suis-je pas sage,
Que vous m'osez tenir un si hardi langage ?

Don Juan n'est pas beau, don Juan vous déplaît;
 Laissez là don Juan, je l'aime comme il est.
 Ah! vraiment, Béatrix la sotte, si mon père
 Apprend ce bel avis...

D. FERNAND, *s'approchant, à Isabelle.*

Vous êtes en colère?

ISABELLE.

C'est pour certain bijou qu'on m'a pris ou perdu.

JODELET, *s'approchant, à Isabelle.*

Non, non, à d'autres! non; j'ai le tout entendu.

(à Béatrix.)

Vous ne m'aimez donc pas, madame la traîtresse?

Et vous me desservez auprès de ma maîtresse?

Ah, louve! ah, porque! ah, chienne! ah, braque! ah, loup-garou!

Puisses-tu te briser bras, main, pied, chef, cul, cou!

Que toujours quelque chien contre ta jupe pisse!

Qu'avec ses trois gosiers Cerbérus t'engloutisse!

Le grand chien Cerbérus, Cerbérus le grand chien,

Plus beau que toi cent fois, et plus homme de bien.

D. FERNAND, *à Béatrix.*

Retirez-vous d'ici, sotte, malavisée!

JODELET.

Ne vous en servez plus; ce n'est qu'une rusée.

Je la garantis telle.

D. FERNAND, *à part.*

O Dieu! je meurs de peur

Que ce maître brutal n'aille trouver sa sœur:

Il faut le mettre aux mains avecque sa maîtresse...

(à Jodelet.)

Je vous quitte un moment pour affaire qui presse.

Ma fille cependant demeure auprès de vous.

JODELET.

Bien, bien; allez-vous-en.

(*Don Fernand sort.*)

SCÈNE IX.

D. JUAN; JODELET, *assis*; ISABELLE, *assise*;
BÉATRIX.

JODELET, à Isabelle.

En dépit des jaloux,
Ne pourrai-je savoir, ô beauté succulente!
Que j'aime autant qu'un oncle, et bien plus qu'une tante,
Comment dans votre cœur don Juan est logé?
Je n'ai pu le savoir, et j'en suis enragé.

ISABELLE.

Pour vous dire la chose avec toute franchise,
D'aujourd'hui seulement je suis d'amour éprise.
Je n'avois dans l'esprit que de l'aversion;
Le dédain seulement étoit ma passion.
Mais, hélas! croyez-moi, depuis votre venue,
La flamme de l'amour m'est seulement connue;
Et bien que mon amour, à nul autre second,
Doive se réjouir quand le vôtre y répond,
Au contraire, je suis dans une peine extrême
De voir que vous m'aimez, et qu'il faille que j'aime:
Car votre amour du mien ne peut être le prix,
Encore que par vous mon cœur se trouve pris;

Bien qu'à vous et chez vous est tout ce que j'adore,
Sachez pourtant qu'en vous est tout ce que j'abhorre.

JODELET.

Ma foi ! j'entends bien peu ce discours raffiné :
Je connois seulement qu'il est passionné.
Où diable prenez-vous tant de philosophie ?

ISABELLE.

Il faut bien envers vous que je me justifie.
Vous doutez de ma flamme ? Oui, j'aime, encore un coup :
Ce que j'aime est à vous, et je l'aime beaucoup.
Alors qu'en vous voyant, j'aperçois tout ensemble
L'objet de mon amour, et je brûle et je tremble ;
Je brûle de desir, et je tremble de peur :
Vous causez à-la-fois ma joie et ma douleur.
Fut-il jamais un mal plus étrange et plus rare ?
Lorsque je le dis moins, quasi je le déclare ;
Et si je le disois, au lieu de m'alléger,
Au lieu de me guérir, je serois en danger.
Et quand, sans découvrir ou bien cacher ma flamme,
Je tâche à déguiser ce que je sens dans l'ame,
En ce déguisement je trouve un sort égal,
C'est-à-dire par-tout je n'ai rien que du mal.

JODELET.

J'entends encore moins ce discours-ci que l'autre.

(à part.)

Je connois seulement que l'amour la rend nôtre ;
Que la pauvrete brûle à notre intention,
Car elle me lorgnoit avec attention.

(haut.)

Depuis que je vous vis, bel ange tutélaire...

(à part.)

Parbleu ! pour achever je ne sais comment faire.
 Approchez, mon valet, faites pour moi l'amour ;
 Puis après je viendrai la reprendre à mon tour.

D. JUAN.

Mais, monsieur...

JODELET.

Mais, faquin ! vous voudriez peut-être
 Me donner des conseils. Suis-je pas votre maître ?
 Et qui sait mieux que vous le bien que je lui veux ?
 Et qui pourra donc mieux lui faire savoir, gueux ?

(D. JUAN, s'asseyant à côté d'Isabelle.)

Madame, j'obéis, puisqu'on me le commande.

JODELET.

Qu'il a peur de faillir avec sa houppelande !
 Ça radoucissez-vous, sans faire le railleur ;
 Faites bien les doux yeux, et donnez du meilleur.
 Je m'en vais cependant faire auprès de la porte
 Quelques réflexions sur chose qui m'importe.

(Don Juan et Isabelle se parlent bas.)

BÉATRIX, à part.

Comment pourrai-je donc tirer hors de son trou
 Ce maudit don Louis ? Malepeste du fou !

JODELET, à part.

Mais n'est-ce point aussi madame son étoile
 Qui la pousse sur nous, comme on dit, à plein voile ?
 La fortune, ma foi ! s'iroit rire de moi,
 Si, m'offrant tel bonheur, je ne vous l'empaumoi :
 Mon maître, que sait-on ? peut en être bien aise ;
 Mais s'il arrive aussi que cela lui déplaie...

Prenons l'occasion, au péril d'un affront,
 Par le fin beau toupet qu'elle a dessus le front :
 Par derrière elle est chauve, et ressemble une gogue.
 Mais qui l'eût jamais dit qu'un visage de dogue
 Pût donner de l'amour? Il faut en profiter,
 Et quand nous serons seuls je prétends la tenter.
 Rêvons un peu dessus cette présente affaire.

(à don Juan.)

Mon valet, vous a-t-on mis là pour ne rien faire?
 Vous parlez à l'oreille : ah ! vraiment, maître sot !
 Ou vous parlerez haut, ou vous ne direz mot.

D. JUAN.

J'ai cru que, parlant haut, je pourrois vous distraire.

JODELET.

Non, non ; parlez tout haut, si vous voulez me plaire.

D. JUAN, à Isabelle.

Je m'en vais donc vous dire ici ma passion ;
 Mais tout ce que je fais n'est rien que fiction.
 Je ne suis pas ici ce que je devrois être,
 Et ce n'est pas ainsi que j'y devrois paroître.
 Lorsque je m'imagine, objet charmant et doux,
 Le bien qu'aura celui qui sera votre époux,
 Mon ame, je l'avoue, est de frayeur saisie :
 En un mot, je me sens épris de jalousie.
 C'est assez vous montrer que j'aime avec excès ;
 Mais qui m'assurera d'avoir un bon succès?

JODELET.

Otez-vous vite ment, je tiens une pensée

(à Isabelle.)

Qui vaut son pesant d'or... Si mon ame insensée,

Tout ainsi que la mer a son flux et reflux,
 Pouvoit s'émanciper... Ah! je ne la tiens plus;
 Elle m'est échappée... Adorable Isabelle!
 Le plaisir que je prends, en vous voyant si belle,
 M'a séché la mémoire et troublé les esprits...
 Ou bien plutôt c'est toi, maudite Béatrix!
 Qui me portes guignon. Allons vite, qu'on gille!
 (*à don Juan.*)

Vous aussi, mon valet, qui faites tant l'habile,
 Qu'on me laisse ici seul.

ISABELLE.

Quoi! seul? qu'en diroit-on?

JODELET.

Et qui peut en parler, si je le trouve bon?

ISABELLE.

Au moins, que Béatrix...

JODELET.

Je n'en veux point démordre.

(*Il fait sortir Béatrix.*)

SCÈNE X.

D. JUAN, JODELET, ISABELLE.

JODELET, *à Isabelle.*

Vous ne pouvez faillir, puisque c'est par mon ordre;
 Puis, je n'ai pas encor visité le balcon.
 Allons y prendre l'air : on dit qu'il y fait bon.

ISABELLE.

Oui, principalement lorsque quelque vent souffle.

D. JUAN, à part.

Quel diable de dessein peut avoir ce maroufle?
Je le veux observer.

(Il se retire et se cache.)

SCÈNE XI.

JODELET, ISABELLE.

JODELET.

Allons donc, mon souci.

ISABELLE.

Vous me dispenserez; je ne bouge d'ici.

JODELET.

Oui! vous ne bougerez. Ah! c'est trop de mystère;
Savez-vous que je suis un homme très colère?
Çà donc, vite, qu'on vienne.

(Il veut la contraindre à le suivre.)

ISABELLE.

O Dieu! quel insolent!

Quoi! me tirer ainsi d'un effort violent?
Et je puis vivre encore? O fortune cruelle!
Faut-il que ce brutal trouve que je suis belle,
Et que, pour éviter le péril que je cours,
Le trépas soit le seul qui m'offre son secours?

JODELET.

Ah, ma reine! de grace...

ISABELLE.

O le dernier des hommes!

Sache, si ce n'étoit les termes où nous sommes,

Que je t'arracherois et le cœur et les yeux,
Et qu'avec ces deux mains...

JODELET.

Mais plutôt faites mieux ;
Souffrez que je les baise.

ISABELLE.

Ah ! je suis enragée !...
Quoi ! je n'étois donc pas déjà trop outragée !
Laissons là ce brutal.

(Elle s'échappe de ses mains, et se sauve.)

SCÈNE XII.

JODELET, D. JUAN.

D. JUAN, *le surprenant.*

Ah ! ah ! maître vilain !
Vous vous ingérez donc de lui baiser la main ?

JODELET.

Moi ! c'est qu'elle a baisé la mienne.

D. JUAN.

Ame de boue !

Tu railles donc, pendard ! et tu crois que je joue ?
Infame ! sac à vin ! insolent ! effronté !
Tu te repentiras de ta témérité !

(Il lui donne des coups de pied et de poing.)

JODELET.

Ah, mon maître !

D. JUAN.

Ah, coquin !

JODELET.

Ah, la tête! ah, l'épaule!

Ah! de grace, seigneur!

D. JUAN.

Si j'avois une gaule,

Je te ferois crier d'une étrange façon.

Mon Dieu! c'est elle-même.

SCÈNE XIII.

ISABELLE, JODELET, D. JUAN.

JODELET, *se jetant sur son maître, et le battant à son tour.*

Et comment, beau garçon!

Oses-tu devant moi médire d'Isabelle?

Tu ne la trouves donc que passablement belle?

Maître grimpe-potence! et par haut et par bas,

Et des pieds et des maius...

ISABELLE.

Eh! ne le frappez pas

D. JUAN.

Ah, bourreau!

JODELET.

Tu sauras comme les bras se cassent.

ISABELLE.

Que vous a-t-il donc fait?

JODELET.

Ce sont chaleurs qui passent.

Le voyez-vous bien là ce vrai grippe-manteau?

Il ne mérite pas qu'on lui donne de l'eau...

(à don Juan.)

Tu ne la trouves donc que passablement belle?

Et d'esprit elle n'est aussi que telle quelle?

ISABELLE, à part.

Il me hait donc, l'ingrat! ah! c'est pour en mourir

D. JUAN, à part.

Je ne puis différer, je vais me découvrir.

(à Isabelle.)

Enfin je ne suis plus...

JODELET, le repoussant.

Loin, loin d'ici, profane!

N'attends plus rien de moi, si ce n'est coups de canue...

(à Isabelle.)

Puis-je pas, le chassant, retenir son habit?

ISABELLE.

Non, non, si j'ai chez vous tant soit peu de crédit,

(à part.)

Qu'il ne soit point chassé... Ce n'est pourtant qu'un traître.

D. JUAN, à part.

Jamais coquin peut-il plus offenser son maître!

Et qui l'eût jamais cru de ce chien de valet?

JODELET.

Je vous quitte un moment, mon ange!

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

ISABELLE, D. JUAN.

ISABELLE.

Jodelet.

D. JUAN.

Madame.

ISABELLE, *à part.*

Je rougis, et ne sais que lui dire.

(haut.)

Je vous nommois tantôt l'auteur de mon martyre,
 Et j'avois de l'amour pour vous; n'en croyez rien.
 Ce n'est qu'à don Juan que je voulois du bien :
 Vous étiez don Juan alors; mais, à cette heure,
 Vous êtes Jodelet.

D. JUAN.

Ah, madame! je meure,
 S'il me peut arriver jamais un bien plus doux,
 Que de voir don Juan quelque jour votre époux!

ISABELLE, *à part.*

Il ne m'aima jamais, j'en suis trop assurée.

D. JUAN.

Jamais chose de moi ne fut plus désirée;
 J'y mets toute ma gloire et mon ambition.

ISABELLE.

Vous êtes donc content, car c'est ma passion.

*(Elle se retire au fond du théâtre pour parler à
 Béatrix.)*

D. JUAN, à part.

Oui, je serois content, trop aimable Isabelle,
Si j'étois assuré que vous fussiez fidèle.
Mais, hélas! jusqu'ici, taut mon malheur est grand,
Tout semble vous convaincre, et rien ne vous défend.
(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

ISABELLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Il s'en est donc allé, le mignon de couchette!
Je pourrai maintenant tirer de sa cachette
Le seigneur don Louis.

ISABELLE.

L'as-tu bien vu sortir?

BÉATRIX.

Il n'en faut point douter.

ISABELLE.

Va le faire partir,

Et viens me retrouver au jardin.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVI.

BÉATRIX, LUCRÈCE.

BÉATRIX, à part.

Malheureuse!

Ne vois-je pas sortir cette dame pleureuse?

A qui diable en veut donc ce fantôme hideux ?

Peste soit de la dame et du sot amoureux !

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVII.

LUCRÈCE, *voilée.*

Ce procédé nouveau me surprend et m'étonne ;
C'est mal me protéger alors qu'on m'abandonne.
Je reviens, m'a-t-il dit, à vous dans un moment ;
Et comme si c'étoit trop de ce compliment ,
Et de m'avoir donné sa chambre pour asile ,
Il est peut-être allé se divertir en ville.
Je viens tout maintenant d'ouïr des gens parler,
Crier fort haut, se battre et se bien quereller.
Tout ceci me paroît de fort mauvais augure ;
Mais je leur veux montrer une autre procédure :
Je prendrai congé d'eux avant que de sortir ;
Je ne puis faire moins que les en avertir.
Je pense que voilà la chambre d'Isabelle :
Elle est ouverte, entrons, et prenons congé d'elle...
Mais j'y vois, ce me semble, un homme... O Dieu ! c'est lui :
Je ne puis l'éviter.

SCÈNE XVIII.

D. LOUIS, LUCRÈCE.

D. LOUIS, *à part.*

Je pense qu'aujourd'hui

Béatrix a dessein de faire ici mon gîte...

(à Lucrèce, la prenant pour Isabelle.)

Mais, ô chère Isabelle! où courez-vous si vite!

Je ne suis pas ici pour vous persécuter.

Quoi! vous ne voulez pas seulement m'écouter?

Et cependant pour vous nuit et jour je soupire.

Hélas! je n'ai qu'un mot seulement à vous dire.

Vous m'avez envoyé tantôt faire à Burgos

Des crimes assez noirs pour n'avoir point d'égaux :

Vous m'avez reproché ma flamme criminelle,

Comme si je trouvois quelque autre fille belle,

Après vous avoir vue; où celle que j'y vi,

Dont pour passer le temps je me feignis ravi,

Ne posséda jamais que des appas vulgaires,

Qu'elle estimoit charmants, et qui ne l'étoient guères.

Pour vous le témoigner, mon nom je lui feignis,

Et ce fut par pitié que je me contraignis

A passer quelques nuits, devisant avec elle :

Je n'en ai depuis en ni demandé nouvelle;

D'en savoir ce n'est pas aujourd'hui mon souci.

LUCRÈCE, *levant son voile.*

Ah! je t'en veux apprendre, infame! La voici,

Celle qui n'eut jamais que des appas vulgaires,

Celle qui t'aimoit tant , et que tu n'aimas guères ;
 Qui te hait maintenant , et qui te haïra ,
 Qui , morte ou vive , aimée ou méprisée , ira
 Te reprocher par-tout , amant impitoyable ,
 Que ne t'ayant rien fait que n'être pas aimable ,
 Tu la devois laisser pour ce qu'elle valoit ,
 Sans feindre de l'aimer ; oui , traître ! il le falloit ,
 Et ne l'appeler pas et ton ame et ta reine.
 Hélas ! j'aurois un frère , et je serois sans peine ;
 Au lieu que je me vois , par cette trahison ,
 Sans honneur , sans appui , sans frère et sans maison.

(*don Louis veut sortir.*)

Tu penses m'échapper , homicide ! parjure !...
 Au secours ! à la force !

D. LOUIS.

Ah , madame ! je jure

Que vous serez contente.

LUCRÈCE.

Ame double et sans foi !...

SCÈNE XIX.

D. JUAN , LUCRÈCE , D. LOUIS.

D. JUAN.

Quel désordre est-ce ci ?

LUCRÈCE , *reconnoissant son frère.*

Dieu ! qu'est-ce que je voi ?

D. JUAN , *reconnoissant sa sœur.*

N'est-ce pas là ma sœur ?

LUCRÈCE.

N'est-ce pas la mon frère?

D. JUAN.

Et l'un et l'autre objet me mettent en colère.

D. LOUIS.

A qui donc en vent-il?

D. JUAN, à part.

Je suis tout assure

Du crime de ma sœur; je n'ai pas avéré

Tout-à-fait mes soupçons : commençons donc par elle.

(haut)

Malheureuse!

LUCRÈCE, à don Louis, lui demandant du secours.

Ah, seigneur!

D. LOUIS, à don Juan.

J'entreprends sa querelle,

Encore qu'elle cherche à se venger de moi;

Mais quel droit prétends-tu sur elle?

D. JUAN.

Je le doi.

D. LOUIS.

Toi, n'es-tu pas valet?

D. JUAN.

Don Juan est mon maître :

Son honneur est le mien.

LUCRÈCE, à part.

Il se cèle peut-être

Avec quelque dessein.

D. LOUIS.

Quoi! me voir quereller

Deux fois par un valet!

(*Lucrece veut sortir.*)

D. JUAN, *la retenant.*

Ah! non; pour s'en aller,
C'est ce que je ne veux et ne dois pas permettre.
Mais en cette maison qui vous a donc pu mettre?
Et pourquoi tant de cris?

LUCRÈCE.

Vous allez tout savoir.

J'entrois dans cette chambre, et c'étoit pour y voir
Isabelle. J'ai vu cet homme, ce me semble,
Qui m'a para surpris. Las! encore j'en tremble!
A quelle intention il s'y vouloit cacher,
Je ne sais. Le voyant sortir, pour l'empêcher,
J'ai crié; mais je crois que sans votre venne...

D. JUAN.

C'est assez, c'est assez, mon offense est connue:
Je veux fermer la porte.

LUCRÈCE, *à part.*

Hélas! je meurs de peur!

D. JUAN, *mettant l'épée à la main.*

Il faut, ô don Louis! faire voir sa valeur.

D. LOUIS, *à don Juan, mettant l'épée à la main.*

Tu mourras de ma main.

D. JUAN, *joignant le fer.*

Je vous tiens.

LUCRÈCE.

Je suis morte.

(*On entend frapper à la porte.*)

D. LOUIS.

On frappe... On vient à nous.

D. JUAN.

Achevons; il n'importe.

SCÈNE XX.

D. LOUIS, LUCRÈCE, D. JUAN, D. FERNAND;
ISABELLE ET BÉATRIX, *dehors.*D. FERNAND, *dehors.*

Il la faut enfoncer.

LUCRÈCE.

Je ferai bien ouvrir.

*(Elle va pour ouvrir la porte.)*D. JUAN, *bas, à sa sœur.*

N'ouvre pas. Si par toi l'on peut me découvrir!...

LUCRÈCE, *criant.*

Ah! seigneur don Fernand, appelez tous les vôtres.

D. FERNAND, *enfouçant la porte.*

Arrêtez! Par la mort! le premier de vous autres

Qui ne renâmera, je serai contre lui...

O Dieu! que d'embarras m'accablent aujourd'hui!

(à don Louis.)

Qui vous a mis ici, mon neveu? Vous, Lucrèce,

(à don Juan.)

Qui vous a découverte?... Et vous, quel mal vous presse

Qui n'avez fait encore ici que quereller?

D. LOUIS, *à don Fernand.*

Vous allez tout savoir.

D. JUAN, *l'interrompant.*

Non, laissez-moi parler.

(à don Fernand.)

Je le sais mieux que lui. Mais il faut que je sache
Si ce n'est pas céans que Lucrece se cache;
Si don Louis n'est pas parent de la maison.

D. FERNAND.

Oui, l'un et l'autre est vrai.

D. JUAN.

N'est-ce pas la raison
Qu'un valet dans l'honneur d'un maître s'intéresse,
Lorsque dans son honneur on l'attaque, on le blesse?

D. FERNAND.

On ne le peut nier.

D. JUAN.

Écoutez si j'ai tort.

Je suis ici couru que l'on croit bien fort.
Lucrece avoit trouvé, sans doute à l'insu d'elle,
Don Louis dans la chambre où se couche Isabelle;
Je l'ai vue éplorée, aux prises avec lui:
Il faut qu'il ait été caché tout aujourd'hui,
Car je n'ai pas levé l'œil de dessus la rue,
Et l'on n'a pu sortir sans passer à ma vue.

D. LOUIS, *s'élançant sur lui.*

Ah! c'est pour un valet trop de raffinement.

(Don Fernand les sépare.)

D. JUAN.

Je ne suis pas au bout: il faut assurément,
Mon maître étant époux de madame Isabelle,
Qu'il se trouve offensé pour Lucrece ou pour elle.

Il pourroit bien encor l'être pour toutes deux.
 Je ne puis donc manquer en un cas si douteux,
 Puisque dans tous les deux il peut aller du nôtre,
 D'achever dou Louis ou pour l'une ou pour l'autre.

D. LOUIS, *s'élançant encore.*

D'achever! tu n'as pas encore commencé.

D. FERNAND *les sépare.*

Arrêtez, dou Louis! vous êtes insensé!...
 Jodelet! ah! voici la plus étrange affaire
 Dont on ait ouï parler.

D. JUAN.

Vous n'y pouvez rien faire;

Il faut que je le tue.

D. FERNAND.

Ah, mon cher Jodelet!

Remettez votre épée.

ISABELLE, *à part.*

Il faut que ce valet

Soit jaloux pour son maître, et la chose est nouvelle.

D. JUAN.

On ne sauroit jamais vider notre querelle.
 Mais, pour l'amour de vous, j'ose bien hasarder
 Un moyen qui pourra les choses retarder;
 C'est que vous me fassiez chacun une promesse:
 Vous, seigneur dou Fernand, de remettre Lucrèce
 Au pouvoir de son frère alors qu'il le vaudra;
 Vous, seigneur dou Louis, alors que l'on pourra,
 De vous couper la gorge avec dou Juan même.

D. LOUIS.

Quant à moi, je ne puis, saas une peine extrême,

Prendre ou donner parole à des gens comme toi.

D. JUAN.

Sachez que don Juan n'est pas autre que moi,
Si ce n'est que bientôt don Juan vous assomme;
Vous savez si je suis ou puis être votre homme.

D. FERNAND.

Oui, nous vous promettons ce que vous desirez.

(à don Louis.)

Mon neveu!

D. LOUIS.

Je ferai tout ce que vous voudrez;

Je donne ma parole.

D. JUAN, à don Fernand.

Et je donne la mienne,

Que je n'avance rien que don Juan ne tienne.

D. LOUIS.

Je n'ai donc qu'à chercher votre maître demain.

D. JUAN.

Vraiment, vous n'aurez pas à faire grand chemin.

D. FERNAND.

Je m'en vais le chercher.

D. JUAN.

Vous y pourrai-je suivre?

D. FERNAND.

Oui; venez.

D. JUAN, à part.

J'ai bien peur que nous le trouvions ivre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LUCRÈCE, ISABELLE.

LUCRÈCE.

Votre civilité m'est ici bien cruelle :

Laissez-moi, laissez-moi sortir, belle Isabelle.

ISABELLE.

Hé quoi, vous pensez donc ainsi nous échapper ?

Le bon homme n'est pas si facile à tromper :

Il s'en est bien douté ; mais tantôt il espère

De vous raccommoier avecque votre frère.

C'est une affaire aisée, ou je me trompe fort.

LUCRÈCE.

Mon frère ne se peut fléchir que par sa mort.

Délivrez-vous plutôt de cette infortunée :

Ses pleurs s'accordent mal avec votre hyménée ;

Car (vous dirai-je enfin la chose comme elle est ?)

Don Juan n'est rien moins que ce qu'il vous paroît.

ISABELLE, apercevant Jodelet.

Ah ! le voici venir : cachez-vous, je vous prie ;

Vous n'avez qu'à passer dans cette galerie,

Pour gagner le jardin où je vais vous trouver.

Cependant je me cache ici pour l'observer.

(*Lucrèce sort, et Isabelle se cache.*)

SCÈNE II.

JODELET, *en se curant les dents.*

Soyez nettes , mes dents ; l'honneur vous le commande :
Perdre les dents est tout le mal que j'appréhende.

L'ail , ma foi , vaut mieux qu'un ognon.

Quand je trouve quelque mignon ,

sitôt qu'il sent l'ail que je mange ,

Il fait une grimace étrange ,

Et dit , la main sur le rognon :

Fi ! cela n'est point honorable.

Que béni soyez-vous , seigneur ,

Qui m'avez fait un misérable

Qui préfère l'ail à l'honneur.

Soyez nettes , mes dents , etc.

Que ce fut bien fait au destin

De ne faire de moi qu'un faquin

Qui jamais de rien ne s'offense !

Ma foi ! j'ai raison quand je pense

Que plus grand est l'heur du greudin ,

Ni que du prélat en l'église ,

Ni que du prince en un état ;

D'être peu , beaucoup je me prise :

Il n'est rien tel qu'être pied-plat.

Soyez nettes , mes dents , etc.

Quand je me mets à discourir

Que le corps enfin doit pourrir ,

Le corps humain , où la prudence

Et l'honneur font leur résidence ,
 Je m'afflige jusqu'au mourir.
 Quoi, cinq doigts mis sur une face
 Doivent-ils être un affront tel
 Qu'il faille pour cela qu'on fasse
 Appeler un homme en duel?

Soyez nettes , mes dents , etc.

Un barbier y met bien la main ,
 Qui bien souvent n'est qu'un vilain ;
 Et dans son métier un grand ase ,
 Alors que tel barbier vous rase ,
 Il vous gâte un visage humain.
 Pourquoi ne t'en veux-tu pas battre ,
 Toi qu'un soufflet choque si fort
 Que tu t'en fais tenir à quatre? -
 Un souffleté vaut bien un mort.

Soyez nettes , mes dents , etc.

Pour moi , j'estime moins qu'un chien
 Celui qui n'aime ici-bas rien
 Que botte en tierce ou botte en quarte ,
 Ou cheval qui de la main parte ,
 Ou pistolet qui tire bien :
 Faut-il qu'en duels on abonde
 Pour quelque injure que ce soit ,
 Si coups de bâton sont au monde ,
 Qui font mal quand on les reçoit?

Soyez nettes , mes dents , etc.

Messieurs les lions rugissants ,
 Que vous allez *éclaircissants* ,
 Au gré de votre jeune hile ,

Sachez qu'aux champs comme à la ville
 Un soufflet vaut mieux que cinq cents ;
 Puisque soufflets les déshonorent,
 Ou les hommes sont insensés,
 Ou messieurs les vivants ignorent
 Quels sont messieurs les trépassés.

Soyez nettes, mes dents ; l'honneur vous le commande :
 Perdre les dents est tout le mal que j'apprends.

SCÈNE III.

BÉATRIX, JODELET.

BÉATRIX, *tenant une clef.*

Ah ! seigneur don Juan, l'on vous a bien cherché.

JODELET.

L'on me devoit trouver ; je n'étois pas caché.

Et qui sont ces chercheurs ?

BÉATRIX.

L'un est votre beau-père ;

Et l'autre, don Louis, fils de son défunt frère :

Votre valet en est aussi.

JODELET.

J'étois allé

Chez un ami, manger un pied de bœuf salé,

Où j'ai trouvé d'un ail qui sent bien mieux que l'ambre.

Quelle clef tenez-vous ?

BÉATRIX.

Celle de votre chambre ;

Don Fernand vous destine un autre appartement ,

Où vous serez bien mieux et plus commodément

JODELET.

Pourquoi ce changement?

BÉATRIX.

Il craint la médisance,

Et vous ne pouvez pas avecque bienséance

Coucher près de sa fille.

JODELET.

O chère Béatrix!

Sais-tu bien que pour toi je suis d'amour épris?

De tout temps je me trouve enclin aux Béatrices;

Pour toi je couve un feu plus chaud que des épices.

BÉATRIX.

Moi, j'aime de tout temps les seigneurs don Juans,

Et je sentis mon mal quand vous vîntes céans

JODELET.

Follette, Dieu me sauve...

BÉATRIX, *lui présentant la clef.*

Ah! prenez-la donc vite.

JODELET, *prenant la clef.*

Mais viens donc me mener jusqu'à ce nouveau gîte.

BÉATRIX, *voulant s'échapper.*

Tarare! snivez-moi; j'y vais tout de ce pas.

JODELET, *la retenant.*

Larronnesse des cœurs! tu n'échapperas pas.

(*Béatrix se débarrasse de Jodelet, et se sauve.*)

SCÈNE IV.

JODELET, à *Béatrix qui fuit.*

Las! faut-il donc pour vous que notre poitrine arde,
Si vous n'êtes pour nous qu'une nymphe fuyarde?

SCÈNE V.

ISABELLE, JODELET.

ISABELLE.

Quoi, seigneur don Juan, vous courez Béatrix?

JODELET.

Je voulois tant soit peu m'ébandir les esprits.

ISABELLE.

Je ne vous croyois pas de si peu de courage.

JODELET.

Ce sont jeux de garçon, qui passent avec l'âge.

ISABELLE.

Vous donnerez de vous mauvaise opinion,
Et je dois bien douter de votre affection.

JODELET.

Allez-vous-en filer, notre épouse future;
Plus grand'dame que vous est madame nature:
Je suis son serviteur, et le fus de tout temps;
Et nargue pour tous ceux qui n'en sont pas contents.

ISABELLE.

Je vais donc vous laisser, de peur de vous déplaire.

JODELET.

Objet charmant et beau, vous ne sauriez mieux faire.

(*Isabelle sort.*)

SCÈNE VI.

JODELET.

Ma foi! je m'y suis pris de mauvaise façon,
 Car je sais que son cœur ne fut jamais glaçon.
 Aristote a raison, qui dit qu'une maraude
 Ne se doit point prier; mais il faut, à la chaude,
 La gripper aux cheveux, la saisir au collet;
 Quelquefois l'affoiblir avec un beau soufflet;
 Si soufflet ne suffit, user de la gourmade;
 Si la gourmade est peu, lors de la bastonnade.
 Tout homme de bon sens doit, dit-il, en user,
 Pour la mettre en état de ne rien refuser...
 Mais autre censeur vient, de mes censeurs le pire.

SCÈNE VII.

D. FERNAND, JODELET.

D. FERNAND.

Je vous cherche par-tout, don Juan.

JODELET.

Que desire

L'équitable Fernand de son humble valet?

D. FERNAND.

N'avez-vous rien appris de votre Jodelet?

JODELET.

Non, mais devant la nuit je le verrai, possible.

D. FERNAND.

C'est pour vous proposer chose assez mal plausible.

JODELET.

Quelle est donc cette chose?

D. FERNAND.

Il faut absolument...

(Pensez bien qu'à regret.)

JODELET.

Que faut-il? vite ment.

D. FERNAND.

Aller à la campagne.

JODELET.

Est-ce tout? Que m'importe?

D. FERNAND.

Oui; mais c'est pour vous battre.

JODELET.

Ah! non, en cette sorte,

Il m'importe beaucoup. Mais si, sans résister,
Je veux vous obéir, à quoi bon m'irriter?

D. FERNAND.

Parcequ'on vous a fait une offense mortelle.

JODELET.

Don Fernand, vous montrez ici peu de cervelle :
Il faut que vous soyez, certes, un maître fou!

D. FERNAND.

Courage, don Juan! Mais puis-je savoir d'où
Vous pouvez inférer que je ne sois pas sage?

JODELET.

De venir sottement m'avertir d'un outrage
Que je ne savois point, et ne voulois savoir.

D. FERNAND.

Apprenez en cela que j'ai fait mon devoir ;
 Et que, si vous voulez vous acquitter du vôtre ,
 Il faut , sans vous servir de la valeur d'un autre ,
 Aujourd'hui, s'il se peut, voir l'épée à la main
 Celui qu'on sait avoir tué votre germain.
 Il le tua la nuit, soit hasard, soit vaillance ;
 Vous devez vite ment en faire la vengeance.

JODELET.

Fut-ce la nuit ?

D. FERNAND.

La nuit.

JODELET.

Se batte qui voudra :
 Puisque sans voir il tue, alors qu'il me verra,
 Que pourrais-je durer contre un tel matamore ?
 Et, de plus, voulez-vous que je vous dise encore
 L'avantage qu'auroit ce dangereux garçon ?
 C'est que cet enragé sait déjà la façon
 Dont il faut dépêcher ceux de notre lignage.

D. FERNAND.

Pensez-vous, dou Juan, avoir bien du courage ?

JODELET.

Oui-dà, j'en ai beaucoup, et n'en ai que du bon.
 Dites-moi seulement, où le trouvera-t-on ?
 Est-il bien loin d'ici ? Se fera-t-il attendre ?
 Savez-vous son logis ? Le pourra-t-on apprendre ?
 Et son nom, quel est-il ?

D. FERNAND.

Don Louis de Rochas.

JODELET.

Quoi, c'est votre neveu? Je ne me bats donc pas,
 Puisqu'il a votre nom, qui m'est si vénérable :
 Cette qualité m'est assez considérable
 Pour me mettre à ses pieds, où je le trouverai,
 Et, si vous le voulez, même je l'aimerai.

D. FERNAND.

Ce n'est pas tout encore; une seconde offense
 Vous devrait contre lui porter à la vengeance :
 Votre sœur a sujet de se plaindre bien fort.

JODELET.

Je veux qu'en offensant ma sœur il ait eu tort ;
 Mais j'ai fait le serment (et n'en déplaît aux dames)
 De ne prendre jamais querelle pour des femmes.

D. FERNAND.

Vous êtes un poltron, ou je me trompe bien.

JODELET.

Au beau-père cela ne doit toucher en rien.

D. FERNAND.

Apprenez néanmoins que tout ceci me touche.

JODELET.

Beau-père trop hargneux, beau-père trop farouche,
 Beau-père assassinant et beau-père éternel,
 Qui me vient proposer un acte criminel ;
 Que vous a déjà fait un misérable gendre,
 Que vous tâchez déjà de voir son sang répandre?
 Monseigneur Belzébuth, qui vous puisse emporter !
 Vous auroit-il chargé de me venir tenter ?
 Si le danger n'étoit que d'un simple homicide...
 Mais vous voulez sur moi voir faire un gendricide ;

Et le faire devant la consommation,
Est, certes, don Fernand, très crnelle action.

D. FERNAND.

7 Votre valet tantôt a donné sa parole
De se battre pour vous.

JODELET.

Qu'il la tienne, le drôle!
Je ne suis point jaloux de le voir plein de cœur.

D. FERNAND.

Vous ne vous battez point pour frère ni pour sœur?

JODELET.

Il faut être en humeur de se battre, et je meure,
Si j'y fus jamais moins que j'y suis à cette heure!

D. FERNAND.

Je vous croyois vaillant; je me suis bien trompé.

JODELET.

Quand d'un glaive tranchant je serai découpé,
Qu'en sera mieux ma sœur? qu'en sera mieux mon frère?
Laisse-moi donc en paix, homme, singe, ou beau-père!

D. FERNAND.

Vous n'avez qu'à chercher autre femme à Madrid.

JODELET.

Que vous eussiez aimé pour votre gendre un Cid,
Qui vous eût assommé, puis épousé Chinène!

D. FERNAND.

7 N'attendez plus de moi que mépris et que haine,
O le plus grand poltron qui jamais ait été!

JODELET.

Je suis, ô don Fernand! de votre cruauté,
Malgré vos noires dents, serviteur très fidèle,

Et je le suis aussi de madame Isabelle.

D. FERNAND.

Je ne suis point le vôtre, et, hors de ma maison,
Je vous forcerois bien à me faire raison.

SCÈNE VIII.

D. JUAN, D. FERNAND, JODELET.

D. JUAN.

Qu'avez-vous, don Fernand, qui vous met en-colère ?

D. FERNAND.

Ce gendre mal choisi...

JODELET.

Parlez mieux, mon beau-père.

(*Don Fernand menace Jodelet, qui sort.*)

SCÈNE IX.

D. FERNAND, D. JUAN.

D. FERNAND.

Éloignons-nous de lui. Ce gendre donc maudit
Vous désavoue en tout, et m'a nettement dit
Qu'il n'étoit point d'avis de venger son offense,
Et qu'il ne fut jamais enclin à la vengeance.
Même il m'a quasi dit qu'il a perdu le cœur :
Faites-lui revenir, sauvez-lui son honneur,
Trop fidèle valet d'un trop timide maître ;
Montrez-lui vivement quel homme il devoit être,

Qu'étant de don Louis doublement outrage,
C'est l'avoir bien servi que l'avoir engagé,
Quoique son ennemi soit homme redoutable;
Que cette offense aussi n'est guère supportable.

Montrez-vous bon ami; montrez-vous bon valet :

Inspirez-lui du cœur, valeureux Jodelet.

Je sais bien qu'en ceci j'ai quelque part à prendre;
Mais touchant mon devoir on ne peut rien m'apprendre.
Si j'étois offensé comme lui doublement,
On verroit don Fernand agir tout autrement.
Enfin n'oubliez rien afin qu'il s'évertue;
Son ennemi l'attend au bout de cette rue,
Qui s'imaginera qu'on le redoute fort.
Je m'en vais le trouver.

D. JUAN.

Mais de quel autre tort
Mon maître don Juan doit-il tirer vengeance?

D. FERNAND.

Il vous apprendra tout; le voici qui s'avance.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

JODELET, D. JUAN.

D. JUAN.

Or ça, mon Jodelet, dis-moi, sans rien changer,
Quels outrages nouveaux avons-nous à venger?

JODELET.

S'en est-il allé donc?

JODELET.

D. JUAN.

Oui.

JODELET.

Tant mieux ; que je meure,
 S'il ne m'a quasi fait enrager tout-à-l'heure !
 Seigneur, il n'est plus temps de se plus déguiser ;
 Le faire plus long-temps ce seroit niaiser :
Don Louis en feroit une pièce pour rire.
 Mais l'avez-vous pour moi défié ?

D. JUAN.

Sans lui dire

Que j'étois don Juan ; oui, je l'ai défié,
 Et, ma foi ! je m'étois toujours bien défié
 Que ce jeune galant cajoloit Isabelle.
 Enfin je l'ai trouvé tantôt caché chez elle,
 Et, sans un accident que je te dois celer,
 Nous nous fussions battus, au lieu de quereller ;
 Et je n'ai seulement l'affaire différée,
 Qu'attendant que je voie un peu mieux avérée
 Une chose qui n'est encore en mon esprit
 Qu'un sujet de soupçon, de rage, et de dépit ;
 Car enfin ce peut être un coup de téméraire,
 Un tour de Béatrix, que l'argent a fait faire :
 Puis j'ai quelques raisons pour croire assurément
 Qu'Isabelle en ceci ne trempe nullement.

JODELET.

Monsieur, ce n'est pas tout que votre jalousie :
 Autre chose vous doit brouiller la fantaisie.
 Don Louis en l'honneur vous offense bien fort ;

De vous expliquer mieux la chose j'aurois tort :
 Elle ne peut quasi s'entendre ni se dire ;
 L'un et l'autre l'augmente , et la rend toujours pire.

D. JUAN.

Ah ! ne me la dis point , je la devine assez.
 Mais que tous mes malheurs , et présents et passés ,
 Se bandent contre moi , j'ai pour moi bon courage.
 Et qui le sait encor ?

JODELET.

Tout le monde.

D. JUAN.

Ah ! j'enrage !

Ah ! maintenant , fureur , je m'abandonne à vous...
 Et don Fernand est-il pour nous ou contre nous ?

JODELET.

Don Louis est son sang ; mais pour l'honneur du vôtre ,
 Il fait ce qu'on ne fit jamais pour pas un autre :
 Il veut que don Louis vous en fasse raison ,
 Et don Louis m'attend près de cette maison ,
 Qui me croit don Juan.

D. JUAN.

Il faut que je le tue.

Mais on est bien souvent séparé dans la rue :
 Les combats de pavé sont moins guerre que paix ;
 C'est à quoi je ne puis me résoudre jamais.
 J'hasarde ma vengeance , allant à la campagne :
 On n'y fait quasi plus de combat en Espagne ,
 Qu'on ne conte la chose autrement qu'elle n'est ,
 Et ce lieu de combat moins que l'autre me plaît.

Si dans quelque maison , quoique contre la mode...

JODELET.

Attendez ; je vous trouve une place commode.
Je tiens ici la clef d'un bas appartement ,
Où nous devons coucher : là , très commodément ,
Vous vous pourrez venger presque aux yeux d'Isabelle ,
Sans qu'il en soit rien su que de son père ou d'elle.

D. JUAN.

Ah , mon cher Jodelet ! que tu l'as bien choisi !
Va vite le trouver.

JODELET.

Mais plutôt allez-y.

Il est temps , ou jamais , qu'on sache qui vous êtes.
Comment prétendez-vous faire ce que vous faites ,
Et passer pour valet ? Allez , allez , seigneur ,
Vous découvrir , vous battre , et venger votre honneur.

D. JUAN.

Quoi , si , par un effet de pure jalousie ,
Pour un simple soupçon , né dans ma fantaisie ,
J'ai déguisé mon nom , veux-tu pour un affront ,
De qui le moindre mal est de rougir mon front ,
Que je m'aïlle montrer ? Ah ! plutôt , je te prie ,
Si tu n'aimes mieux voir don Juan en furie ,
Souffre encore mon nom qui ne t'offense en rien :
Une offense est bien pire , et je la souffre bien.

JODELET.

Vous me l'ordonnez donc ?

D. JUAN.

Même je t'en conjure.

JODELET.

Il vous faut obéir. Mais si , par aventure ,
Comme les hommes sont souvent impatients ,
Il vouloit dégainer devant qu'être céans ,
Que fera Jodelet qui n'aime point la guerre ,
Et qui se plaît bien fort au séjour de la terre ?

D. JUAN.

Fais-lui signe de loin : il ne manquera pas
De te venir trouver ; et toi , d'un même pas ,
Tu me l'amèneras en cette chambre basse.

JODELET.

Autre difficulté mon esprit embarrasse.
S'il est court de visière ?

D. JUAN.

Ah ! c'est trop discourir ;
Ne me réplique plus , et me le va querir.

JODELET.

Ce dur commandement terriblement me choque.
Mais , seigneur , gardez-vous , sur-tout de l'équivoque ;
Discernez Jodelet d'avecque don Louis :
On a souvent les yeux de colère éblouis ;
Et si , sans y penser , devant don Louis j'entre ,
Et que , sans y penser , vous me perciez le ventre ,
Me disant , Jodelet , ma foi ! j'en suis marri ! ..
Je serai tout-à-l'heure et content et guéri.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une chambre à coucher, dans laquelle il y a une alcôve.

SCÈNE I.

BÉATRIX, *entrant par une petite porte, une chandelle à la main, qu'elle pose sur une table.*

Pleurez, pleurez, mes yeux, l'honneur vous le commande :
S'il vous reste des pleurs, donnez-m'en, j'en demande.

Je viens d'allumer ma chandelle :

La nuit, noire comme du jais,
Vient d'arriver pompeuse et belle,
Plus que je ne la vis jamais ;
De ses demoiselles suivantes,
Les étoiles étincelantes,
Elle traîne un brillant troupeau.
Que ses servantes sont heureuses,
Si d'un valet, qui se croit beau,
Elles ne sont point amoureuses !

Pleurez, pleurez, etc.

Étoiles luisantes et nettes,
Si vous en aimiez comme moi,
Toutes célestes que vous êtes,

Vous enrageriez, sur ma foi!
 Tantôt, ce Grenadin, ce More,
 Comme du feu qui me dévore,
 Je lui contoïis la cruauté,
 M'a dit que je ne valois guères,
 Et qu'il étoit bien fort tente
 De me donner les étrivières.

Pleurez, pleurez, etc.

D'écus une assez bonne somme,
 Devant lui je faisois sonuer,
 Et lui faisois assez voir comme,
 Moi qui prends, je lui veux donner.
 Aussitôt son aine rebourse
 M'a donné de ma même bourse
 Un si grand coup dessus le cou,
 Que je m'en sens tout echinée:
 O que pour aimer un tel fou,
 Il faut que je sois forcenée!

Pleurez, pleurez, etc.

S'il plaisoit à la destinée,
 Qu'il fût l'importun à son tour,
 Et Béatrix l'importunée!
 Alors, à beau jeu, beau retour;
 Encore aurois-je quelque joie.
 Mais, hélas! jusque dans le foie,
 Il me brûle, le faux larron,
 Et s'en rit, l'impitoyable homme,
 Aussi fort qu'autrefois Néron
 Rioit alors qu'il brûloit Rome.

Pleurez, pleurez, etc.

Et cependant mon mal me presse...
 Mais quelqu'un vient par l'escalier,
 C'est Isabelle ma maîtresse.

Reprenons notre chandelier.

Que si quelqu'un de l'assistance
 Trouve qu'à moi n'appartient stance,
 Qu'il sache que l'auteur discret,
 Qui sait fort bien que le colloque
 Est dangereux pour le secret,
 M'a régalée d'un soliloque.

Pleurez, pleurez, etc.

SCÈNE II.

ISABELLE, BÉATRIX, LUCRÈCE.

ISABELLE.

Madame Béatrix, que faites-vous ici?

BÉATRIX.

Je prépare une chambre à votre amant transi.
 Et vous, d'où venez-vous, et madame Lucrèce?

ISABELLE.

Je viens de me donner en proie à la tristesse.

LUCRÈCE.

Madame, je vous dis, pour la seconde fois,
 Quand on auroit remis la chose à votre choix,
 Vous ne pouviez choisir en toute la Castille,
 Un plus digne mari d'une excellente fille :

Alors que don Juan vous sera mieux connu,
 Vous me confesserez que je vous ai tenu

Un discours véritable.

ISABELLE.

Et moi, je vous assure,
 Lorsque si richement vous faites sa peinture,
 Qu'il faut que de nous deux quelqu'une rêve bien;
 Vous, de le croire tel; moi, de n'en croire rien.
 Hélas! à vous, sa sœur, l'oserois-je bien dire?
 Il semble qu'il ne songe à rien qu'à faire rire:
 Toujours dans l'action d'un homme extravagant,
 Soit par accoutumance, ou soit par accident,
 Parlant toujours du nez, et, de plus, il affecte
 La façon de parler toujours la moins correcte,
 Toujours quelque mot goinfre est dans tous ses discours.
 Et je pourrois passer heureusement mes jours
 Avec un tel époux? Ah! fille malheureuse!
 Encor si je pouvois être religieuse!
 Mais, hélas! je me sens pour la religion,
 Et pour ce brave époux, pareille aversion.

BÉATRIX.

Finissez, finissez votre quérémonie,
 Et gagnons l'escalier, et sans cérémonie...
 Quelqu'un ouvre la porte, et l'on vous surprendra:
 Quant à moi, je m'enfuis; me suive qui voudra.

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

D. JUAN *ouvre la porte, et en ôte la clef.*

Laissons la porte ouverte, et gagnons cette alcôve.
 Je les entends venir.

SCÈNE IV.

JODELET, *un chandelier à la main*; D. JUAN,
dans l'alcôve.

JODELET.

Mon maître, Dieu me sauve!

Ne fut jamais qu'un traître, il s'en est enallé :

Hélas ! j'en ai quasi le sang tout congelé.

*(voyant entrer don Louis,
qui ferme la porte.)*

Eh ! qui l'eût jamais cru?... Peste ! il ferme la porte.

(Il met le chandelier à terre.)

Que deviendrai-je donc ?

SCÈNE V.

JODELET, D. LOUIS; D. JUAN, *dans l'alcôve.*

D. LOUIS.

Nous pouvons de la sorte

Nous battre tout le soûl, si le cœur vous en dit.

JODELET.

Vous me pardonnerez, je n'ai point d'appétit.

D. LOUIS.

Que différez-vous donc à venger votre outrage ?

Je crains votre raison moins que votre courage

Vous ne me dites mot ? Eh bien ! qu'attendons-nous ?

Ah ! vraiment, si j'étois offensé comme vous,

Je vous montrerois bien une autre impatience.

JODELET, à part, cherchant don Juan.

Mon maître, assurément, n'a point de conscience.

D. LOUIS.

Que diable cherchez-vous?

JODELET.

Je cherche ma valeur.

D. LOUIS.

Après avoir tantôt montré tant de chaleur,
Vous êtes maintenant, ce me semble, un peu tiède;
Mais pour vous réchauffer je tiens un bon remède.

(Il met l'épée à la main.)

JODELET, à part.

Ah! bon Dieu! quelle longue épée à giboyer!
Et qui peut seulement la voir sans s'effrayer?

D. LOUIS.

Don Juan est poltron, ou fait semblant de l'être

JODELET, à part.

Le Seigneur soit loué! je viens de voir mon maître.
Je n'ai plus maintenant qu'à faire le fougueux.

(haut.)

Ma colère est tantôt au point où je la veux;
Sitôt qu'elle y sera, vous verrez faire rage.

(bas, à don Juan.)

Ah, seigneur! sortez donc: manquez-vous de courage?

D. JUAN, bas, à Jodelet.

Va donc, pour l'amuser, te battre en reculant.

JODELET, mettant l'épée à la main, et poussant une
estocade sans être en mesure.

Dieu veuille être avec nous!

D. LOUIS.

L'effort est violent!

Vous vous battez fort bien.

JODELET.

(à part.)

Assez bien. Ah! que n'ai-je

Contre les coups d'estoc quelque bon sortilège!

(haut.) (à don Juan.) (à don Louis.)

Attendez... Ah, mon maître!... Ah! c'est trop me presser!

Mon épée est faussée; il faut la redresser.

N'avez-vous pas tué mon frère sans lumière?

D. LOUIS.

Oui.

JODELET.

Pour vous témoigner que je ne vous crains guère,

Je ne veux point avoir d'avantage sur vous;

Je veux, sans voir, vous battre, et vous rouer de coups.

(éteignant la chandelle.)

Meurs donc, chandelle, meurs, et nous laisse en ténèbres.

(bas, à don Juan.)

Et vous, allez finir vos passe-temps funèbres.

(à part.)

Pour moi, qui suis exact en ce que je promets,

Je veux être penda, si l'on m'y prend jamais.

(Il entre dans l'alcôve; don Juan prend sa place, et se bat avec don Louis.)

D. LOUIS.

C'est dans l'obscurité que la lumière est belle;

Vous ne vous battiez pas si bien à la chandelle,

Et vous m'avez blessé; mais je m'en vengerai.

SCÈNE VI.

D. LOUIS, D. JUAN; D. FERNAND, *dehors* ;
 JODELET, *dans l'alcôve.*

D. FERNAND, *dehors, appelant.*

Béatrix!

D. JUAN, *bas, à Jodelet dans l'alcôve.*

Sors, sors vite, ou je t'étranglerai.

(Jodelet sort de l'alcôve, et don Juan y rentre.)

SCÈNE VII.

JODELET, D. FERNAND, D. LOUIS; BÉATRIX,
arrivant une chandelle à la main; D. JUAN, *dans
 l'alcôve.*

D. FERNAND, *entré.*

Qu'est-ce ci, mes amis?

JODELET.

Je venge mon offense.

D. LOUIS.

On m'a tiré du sang; j'en veux tirer vengeance.

D. FERNAND.

Est-ce d'une estocade, ou d'un estramaçon?

JODELET, *à part.*

L'un et l'autre, ma foi! n'est pas de ma façon.

D. FERNAND.

Montrez-moi... Vous avez la main un peu coupée.

JODELET, *à part.*

La sale vision que de voir une épée!

D. FERNAND, *prenant la chandelle qui est à terre, et la mettant à la place de celle de Béatrix qui est allumée.*

Allons, mes chers amis, battez-vous hardiment.

(Béatrix sort, en criant d'effroi.)

SCÈNE VIII.

JODELET, D. FERNAND, D. LOUIS;
D. JUAN, *dans l'alcôve.*

D. FERNAND.

Je ne parois ici pour la paix nullement.

L'un de qui l'honneur souffre est pour être mon gendre;

Et l'autre est mon parent qui voit son sang répandre :

Battez-vous donc, amis, et bien fort ; vous serez

Bien plutôt animés par moi, que séparés.

D. LOUIS.

Votre conseil est trop d'un homme de courage,

Pour n'être pas suivi.

JODELET, *à part.*

De tout mon cœur j'enrage !

Ah ! le méchant vieillard, qui conseille un duel !

D. LOUIS, *à Jodelet.*

La colère me rend insolent et cruel.

J'ai trompé votre sœur, j'ai tué votre frère ;

Je le ferois encor, si je l'avois à faire :

Il ne me reste plus qu'à vous tuer aussi.

D. JUAN, *sortant de l'alcôve, à don Louis.*

Vous ne connoissez pas don Juan : le voici.
 Vous trompâtes ma sœur, vous trahîtes mon frère ;
 Mais bientôt votre mort s'en va me satisfaire.
 C'est au vrai don Juan qu'appartient seulement
 De venger son honneur offensé doublement.

D. LOUIS.

Quel est donc de vous deux don Juan ?

D. JUAN.

C'est moi-même.

D. LOUIS, *montrant Jodelet.*

Et lui ?

JODELET.

Je ne le suis qu'en cas de stratagème.

D. JUAN.

Oui, je suis don Juan qui vient de vous blesser.
 Si je l'ai fait sans voir, vous pouvez bien penser
 Qu'à moi venger ma honte est chose fort aisée,
 Maintenant que je vois celui qui l'a causée ;
 Tandis que mon esprit a seulement douté,
 J'ai voulu m'éclaircir, et n'ai rien attenté :
 Sous le nom d'un valet j'ai souffert mon offense,
 Tandis qu'un seul soupçon m'en demandoit vengeance.
 Vous qui me l'avez faite, et l'osez déclarer,
 Vous me croyez peut-être un homme à l'endurer ?
 Je n'ai, pour le savoir de science certaine,
 Oublié jusqu'ici ni finesse ni peine.
 Enfin mon déshonneur ne m'est que trop connu.
 Vous savez, don Louis, à quoi je suis tenu :
 Pour mon sang répandu j'ai répandu du vôtre ;

Mais deux autres sujets m'en demandent bien d'autre.
 Je ne puis vivre heureux sans vous faire mourir.
 Pour cela seulement j'ai dû me découvrir.
 Je suis donc don Juan. Que personne n'en doute.

D. LOUIS.

Croyez-vous à ce nom que plus on vous redoute?

D. JUAN.

Et croyez-vous aussi me donner le trépas?
 Vous ne tuez qu'alors que l'on ne vous voit pas.
 Mais puisque je vous vois, qui vous pourra, barbare!
 Garantir de la mort que ma main vous prépare?
 Quand je vous aurois tous ici pour ennemis,
 Je veux qu'on tienne ici tout ce qu'on a promis:
 L'on m'a promis ma sœur, il faut qu'on l'effectue;
 Je lui dois votre mort, il faut que je vous tue.
 Voyez si don Juan tient bien ce qu'il promet;
 Soit qu'il paroisse en maître, ou se cache en valet.
 Don Fernand, tenez donc la parole donnée...
 Commandez que ma sœur me soit vite amenée...
 Et vous, le plus mortel de tous mes ennemis,
 Battez-vous contre moi; vous me l'avez promis.

D. FERNAND.

Ah! seigneur don Juan, un peu de patience.

D. JUAN.

Pour en avoir eu trop, j'ai manqué ma vengeance.

D. FERNAND.

Pourquoi vous êtes-vous déguisé parmi nous?

D. JUAN.

J'étois jaloux.

D. FERNAND.

De qui?

D. JUAN.

De lui.

D. LOUIS.

De moi?

D. JUAN.

De vous.

Je vous ai vu sortir du balcon d'Isabelle.

D. LOUIS.

Vous m'en vîtes sortir?

D. JUAN.

Vous-même, et puis chez elle

Je vous ai vu caché. Mais ces jaloux soupçons
Ne ralentirent point mon feu de leurs glaçons ;
Au contraire il s'accrut avecque violence :
Lors je me déguisai , je gardai le silence ,
Et ne fus pas long-temps sans rencontrer en vous
Un rival dont j'avois sujet d'être jaloux :
Vous n'excitiez alors que ma simple colère.
Je n'eusse jamais cru que la mort de mon frère
Dût se trouver encore un coup de votre main :
Je vous voyois coquet , et non pas inhumain.
Enfin j'ai su depuis qu'une mortelle offense
Me devoit contre vous porter à la vengeance ;
J'ai cru que vous étiez coupable envers ma sœur ;
J'ai cru que vous étiez son lâche ravisseur :
Lors par ressentiment , plus que par jalousie ,
La fureur contre vous m'avoit l'âme saisie :

J'ai bientôt préféré , pour vous priver du jour,
 Les soins de mon honneur à ceux de mon amour.
 Quand on souffre en l'honneur, l'amour ne touche guère.
 Maintenant que je vois que de mon pauvre frère ,
 Que vous avez tué la nuit trop lâchement ,
 Vous m'osez reprocher la mort insolemment ,
 Que pour vous contre moi le ciel avec la terre ,
 Et tout le genre humain , me déclarent la guerre,
 Malgré le ciel, la terre, et tout le genre humain,
 Il faut que vous mouriez aujourd'hui de ma main.

D. LOUIS.

Ceux qui me connoîtront sauront bien que la crainte
 N'est pas ce qui me fait approuver votre plainte :
 Quand vous me reprochez que votre frère est mort ,
 La raison est pour vous , et moi j'ai toujours tort :
 Mais je devrois plutôt être , par cette offense ,
 Un objet de pitié qu'un objet de vengeance.
 Hélas ! je le tuai ; mais comment , et pourquoi ?
 Et , quand je le sus mort , qui pleura plus que moi ?
 Il m'attaqua la nuit , et moi , sans le connoître ,
 Je crus , l'ayant tué , n'avoir tué qu'un traître.
 Malheureux que je suis ! j'avois tué , sans voir ,
 Le plus intime ami que je croyois avoir :
 Oui , je l'aimois autant qu'on peut aimer un autre.
 Puisqu'il fut mon ami , pour devenir le vôtre ,
 Je donnerois mon sang , je donnerois mon cœur ;
 Et ce discours n'est pas un effet de ma peur.

D. JUAN.

Outre qu'un généreux facilement pardonne ,
 Cette seule raison sans doute est assez bonne.

Je veux que vous l'ayez tué sans y penser,
 Et que vous n'ayez eu dessein de m'offenser.
 Mais vous ne vous lavez ici que d'une offense,
 Et ma sœur contre vous me demande vengeance;
 Et, puisque son honneur à mon honneur est joint,
 Je serai sans honneur si ma sœur n'en a point.
 En l'humeur où je suis, je n'ai pas grande envie,
 Si vous m'ôtez l'honneur, de vous laisser la vie.

D. LOUIS.

Je pourrois bien encore, épousant votre sœur,
 Et vous rendre content et vous rendre l'honneur :
 Vous n'auriez plus sujet d'en vouloir à ma vie,
 Et je n'en aurois plus de vous porter envie,
 Quoique je visse à vous, avec tous ses appas,
 Celle que j'aimai Lien, mais qui ne m'aima pas...
 C'est de vous que je parle, ô trop sage Isabelle!
 Qui ne fûtes jamais envers moi que cruelle...
 Don Juan, quittez donc tous vos jaloux soupçons,
 Que le feu de l'amour en fonde les glaçons :
 Ne soyez plus atteint de cette frénésie,
 Ni moi, l'objet fâcheux de cette jalousie.
 Il est vrai, Béatrix m'a deux fois introduit
 Dans sa chambre le jour, dans son balcon la nuit ;
 Mais, sur ma foi ! bien loin d'être de la partie,
 De me l'avoir promis ou d'en être avertie,
 Sitôt qu'elle le sut, elle l'en querella,
 Et Béatrix pensa s'en aller pour cela.

D. FERNAND.

Mon neveu ne dit rien qui ne soit véritable,
 Et si, cher don Juan, vous êtes raisonnable,

Vous ne fermerez plus l'oreille à la raison.
 Chassons donc le tumulte hors de cette maison,
 Et faisons-y rentrer la joie et l'hyménée...

(*appelant.*)

Çà, vite que Lucrece ici soit amenée,
 Et ma fille Isabelle... Ah! je les vois venir.

SCÈNE IX.

JODELET, D. JUAN, ISABELLE, D. FERNAND,
 LUCRÈCE, D. LOUIS, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Venez, venez tâcher de les bien réunir.
 Que je devrai d'encens à la bonté divine,
 Puisqu'elle fait finir cette guerre intestine!

(*à don Juan, et à don Louis.*)

Que je me sens heureux!... Et vous, mes chers enfans,
 Tant pour votre repos que celui de mes ans,
 Devenez bons amis, embrassez-vous ensemble,
 Et qu'une bonne paix à jamais vous assemble.

D. JUAN.

Je ne résiste plus; je suis votre conseil.

D. LOUIS.

Le plaisir que j'en sens n'eut jamais de pareil.

LUCRÈCE.

O ma chère Isabelle!

ISABELLE.

O ma chère Lucrece!

LUCRÈCE.

Que nous avons de joie après tant de tristesse!

Eh bien ! avois-je tort , lorsque vous vous plaigniez ,
D'assurer qu'il n'étoit pas tel que vous disiez ?

JODELET.

Je n'ai donc qu'à quitter mon habit de parade ,
Puisque je ne suis plus don Juan d'Alvarade.

D. JUAN.

Non , non , cher Jodelet ; gardez tous vos bijoux :
Ils vous parent trop bien pour n'être pas à vous.

D. LOUIS , à don Juan , lui présentant Isabelle.

Vous , dont l'amitié m'est un don inestimable ,
Recevez de ma main cette fille adorable.

D. JUAN.

Vous que je haïssois tantôt de tout mon cœur ,
Sachez que je suis vôtre , aussi bien que ma sœur.

D. FERNAND.

Allons , mes chers enfants , finir cette journée ,
Par l'accomplissement de ce double hyménée.

JODELET.

Ma foi ! vous n'êtes pas encore où vous pensez ,
Et les discords ici ne sont pas tous passés.
Il me faut un portrait que retient Isabelle ,
Qui pend à deux rubans au fond de sa ruelle :
Moi qui ne sais si c'est ou pour bien ou pour mal ,
Qu'elle garde un portrait , perdant l'original ,
Je veux qu'on me le rende , ou bien la comédie ,
Par moi don Jodelet , deviendra tragédie.
Oui , je la veux avoir , cette idole de prix ,
Pour en favoriser ma chère Béatrix.

FIN DE JODELET.

DON JAPHET
D'ARMÉNIE,
COMÉDIE EN CINQ ACTES,
PAR SCARRON,

Représentée, pour la première fois, en 1653.

PERSONNAGES.

DON JAPHET D'ARMÉNIE, fou de l'empereur Charles-Quint.

FOUCARAL, laquais de dou Japhet.

DON ALPHONSE ENRIQUEZ, ou ROC ZURDUCACI, cavalier, amoureux de Léonore.

MARC-ANTOINE, ou PASCAL ZAPATÉRO, valet de dou Alphonse.

LE COMMANDEUR de Consuégre.

LÉONORE, nièce du commandeur.

MARINE, sa servante.

ELVIRE, sœur de don Alphonse.

DON ALVARE, amoureux d'Elvire.

RODRIGUE, gentilhomme du commandeur.

LE BAILLI d'Orgas.

JEAN VINCENT, laboureur d'Orgas.

PÉDRO, faisant le personnage de harangueur, et celui de courrier.

TORRIBIO PONCIL, gredin.

LLORENTE RIBEROS, gredin.

La scène est dans Orgas jusqu'au troisième acte, qu'elle passe dans Consuégre en Espagne.

DON JAPHET
D'ARMÉNIE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place du village d'Orgas.

SCÈNE I.

D. ALPHONSE ENRIQUEZ, MARC-ANTOINE.

MARC-ANTOINE.

La résolution est tout-à-fait étrange.

D. ALPHONSE.

Si Marc-Antoine m'aime, il faut bien qu'il s'y range-

MARC-ANTOINE.

Moi, je n'approuve point ce bas attachement,
Et n'attends rien de bon de ce déguisement.
Encor si vous vouliez seulement me permettre
D'envoyer à Madrid le moindre mot de lettre,
Votre mère seroit moins en peine de vous;

Elle croit que son fils, de sa nièce l'époux,
 A trouvé dans Séville, en don Sanche son frère,
 Un oncle, un bienfaiteur, et comme un nouveau père;
 Et que, riche seigneur, de seigneur indigent,
 Vous avez de son frère et la fille et l'argent.
 Cependant, dans Orgas, un malheureux village,
 Emporté des desirs d'un homme de votre âge,
 Sans songer qu'à Séville un grand bien vous attend,
 Vous suivez en aveugle un bel œil qui vous prend.
 La villageoise est belle et jeune, je l'avoue;
 Don Alphonse en passant peut la coucher en joue,
 Et s'il la peut blesser, bon! c'est autant de pris;
 Mais être avec fureur de son amour épris,
 Et pour elle oublier son devoir, sa naissance,
 C'est en quoi je vous dois manquer de complaisance.
 Et connoissez-vous bien ce révérend seigneur,
 A qui vous vous voulez donner pour serviteur?

D. ALPHONSE.

C'est un homme bien riche, à ce que j'entends dire.

MARC-ANTOINE.

Et de qui le métier n'est que de faire rire.

D. ALPHONSE.

Tant mieux.

MARC-ANTOINE.

Mais il est fou de plus.

D. ALPHONSE.

Encore mieux;

J'aurai mon passe-temps d'un fou facétieux.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais vous en dire et l'histoire et la vie.

Il se fait appeler don Japhet d'Arménie ,
 Venu de père en fils du puîné de Noé :
 Voilà le maître à qui vous vous êtes loué.
 Alors que Charles-Quint passa par son village ,
 On mena devant lui ce sage personnage :
 Il le trouva plaisant ; il lui donna du bien ,
 Lui fit suivre la cour ; et presque en moins de rien ,
 Le drôle a si bien fait , par son humeur plaisante ,
 Qu'il possède aujourd'hui cinq mille écus de rente.
 César ayant quitté l'Espagne , il a voulu
 Paroître en son village , où faisant l'absolu
 (Car il est glorieux) , son bien et sa marotte
 Ont si mal réussi chez le compatriote ,
 Que , couru des enfants , des autres maltraité ,
 Et de fréquents affronts tous les jours irrité ,
 Comme dans son pays on n'est jamais prophète ,
 Il en est à la fin délogé sans trompette ,
 Et s'est depuis huit jours retiré dans Orgas ,
 Où l'on l'a bien reçu , ne le connoissant pas.
 En peu de mots voilà quel est le personnage .

D. ALPHONSE.

Tout ce que tu dis là me donne du courage .

MARC-ANTOINE.

Je l'aperçois venir , et le bailli du bourg ,
 Qui le croit , sot qu'il est , un des grands de la cour .

D. ALPHONSE.

Éloignons-nous .

(*Don Alphonse et Marc-Antoine sortent .*)

SCÈNE II.

D. JAPHET D'ARMÉNIE, LE BAILLI D'ORGAS,
FOUCARAL.

D. JAPHET.

· Bailli, votre fortune est grande,
Puisque vous m'avez plu.

LE BAILLI.

Le bon Dieu vous le rende!

D. JAPHET.

Peut-être ignorez-vous encore qui je suis;
Je veux vous l'expliquer autant que je le puis,
Car la chose n'est pas fort aisée à comprendre.
Du bon père Noé j'ai l'honneur de descendre,
Noé, qui sur les eaux fit flotter sa maison,
Quand tout le genre humain but plus que de raison.
Vous voyez qu'il n'est rien de plus net que ma race,
Et qu'un cristal auprès paroîtroit plein de crasse.
C'est de son second fils que je suis dérivé:
Son sang de père en fils jusqu'à moi conservé,
Me rend en ce bas monde à moi seul comparable.
L'empereur Charles-Quint, ce héros redoutable,
Mon cousin au deux mille huitantième degré,
Trouvant avec raison mon esprit à son gré,
M'a promené long-temps par les villes d'Espagne,
Et depuis m'a prié de quitter la campagne,
Parce que deux soleils en un lieu trop étroit,

Rendoient trop excessif le contraire du froid.
 La façon de parler est obscure au village :
 Entendez-vous, bailli, mon sublime langage? J

LE BAILLI.

Monsieur, je n'entends pas la langue de la cour.

D. JAPHET.

Vous ne m'entendez pas? je vous aime autant sourd ;
 Car assez rarement mon discours j'humanise.
 Mais pour vous aujourd'hui je démétaphorise
 (Démétaphoriser, c'est parler bassement) ;
 Si mon discours pour vous n'est que de l'allemand ,
 Vous aurez avec moi disette de loquèle.
 L'empereur donc de qui je suis le parallèle...
 M'entendez-vous, bailli?

LE BAILLI.

Nenni.

D. JAPHET.

Le parangon...

LE BAILLI.

Encore moins.

D. JAPHET.

(à part.)

Comment!... Altérer mon jargon,
 Ce seroit déroger à ma noblesse antique :
 Tâchons pourtant d'user de quelque terme oblique ,
 Pour nous accommoder à cet homme des champs.

(haut.)

Charles-Quint donc mon cher parent, en peu de temps,
 M'ayant mis à mon aise, en prince de Cocagne,

Et tout-à-fait exclu des hôpitaux d'Espagne
 (Car, bailli, dussiez-vous cent fois en enrager,
 J'ai six mille ducats tous les ans à manger),
 Le cacique Uriquis et sa fille Azatéque,
 L'un et l'autre natifs de Chieuchiquizèque,
 Étant venus en cœur pour se dépayser,
 L'empereur, mon cousin, me força d'épouser
 Cette jeune Indienne, un peu courte et camarde,
 Mais pourtant agréable en son humeur lagarde.
 A mes noces le grand César rien n'oublia,
 Et fit le bon parent, même il trépudia...
 Entendez-vous le mot trépudier, compère?

LE BAILLI.

Non, par ma foi! monsieur.

D. JAPHET.

} C'est danser en vulgaire.

Enfin, en équipage à ma grandeur égal,
 Mon train, moitié sur mule, et moitié sur cheval,
 Dans mon pays natal je menai ma famille,
 C'est-à-dire Uriquis et ma femme sa fille.
 Arrivé dans mon bourg, qu'on nomme Almodobar,
 Mon beau-père Uriquis y devint gras à lard,
 Et prit goût en nos vins. Ma compagne de couche
 Fut, comme son papa, fort sujette à sa bouche :
 Enfin, elle mourut d'un excès de melon,
 Et son père Uriquis d'un ulcère au talon.
 De ce beau-père éteint, de cette femme éteinte,
 Il ne me resta pas la moindre plume peinte,
 Le moindre guenuchon, le moindre perroquet,

Tout leur bien du Péron n'étant que du caquet.
 Les gens d'Almodobar à leur dam me déplurent :
 Vous pouvez bien penser que punis ils en furent ,
 Et bientôt ; car, prenant ma résolution ,
 J'ai choisi dans Orgas mon habitation ,
 Où je vais faire un train digne de mon mérite.
 Bailli , cherchez-moi donc des serviteurs d'élite ,
 Nobles , bien faits , adroits , sobres , et parlant peu.

LE BAILLI.

Je vous en ai déjà trouvé six.

D. JAPHET.

C'est bien peu.

FOUCARAL.

C'est plus qu'il ne vous faut.

D. JAPHET.

Il me faudra six pages ,
 Sans les valets de pied qui recevront des gages.

LE BAILLI.

On vous trouvera tout.

D. JAPHET.

Comment est votre nom ?

LE BAILLI.

Je m'appelle Alonzo-Gil-Blas-Pédro-Ramon.

D. JAPHET.

Tant de noms de baptême ?

LE BAILLI.

Autant.

D. JAPHET.

Mon cher compere ,

On vous soupçonnera d'avoir eu plus d'un père.

LE BAILLI.

Vous ferai-je venir vos valets?

D. JAPHET.

Promptement.

(*Le bailli sort.*)

SCÈNE III.

D. JAPHET, FOUCARAL.

D. JAPHET.

Foucaral, ce bailli me plaît extrêmement.

SCÈNE IV.

TORRIBIO PONCIL, PASCAL ZAPATÉRO ou
MARC-ANTOINE, LLORENTE RIBEROS,
D. ROC ZURDUCACI ou ALPHONSE
ENRIQUEZ, D. JAPHET, FOUCARAL,
LE BAILLI.

LE BAILLI, à don Japhet.

Je vous amène ici la fleur de la contrée.

D. JAPHET.

Qu'ils me fassent savant de leurs noms dès l'entrée.

(*Les quatre valets, dont deux sont fort mal vêtus, savoir, Torribio Poucil et Llorente Riberos, disent,*

tous à-la-fois, leurs noms, d'un ton fort éloigné de celui de don Japhet.)

TORRIBIO PONCIL.

Torribio Poncil.

MARC-ANTOINE.

Pascal Zapatéro.

LLORENTE RIBEROS.

Llorente Riberos.

D. ALPHONSE.

Don Roc Zurducaci.

D. JAPHET.

·Comment! tous à-la-fois?

Parlez séparément, et modérez vos voix.

(à Torribio Poncil.)

Toi, parle et dis ton nom, jeune homme au nez de cabre.

TORRIBIO PONCIL.

Torribio Poncil.

D. JAPHET.

Ton pays?

TORRIBIO PONCIL.

La Calabre.

D. JAPHET.

(à Llorente Riberos.)

Maudit pays. Et toi?

LLORENTE RIBEROS.

Llorente Riberos.

D. JAPHET.

Ton pays?

LLORENTE RIBEROS.

Portugal.

D. JAPHET.

De quel lieu?

LLORENTE RIBEROS.

De Miro.

MARC-ANTOINE.

Pascal Zapatéro.

D. JAPHET.

Ton pays?

MARC-ANTOINE.

Allobroge.

D. JAPHET.

Attends une autre fois qu'un maître t'interroge;
Et ton pays natal, quel est-il?

MARC-ANTOINE.

Anneci.

J. JAPHET.

(à don Alphonse.)

Aïe! aux autres. Et toi?

D. ALPHONSE ENRIQUEZ.

Don Roc Zurducaci.

D. JAPHET.

Biscaïen?

D. ALPHONSE.

Non, monsieur; je suis de la Galice.

D. JAPHET.

Tu parois grand fripon.

D. ALPHONSE.

Fort à votre service.

D. JAPHET.

Torribio Poncil est un nom apostat :

Changeant Poncil en Ponce, à mon majordomat
Il pourra parvenir; mais, avant toute chose,
Il faut, au nom de Ponce, ajouter don, pour cause.
Llorente Riberos aura nom Ribera;
Pascal Zapatéro, don Pascal Zapata.
Ils prendront tous le Don, comme le majordome,
Et seront dans deux ans des plus grands du royaume.
Quant au Galicien don Roc Zurducaï,
Je lui donne congé de s'appeler ainsi :
Auroit-il bien l'esprit d'être mon secrétaire?

D. ALPHONSE.

Jeune comme je suis, monsieur, je sais tout faire :
Je rase, je blanchis, je conds, je sais saigner ;
Je sais noircir le poil, le couper, le peigner ;
Je travaille en parfums, je sais la médecine ;
J'entends bien les procès, et fais bien la cuisine ;
Je suis grand spadassin, excellent écuyer,
Fort entendu chasseur, et parfait jardinier :
J'écris français, gothique, italien, tudesque ;
J'écris en héroïque aussi bien qu'en burlesque ;
Je fais des impromptus, rondeaux et bouts-rimés :
Bref, je suis bel esprit, et des plus renommés ;
Regardez si je suis digne d'être des vôtres.

D. JAPHET.

Et plus que digne. Holà ! je casse tous les autres ;
Car lui seul me suffit avec mon Foucaral.

(Torribio Poncil et Llorente Riberos sortent.)

SCÈNE V.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE, D. JAPHET,
LE BAILLI, FOUCARAL

D. ALPHONSE.

Monsieur, je ne vais point sans mon ami Pascal.

D. JAPHET.

(à Foucaral.) (à don Alphonse.)

Qu'il soit mis sur l'état. Pourquoi cette soutane?

Êtes-vous *in sacris, id est*, anti-profane?

Êtes-vous médecin? êtes-vous avocat?

D. ALPHONSE.

Monsieur, je suis pourvu d'un bon canonicat.

D. JAPHET.

De Rome j'obtiendrai, par grace singulière,

Que vous puissiez aller vêtu d'autre manière;

Le pape mon cousin ne m'en peut refuser :

Quittez donc la soutane, ou l'achevez d'user...

Zurducaci!

D. ALPHONSE.

Seigneur?

D. JAPHET.

N'étant que secrétaire,

Le Don à votre nom n'est pas fort nécessaire.

D. ALPHONSE.

Je le retrancherai.

D. JAPHET.

Zurducaci!

D. ALPHONSE.

Seigneur?

D. JAPHET.

Don Pascal Zapata sera mon contrôleur ;
Et vous , Zurducaci , vous choisirez mes pages.

D. ALPHONSE.

C'est a moi trop d'honneur.

D. JAPHET.

Choisissez-les bien sages.

FOUCARAL.

Et bien galeux aussi.

D. JAPHET.

Faquin de Foucaral !

Éparguez le prochain , sans en dire de mal.

(à part.)

Depuis deux ou trois mois j'ai la tête pesante ;
Je m'en vais exercer ma vertu carminante
Dans les lieux d'alentour... Que l'on m'attende ici...
Foucaral !

FOUCARAL.

On y va.

(Don Japhet , le bailli et Foucaral sortent.)

SCÈNE VI.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.

Nous voilà , Dieu merci ,
Enroles dans le train de Japhet d'Arménie ,
(On plutôt nous voilà gradués en folie.

Madame votre mère...

D. ALPHONSE.

Ah! ne me dis plus rien.

Je pourrois faire mieux, et je le sais fort bien;

Et, pour toi, tu feras sagement de te taire :

Ou retourne à Madrid, ou bien me laisse faire...

Mais j'aperçois venir celle qui m'a charmé.

Vis-tu jamais un corps par le ciel mieux formé?

Et si je te disois qu'un esprit admirable

Anime ce beau corps, te serois-je croyable?

MARC-ANTOINE.

Non, par ma foi! monsieur.

D. ALPHONSE.

Éloignons-nous un peu.

MARC-ANTOINE.

A la voir seulement, vous êtes tout en feu.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

LÉONORE, MARINE.

LÉONORE.

Je ne le puis celer, je l'aime.

MARINE.

A la bonne heure,

Puisqu'il vous aime aussi. Voulez-vous tout à l'heure

Que j'aie lui parler?

LÉONORE.

Ah! tu ne sais pas tout.

MARINE.

Est-ce que l'Adonis se tient sur le bon bout ?
 Je ne le pense pas , car il en a dans l'aile ,
 Et se plaint tous les jours de votre humeur cruelle.
 Pourquoi donc tant pleurer ? Quelque autre de ce bourg
 A-t-elle eu le pouvoir de gagner son amour ?
 Vous êtes belle et riche , et quoique villageoise ,
 Vous pouvez aspirer à devenir bourgeoise.
 S'il étoit grand seigneur , comme il n'est qu'écolier...

LÉONORE.

Si , tel que tu le vois , il étoit cavalier.

MARINE.

Est-ce lui qui le dit ? il ne l'en faut pas croire :
 Un inconnu peut bien nous forger une histoire.

LÉONORE.

Tu n'en douteras plus quand je t'aurai conté
 Par quel moyen je sais quelle est sa qualité.
 Te souvient-il du jour que du prochain village ,
 Le peuple dans Orgas vint en pèlerinage ?
 Te souvient-il aussi de ces deux courtisans
 Qui se vinrent mêler parmi nos paysans ,
 Dont l'un étoit fort jeune et de fort bonne mine ?

MARINE.

Il m'en souvient fort bien , et que sur sa poitrine
 Il portoit la croix rouge , et même qu'il vous prit
 Par deux fois à danser. Son compagnon me fit
 Mille discours en l'air. Le fils du vieux Ramire
 En fut jaloux de vous , et nous en fit bien rire.
 Pourquoi m'en faites-vous aujourd'hui souvenir ?
 Je ne vois pas encore où vous voulez venir.

LÉONORE.

Quoi, tu ne le vois pas? As-tu des yeux, Marine?

MARINE.

J'en ai, mais je ne suis sorcière ni devine.

LÉONORE.

Je ne le suis non plus que toi; mais toutefois
 J'ai mieux connu que toi; que celui que tu vois
 En habit d'écolier, et dont je suis éprise,
 Est le beau courtisan qui pour moi se déguise.
 Dès le jour qu'il parut dans notre bourg d'Orgas,
 Je le reconnus bien, et ne me trompai pas;
 Mais ce n'est pas encor sur cela que j'assure
 Le fondement certain de cette conjecture.
 Une lettre rompue, et qui s'adresse à lui,
 De sa poche est tombée à mes yeux aujourd'hui,
 Soit qu'il n'en sache rien, comme cela peut être,
 Ou qu'il ait fait le coup pour se faire connoître.
 Sans témoins je l'ai prise, et, le mieux que j'ai pu,
 Seule en ai rassemblé chaque morceau rompu.
 Non que de mon humeur je sois fort curieuse;
 Mais je l'aime, Marine, et mon ame amoureuse
 Eût lors tout entrepris pour découvrir au vrai
 Pour qui mon cœur faisoit son premier coup d'essai.
 Ma curiosité m'apprit, à mon dommage,
 Qu'un homme tel que lui n'est pas pour le village:
 Je vis qu'il s'appeloit don Alphonse Enriquez;
 Je vis de plus, Marine, en termes fort exprès,
 Qu'il se va marier richement à Séville,
 Où l'attend un parti de sa même famille.
 Sa mère lui mandoit (car c'étoit de sa part

Que la lettre venoit) que depuis son départ
 On n'avoit eu de lui ni lettres ni nouvelles,
 Et qu'elle s'en trouvoit en des peines mortelles.
 Tu peux juger par-là de l'état où je suis.
 A chasser mon amour je fais ce que je puis,
 Et tant plus à chasser cet amour je m'efforce,
 Tant plus dedans mon cœur il prend nouvelle force;
 Mais, quelque fort qu'il soit, il cède à ma raison,
 Qui doute qu'un jeune homme, et de bonne maison,
 Puisse être épris pour moi d'un amour légitime.
 Je l'aime, mais non pas assez pour faire un crime;
 Et bien que je sois foible à régler mes desirs,
 Je ne le veux pas être à choisir mes plaisirs.
 Il est vrai que j'abhorre un homme de village,
 Et ne puis deviner d'où me vient ce courage.

MARINE.

Vous êtes en danger d'être fille long-temps.

LÉONORE.

Il est peu de maris qui ne soient dégoûtants.

MARINE.

Et que deviendra donc le fils du vieux Ramire?

LÉONORE.

Qu'il meure.

MARINE.

Et l'écolier?

LÉONORE.

Qu'il pleure et qu'il soupire :

Je pleure et je soupire aussi de mon côté.

MARINE.

Et s'il vous proposoit avec sincérité

D'être votre mari, feriez-vous l'insensible?

LÉONORE.

Ah ! ne me parle point d'une chose impossible.

MARINE.

Pourquoi non ? S'il vous aime , il faut tout espérer
 D'un homme qui pour vous s'amuse à soupirer,
 Plutôt que de s'aller marier à Séville ,
 Où l'attend. dites-vous , je ne sais quelle fille.
 Mais vous vous y prenez de mauvaise façon :
 Il est tout feu pour vous , et vous êtes glaçon.
 Cependant vous l'aimez : voyez quelle foiblesse !
 Par ma foi ! si j'étois de quelqu'un la maîtresse ,
 Et que ce quelqu'un-là me plût autant qu'à vous ,
 Ce galant déguisé qui vous fait les yeux doux ,
 Sans me donner la gêne en sottte villageoise ,
 S'il me disoit , Je t'aime : et moi , vous , lui dirois-je
 Car, quand on aime bien , pourquoi dire que non ?
 Vous brûlez toute vive ; et , de grace ! à quoi bon
 Cette rigueur forcée ? Aimez-le , s'il vous aime :
 Je le dis tout de bon ; je le ferois de même.
 Montrez-lui de l'amour pour augmenter le sien.
 Promettez-lui beaucoup ; ne lui permettez rien.
 Si son amour le presse , il faudra bien qu'il chante ,
 Ou son amour pour vous sera peu véhémence.
 S'il aime jusqu'au point de vouloir épouser ,
 Qu'il le fasse aussitôt , car ce n'est que ruser
 D'épouser en papier , ou donner sa parole.

LÉONORE.

Que je suis malheureuse , et que Marine est folle !

SCÈNE VIII.

ALPHONSE, LÉONORE, MARINE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Léonore, il est temps que j'apprenne mon sort,
Et que vous me donniez ou la vie, ou la mort.
Je vous ai déclaré que pour vous je soupire;
Vous ne me dites rien, quand j'ose vous le dire.
Ce silence à mon feu ne promet rien de bon,
Et quand vous m'aimeriez, je puis croire que non
Je sais que la beauté, quand elle est peu commune,
Peut soumettre à ses pieds la plus haute fortune;
Et quand bien je serois riche et de qualité,
Que mon amour seroit une témérité.
Je ne vous dis donc point que le bien de mon père
Me pourroit élever au bonheur que j'espère :
Si par-là seulement on vous peut espérer,
Les grands rois seulement peuvent vous adorer
Mon amour veut tenir le vôtre de soi-même :
Je crois vous dire assez, disant que je vous aime;
Et, par le simple aveu de mon affection,
Que je mérite assez votre compassion.
Donnez-moi donc la mort, ou bien de l'espérance.

LÉONORE.

Consultez là-dessus votre persévérance;
C'est de là seulement, je le dis tout de bon,
Que vous pourrez savoir si je vous aime ou non.

Mais le temps seulement me le fera connoître.

D. ALPHONSE.

Je puis donc espérer?

LÉONORE.

Cela pourroit bien être....

Marine, allons-nous-en.

(Léonore et Marine sortent.)

SCÈNE IX.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.

La peste! qu'elle en sait!

Eh bien! de son secours êtes-vous satisfait?

D. ALPHONSE.

Oui, car je l'aimerai tant que j'aurai de vie.

MARC-ANTOINE.

Vous ne pouvez avoir une plus noble envie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

D. JAPHET, FOUCARAL.

D. JAPHET.

Foucaral? Foucaral?

FOUCARAL.

Monseigneur? monseigneur?

D. JAPHET.

Ne veux-tu pas venir?

FOUCARAL.

Je viens.

D. JAPHET.

Faquin d'honneur!

Et le bailli, vient-il?

FOUCARAL.

Il vient.

D. JAPHET.

J'entends qu'il vienne.

(*Foucaral sort.*)

SCÈNE II.

D. JAPHET.

Car encor faut-il bien que quelqu'un m'entretienne
 Dans ce malheureux bourg, rempli de gens grossiers.
 Avec ce bailli seul je parle volontiers :
 Il n'est que demi-fait pour être de village.
 Mais ne viendra-t-il pas ? sait-il bien que j'enrage,
 Alors qu'il faut attendre ? Holà ! ho, Foucaral !
 Don Roc Zurducaci ! don Zapata Pascal !
 Ou Pascal Zapata , car il n'importe guère
 Que Pascal soit devant , ou Pascal soit derrière.
 Holà ! mes gens ! mon train ! Oh ! les doubles coquins ,
 Les gredins , les bourreaux , les traîtres , les faquins !
 Sachent tous mes valets que ma bonté se lasse !
 Sachent les malheureux qu'aujourd'hui je les casse !
 Je m'en vais tant crier qu'ils viendront , les marauds !

SCÈNE III.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE, D. JAPHET,
 LE BAILLI, FOUCARAL.

FOUCARAL.

Monsieur, ne criez point; tous vos gens, en un gros,
 Viennent auprès de vous.

D. JAPHET.

Eh bien donc je m'apaise.

J'avois déjà les yeux ardents comme la braise.
 Don Pascal Zapata, don Roc Zurducaci,
 Je veux être servi.

D. ALPHONSE.

Nous vous servons aussi.

D. JAPHET.

Bailli ?

LE BAILLI.

Monsieur ?

D. JAPHET.

Le bourg est-il chargé de tailles ?
 Est-il noblifié de vives antiquailles ?

LE BAILLI.

Je ne vous entends point.

D. JAPHET.

A-t-il des hobereaux ?

LE BAILLI.

Encore moins.

D. JAPHET.

J'entends de ces gentilshommeaux ,
 Des tireurs en volant, des tyrans de village ,
 Des nobles ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Et de plus d'un étage ?

LE BAILLI.

Je ne vous entends plus.

D. JAPHET.

Je veux dire, les nus

Nobles comme le roi, les autres fort communs ;
C'est-à-dire nouveaux, de noblesse ambiguë ,
Qu'on reconnoît vilains dès la première vue.

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

En grand nombre ?

LE BAILLI.

Environ sept ou huit.

D. JAPHET.

Sont-ils chasseurs rusés , ou chasseurs à grand bruit ?

LE BAILLI. .

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Des enfants , en ont-ils en grand nombre ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Déjà grands ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Mal encombre

Puisse arriver à qui me répond toujours oui !

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Ah, le traître ! Eh quoi ! tout aujourd'hui ,
il consentira donc ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Ah! j'enrage!

Dis-moi non, malheureux! et change de langage;
Conteste seulement une fois.

LE BAILLI.

Mais, monsieur,

Je ne vous entends point.

D. JAPHET, à don Alphonse qui rit.

Vous faites le rieur,

Don Roc Zurducaci?

D. ALPHONSE.

Non, monsieur.

D. JAPHET.

Voici l'autre,

Qui me va tout nier... Bailli, dans le bourg vôtre,

Fait-on avec trois os insulte au bien d'autrui?

Le bon bailli va me répondre encore oui.

LE BAILLI.

Ne vous entendant point, je ne sais que vous dire.

D. JAPHET, à part.

Je ne sais si je dois le quereller ou rire.

(haut.)

Esprit bouché! dis-moi, jouc-t-on dans ton bourg,

Aux cartes, aux tarots, aux dés?

LE BAILLI.

Oui, tout le jour.

On ne fait autre chose.

D. JAPHET.

Ont-ils de belles filles?

LE BAILLI.

Oui, monsieur; pour ma part, j'en ai deux fort gentilles.

D. JAPHET.

Quel âge?

LE BAILLI.

La plus vieille aura bientôt sept ans.

D. JAPHET.

Fi! vous n'avez encor que de petits enfants.

Ne s'en trouve-t-il point qui soient déjà venues?

Je ne hais point cela; mais je les veux charnues.

FOUCARAL.

Mon maître est dégoûté!

LE BAILLI.

La fille à Jean Vincent,

Le collecteur du bourg, seule en vaut plus d'un cent...

(Don Alphonse apercevant Léonore et Marinie va au-devant d'elles.)

Mais la voilà qui parle à votre secrétaire.

FOUCARAL.

Le drôle l'a flairée.

D. JAPHET, à Foucaral.

En mon nom va lui faire

Un petit compliment, et me la fais venir:

J'ai dessein de la voir et de l'entretenir.

Dis-lui d'abord mon nom, don Japhet d'Arménie;

Mon nom seul vaut autant qu'une cérémonie.

SCÈNE IV.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE, D. JAPHET,
FOUCARAL, LE BAILLI, LÉONORE, MARINE.

D. ALPHONSE, à *Léonore*, au fond du théâtre.

Que maudit soit le fou ! son laquais vient à nous.

FOUCARAL, à *Léonore*.

De la part de Japhet, le cacique des fous,
Je viens, plus fou que lui de servir un tel maître,
Vous dire qu'à vos yeux il voudroit bien paroître.

D. JAPHET, ayant suivi son laquais.

Le voilà tout paru. Par l'âme de Noé !

La sottise a l'œil brillant et l'air fort enjoué.

LÉONORE.

Quoi ! vous m'appellez sottise !

D. JAPHET.

Ah ! petite mignonne,
Sottise entre courtisans, c'est-à-dire friponne.

LÉONORE.

Friponne ! encore pis.

D. JAPHET.

Oui, tu m'as friponné
Mon cœur infriponnable, œil émerilloné :
Ah ! si le ciel t'avoit fait naître une duchesse,
S'il t'avoit seulement fait naître une comtesse,
Nous pourrions, en vertu du lien conjugal,
Coucher en même lit, sans qu'on en dit du mal.
Mais, hélas ! par malheur ta naissance est trop basse,

Et l'hymen entre nous auroit mauvaise grace.
Si bien que sans rien craindre et sans scrupuliser,
A simple concubine il faut s'humaniser,
Si tu veux posséder un corps comme le nôtre.

LÉONORE.

Monsieur, vous me prenez sans doute pour une autre.
Si le ciel vous a fait trop grand seigneur pour nous,
Le ciel m'a faite aussi pour un autre que vous...
Marine, allous-nous-en.

D. JAPHET.

Ah! beauté printanière,
Veux-tu me fuir ainsi, comme une bête fière?
Tu ne t'en iras pas sans m'avoir pardonné
Le pardonnable effet d'un amour forcené.

(à *Marine.*)

Et toi, de ce lion tigresse inséparable,
N'auras-tu point pitié d'un amant misérable?

MARINE.

Et vous, monsieur Japhet, de Noé descendu,
Tous ces beaux mots ne sont qu'autant de bien perdu :
Léonore n'est point lion, ni moi Marine
Je ne suis point tigresse, et n'en ai point la mine :
Je suis bonne chrétienne, et Léonore aussi :
Allez faire blanchir votre linge noirci.

D. JAPHET.

Tu me reproches donc ma fraise : ah, mouche-guêpe !
Tu ne dois point trouver à redire à mon crêpe.
Après avoir perdu ma fidèle moitié,
Au moins devois-je un crêpe à sa rare amitié...
Zurducaï !

D. ALPHONSE.

Seigneur?

D. JAPHET.

Quitte cette inhumaine,

Et ne l'approche point, sous peine de ma haine.

Je veux par des mépris un peu l'humilier...

Mais que veut ce bon homme avec ce cavalier?

LE BAILLI.

Je crois que c'est à moi qu'il en veut.

SCÈNE V.

JEAN VINCENT, RODRIGUE, LE BAILLI,
D. JAPHET, FOUCARAL, D. ALPHONSE,
MARC-ANTOINE, LÉONORE, MARINE.

JEAN VINCENT.

A vous-même.

(à Rodrigue.)

Monsieur, c'est le bailli.

D. JAPHET, *à part.*

Si faut-il qu'elle m'aime.

JEAN VINCENT.

Ma foi! tout aujourd'hui, ce cavalier et moi,
Nous vous avons cherché.

LE BAILLI, *à Rodrigue.*

Je suis comme le roi.

On me trouve où je suis.

D. JAPHET.

Il ne me quitte guère.

RODRIGUE, *au bailli.*

Cette lettre, monsieur, vous apprendra l'affaire
Qui m'achemine ici.

LE BAILLI, *lisant l'inscription.*

« Pour le bailli d'Orgas. »

Je le suis, grace à Dieu, vous ne vous trompez pas.

(*Il lit.*)

« Bailli d'Orgas, ne manquez pas, la présente re-
« çue, de mettre entre les mains du gentilhomme que
« je vous envoie, une jeune fille, nommée Léonore,
« qu'un laboureur d'Orgas, nommé Jean Vincent, a
« nourrie dès son bas âge : elle n'est pas sa fille, comme
« il a fait croire à tout le monde ; elle est ma nièce,
« fille de don Pédro de Tolède, ambassadeur à Rome.

« DON FERNAND DE TOLÈDE,
« commandeur de Cousuègre. »

MARINE.

Jean Vincent, est-il vrai ?

JEAN VINCENT.

N'en doute point, Marine.

D. JAPHET.

Puisque la villageoise est d'illustre origine,
Graces à son destin, je puis, sans déroger,
Avec elle bientôt sous l'hymen m'engager.

(*à Léonore.*)

Adorable beauté, qui, d'une seule aillade,
Avez d'un homme sain, fait un homme malade ;
Puisque le commandeur peut disposer de vous,
Jetez les yeux sur moi, vous verrez votre époux.

D. ALPHONSE, à part.

Dieu m'en veuille garder !

FOUCARAL.

Et vous, belle Marine,

Don Foucaral peut-il, en vertu de sa mine,
D'un esprit sans pareil, et d'un corps sans égal,
Multiplier par vous le nom de Foucaral ?

MARINE.

Le nom de Foucaral ? qui, moi ? laquais immonde !
Assez de Foucaral sans moi sont dans le monde.

D. JAPHET.

Vous m'aimerez bien fort ?

LÉONORE.

Plus qu'on ne peut penser.

FOUCARAL, à Marine.

Tou bel œil m'a blessé.

MARINE.

Va te faire panser.

LE BAILLI.

Mais, notre ami Vincent, où l'aviez-vous trouvée ?

JEAN VINCENT.

Je vous dirai comment la chose est arrivée.
A la cour de Madrid, où m'avoit appelé
Un malheureux procès pour un cheval volé,
Une vieille duègne, un jour dans une église,
Me demanda mon nom. Avec grande franchise,
Je lui dis que j'étois un laboureur d'Orgas,
Appelé Jean Vincent. La vieille parlant bas,
Trouvez-vous, vers le soir, en tel lieu, me dit-elle :
C'est pour votre profit, si vous êtes fidele.

A ce mot de profit, jugez si je manquai
 De me trouver au lieu qu'on m'avoit indiqué.
 Je n'y manquai donc pas. La vieille gouvernante
 S'y trouva devant moi, plus que moi diligente :
 Elle mit dans mes mains un beau petit enfant
 Qui n'avoit pas un jour, et de plus, de l'argent.
 L'enfant étoit paré d'une chaîne massive.
 Je ne refusai rien, et la duègne craintive
 M'ayant recommandé le secret, s'en alla.
 L'enfant est justement la dame que voilà :
 Je crois, par son moyen, que ma fortune est faite,
 Comme on me l'a promis, la chose étant secrète.
 Or, la chaîne, messieurs, n'étoit pas de laiton :
 Elle étoit d'or ducats du poids d'un quarteron.
 Ma femme...

D. JAPHET.

Taisez-vous : il ne m'importe guère,
 Si votre chaîne étoit ou pesante ou légère.

(à Rodrigue.)

Cavalier, vous direz au seigneur commandeur
 Que le noble Japhet est fort son serviteur,
 Et qu'il se réjouit que son nom soit Tolède,
 Qu'en noblesse ici-bas le roi même me cède ;
 Car je suis don Japhet, de Noé petit-fils.
 D'Arménie est mon nom, par un ordre préfix,
 Qu'avant sa mort laissa ce fameux patriarche,
 Parcequ'en Arménie un mont reçut son arche.
 Dites-lui que je puis avec lui m'allier,
 Puisque sa nièce et moi sommes à marier ;
 Qu'à cause de mon deuil il seroit peu honnête

Que j'allasse chez lui sitôt troubler la fête,
 Et que, par bienséance, il le faudra laisser
 Quelque temps tout son souï sa nièce caresser.
 Dites-lui que j'irai le trouver en personne ;
 Et malheur pour Orgas, puisque je l'abandonne !
 Partez.

RODRIGUE.

(*au bailli.*)

Comment, partez!... Quel est donc ce seigneur?...

LE BAILLI.

C'est le grand don Japhet.

MARC-ANTOINE.

De la terre l'honneur.

LE BAILLI.

Cousin de Charles-Quint.

D. ALPHONSE.

Le mari d'Azatéque,
 Le gendre d'Uriquis, de Chicuchiquizèque.

FOUCARAL.

Et moi don Foucaral.

RODRIGUE.

Ah! monseigneur, pardon!
 Je suis tout étourdi du bruit de votre nom.
 J'embrasse vos genoux.

D. JAPHET.

Eh! je vous en dispense :
 Sacrifice chez moi vaut moins qu'obéissance...
 Pascal, Roc, Foucaral, et vous, bailli d'Orgas,
 Suivez-moi, toutefois... Non, ne me suivez pas...
 Ou bien, suivez-moi donc... Et vous, ô beauté fière!

Votre oncle vous va faire agir d'autre manière ;
 Il sait combien par moi l'on peut être anobli.
 Votre incivilité méritoit un oubli ;
 Mais je pardonne tout , à cause de votre âge :
 La cour vous ôtera bientôt l'air du village.
 Oh ! que , joints par l'hymen , nous aurons de Japhets ,
 Et de corps et d'esprit également bien faits !...
 Je vous ai déjà dit , monsieur mon secrétaire ,
 De ne l'approcher point ; vous n'en voulez rien faire.
 Vous me l'aviez bien dit , vous êtes factoton ,
 Et vous ne valez rien sous ce noir hoqueton...
 Et vous qui l'écontez , madame Léonore ,
 Vous ne valez pas mieux... Et vous , monsieur , encore ,
 Qui devriez à partir être plus diligent ,
 Homme fait comme vous ne vaut pas grand argent.

(Il sort avec ses valets.)

SCÈNE VI.

MARINE, LÉONORE, RODRIGUE, JEAN
VINCENT.

RODRIGUE.

Si ce brave homme-là n'est blessé par la tête ,
 Je le suis plus que lui !... Madame , êtes-vous prête ?
 Votre carrosse attend.

LÉONORE.

Je suis prête à partir.
 Mais , Marine , sans toi je n'y puis consentir :
 Me voudrais-tu quitter ?

MARINE.

Vous me devez connoître ;
Je vous suivrai par-tout , quand ce seroit au cloître.

JEAN VINCENT.

Devant que de partir, il faut un peu manger.

RODRIGUE.

La traite est longue ; il faut promptement déloger.
Un relais nous attend dans un bourg où madame
Pourra faire un repas.

LÉONORE.

En l'état où j'ai l'ame,
Je n'en ai pas besoin.

MARINE.

Quand j'ai l'esprit content,
Je suis ainsi que vous ; je ne mange pas tant.

SCÈNE VII.

D. ALPHONSE, LÉONORE, MARC-ANTOINE,
RODRIGUE, JEAN VINCENT, MARINE.

D. ALPHONSE.

Madame, don Japhet, mon seigneur et mon maître,
Vous mande que demain vous le verrez paroître.
Auprès du commandeur, je voudrois bien savoir
Ce qu'il peut espérer de l'honneur de vous voir ;
Avec juste raison pour lui je m'intéresse,
Souhaitant plus que lui de vous voir ma maîtresse ;
Mais avec la fortune un esprit peut changer.

LÉONORE.

La chose vaut assez la peine d'y songer.
 Dites-lui cependant qu'il aime et qu'il espère;
 Qu'il peut se montrer tel qu'il plairoit à mon père,
 Et s'il daigna m'aimer *tout* pauvre que j'étois,
 Qu'un pareil sentiment peut lui donner mon choix,
 Pourvu qu'il soit constant et qu'il soit véritable.

D. ALPHONSE.

Madame, il sera tout, si votre œil favorable,
 Par le moindre regard nous permet d'espérer.
 Oui, madame, on peut être en état d'aspirer
 A quelque haut degré que le ciel vous envoie,
 Pourvu qu'un peu d'espoir ressuscite ma joie.

LÉONORE.

Adieu, nous nous verrons avec le grand Japhet.

(Alphonse et Marc-Antoine se retirent au fond du théâtre.)

RODRIGUE.

Cet homme pour un fou paroît assez bien fait;
 Mais son galimatias donne assez à connoître
 Qu'il a l'esprit malade aussi bien que son maître.

LÉONORE.

Il parle quelquefois intelligiblement.

JEAN VINCENT.

Vous n'avez que le temps qu'il vous faut justement;
 Allez tout de ce pas vous jeter en carrosse.

(Rodrigue, Léonore, Marine et Jean Vincent s'en vont.)

SCÈNE VIII.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.

Et nous, droit à Séville achever notre noce.

D. ALPHONSE.

Nous n'en sommes pas là. Léonore n'est plus
Un reprochable objet de desirs superflus ;
A ses perfections la naissance étant jointe ,
Nonobstant tes avis , je veux suivre ma pointe .
Demain avec Japhet j'espère de la voir ;
Et toi, sois complaisant , tu feras ton devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon de la maison
du commandeur.

SCÈNE I.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Vous dites donc, monsieur, que ma bonne cousine
Dans deux jours au plus tard en ces lieux s'achemine ?
Son fils ne devrait pas lui donner tant d'ennui.
Mais n'a-t-on point reçu de nouvelles de lui ?

D. ALVARE.

Depuis deux mois entiers qu'il partit de Séville,
Personne ne l'a vu dans cette grande ville ;
Chez sa mère, à Madrid, il n'est point retourné.
Il peut être volé, malade, assassiné :
Il se fie un peu trop en son jeune courage,
Et n'a jamais été des hommes le plus sage.
Il a l'esprit, le cœur, la taille et la beauté ;
Mais on lui trouve aussi trop de témérité
Vous auriez grand'pitié de cette pauvre mère,
A voir de la façon qu'elle se désespère ;
Elle craint pour son fils un malheur imprévu,

Lorsqu'elle l'espéroit de femme bien pourvu.

LE COMMANDEUR.

Je la consolerais de toute ma puissance.

Pour moi, vous me voyez dans la réjouissance :

-La fille de mon frère, une jeune beauté,

A qui même on avoit caché sa qualité,

Pour certaine raison que vous saurez ensuite,

A depuis peu d'Orgas été chez moi conduite :

Elle vous plaira fort, et le bon laboureur

Qui l'a si bien nourrie est un homme d'honneur...

Mais que veut ce garçon en son habit bizarre?

SCÈNE II.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALVARE,
RODRIGUE.

FOUCARAL.

Monseigneur, don Japhet, des hommes le plus rare,

Et le plus fou qui soit d'Angleterre au Japon,

M'envoie ici savoir si vous trouverez bon

Que sa digne personne et sa fine folie

Viennent chasser d'ici toute mélancolie.

LE COMMANDEUR.

Quel est donc ce Japhet que je ne connois point?

D. ALVARE.

Japhet? c'est la folie en chausse et en pourpoint.

L'empereur, en vertu de son extravagance,

m'a fait en deux ans un homme d'importance,

et d'un gueux mort de faim, un fou très opulent.

FOUCARAL.

Il s'est mis dans la tête un amour violent
 Pour un ange d'Orgas, madame Léonore,
 Votre nièce, monsieur.

D. ALVARE.

Je le croyois encore
 Auprès de l'empereur.

FOUCARAL.

Son bon temps est passé,
 Et l'empereur enfin s'en est, dit-on, lassé.
 Maintenant dans Orgas, fou qu'il est, il espère
 Qu'il obtiendra de vous, et de monsieur son père,
 Madame Léonore, et je ne pense pas
 Qu'il soit encor long-temps sans venir sur mes pas,
 Tant sa présomption incessamment le presse
 De venir s'étaler aux pieds de sa maîtresse,
 Et de venir ici trancher du grand seigneur!
 Car c'est là sa marotte.

LE COMMANDEUR.

Il me fait trop d'honneur;
 Ma nièce Léonore est fort à son service.

FOUCARAL.

Il ne faut pas douter qu'il ne vous divertisse.
 Il est un peu plus fou qu'il n'étoit à la cour :
 Jugez ce qu'il doit être avec beaucoup d'amour.

LE COMMANDEUR.

Nous en régalerons notre chère cousine.

D. ALVARE.

L'absence de son fils la tue et m'assassine.
 S'il étoit marié, je le serois aussi

Avec sa sœur que j'aime, et qu'elle amène ici.
Vous le saurez, monsieur, ce que j'ai fait pour elle ;
Cependant depuis peu cette mère cruelle
A soi-même, à sa fille, et plus encore à moi ,
Diffère notre hymen, et ne dit point pourquoi ;
Et ce n'est que depuis que ce fils qu'elle adore ,
N'écrivant point, la fait douter s'il vit encore.
Auprès d'elle, monsieur, vous pouvez m'obliger.

LE COMMANDEUR.

Je vous entends, il faut la chose ménager,
Et bien prendre son temps.

FOUCARAL.

Avec votre licence ,
Je m'en vais donner ordre à notre subsistance ,
Et visiter l'office.

LE COMMANDEUR.

Et quand arrive-t-il ,
Votre maître Japhet ?

FOUCARAL.

Son esprit volatil ,
Pressé de son amour qui lui donne des ailes ,
Le rangera bientôt auprès des demoiselles.

(*Foucaral sort.*)

SCÈNE III.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Je veux bien recevoir ce second don Quichot ,
Instruire tous mes gens, et leur donner le mot ,

Afin que rien ne manque à la cérémonie,
Dont je veux achever don Japhet d'Arménie.

D. ALVARE.

Il est tout achevé, si jamais on le fut;
Il a l'esprit gâté, si jamais homme l'eut.
C'est un fou très complet.

SCÈNE IV.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALVARE,
RODRIGUE.

FOUCARAL, *revenant précipitamment, au commandeur.*

Don Japhet le fantasque,
Jusques ici d'Orgas a trotté comme un basque;
Il arrive.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Eh, mon dieu! courez-y promptement,
Seigneur Alvare; allez l'amuser un moment,
Cependant que j'irai donner ordre à la pièce.

(*Don Alvare sort.*)

SCÈNE VI.

LE COMMANDEUR, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Et vous, Rodrigue, allez faire venir ma nièce...
Il n'en est pas besoin, car elle vient à nous.

SCÈNE VII.

LÉONORE, MARINE, LE COMMANDEUR,
RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Ma nièce, vous verrez aujourd'hui votre époux,
Le brave don Japhet, des hommes le plus sage.

LÉONORE.

Je ne mérite pas un si grand personnage.

LE COMMANDEUR.

Je m'en vais donner ordre à le bien recevoir;
Et vous, de votre part, faites votre devoir,
A lui faire un accueil digne de son mérite.

(*Il sort avec Rodrigue.*)

SCÈNE VIII.

LÉONORE, MARINE.

MARINE.

Dieu sait si l'écolier sera de la visite.

LÉONORE.

J'en ai grand peur, Marine; et d'un autre côté,
 Du desir de le voir mon esprit est tenté.
 Je n'avois contre moi que ma basse naissance,
 Et je crains aujourd'hui d'un père la puissance,
 Qui, sans avoir égard au choix que j'aurai fait,
 Peut-être a fait déjà sur moi quelque projet,
 Et m'aura destiné quelque mari funeste,
 Qui n'aura que du bien, et n'aura pas le reste.
 Je suis digne d'Alphonse, il est digne de moi;
 Mais, quand on a son père, on ne peut rien de soi,
 Et j'aurois beau l'aimer, et m'en voir adorée,
 Qu'un tel bien, sans mon père, auroit peu de durée!

MARINE.

Si vous aviez l'esprit un peu plus résolu...

LÉONORE.

Pourrois-je m'exempter d'un pouvoir absolu,
 De qui dépend ma bonne ou mauvaise fortune?...

(*On fait du bruit derrière le théâtre.*)

Mais voici de ce fou l'arrivée importune.

SCÈNE IX.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LEONORE,
MARINE, UN DOMESTIQUE DU COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *au domestique.*

Si tous mes gens sont prêts, qu'on les fasse sortir ;
Aux dépens de Japhet je veux me divertir.

(Le domestique sort.)

SCÈNE X.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE,
MARINE.

LE COMMANDEUR.

Don Alvare, instruisez ma nièce...

SCÈNE XI.

RODRIGUE, LE COMMANDEUR, D. ALVARE,
LÉONORE, MARINE.

RODRIGUE.

Place ! place !

Voici le grand Japhet.

LE COMMANDEUR.

Que tout le monde fasse
Ce que j'ai commandé.

SCÈNE XII.

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALVARE,
RODRIGUE, LÉONORE, MARINE, PLUSIEURS
DOMESTIQUES.

D. JAPHET, *dans la coulisse.*

Pascal, Roc, Foucaral!

Dites bien que je suis venu sur un cheval...

Les traîtres n'y sont plus!

SCÈNE XIII.

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALVARE,
RODRIGUE, LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE,
MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMÉS-
TIQUES.

D. JAPHET, *à ses gens qui arrivent.*

Ah! canailles, canailles!

Vous m'avez donc quitté? Par droit de représailles,

Il faut que je vous quitte. O gibiers de corbeaux!

Puissiez-vous devenir chefs-d'œuvre de bourreaux!

LE COMMANDEUR.

Puisque le grand Japhet me rend une visite,

Je me tiens très heureux.

D. JAPHET.

Monsieur...

D. ALVARE.

A son mérite

Il n'est rien de pareil.

D. JAPHET.

Si...

LE COMMANDEUR.

Son nom est connu

Par-tout.

D. JAPHET.

Je...

D. ALVARE.

Par trois fois, qu'il soit le bienvenu.

D. JAPHET.

Messieurs...

D. ALVARE.

Le commandeur, mon seigneur et mon maître,
Est ravi de vous voir.

D. JAPHET.

Mais...

LE COMMANDEUR.

Pour bien reconnoître
Tant d'obligation, je ne sais pas comment
On peut s'en acquitter par un seul compliment.

D. JAPHET.

Enfin...

LE COMMANDEUR.

Nous tâcherons, par notre bonne chère,
De vous faire oublier la cour.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE,
MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE,
FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

MARINE.

Et moi, j'espère
Que le grand don Japhet m'aimera.

LÉONORE.

Quant à moi,
Je lui donne mon cœur, mon amour, et ma foi.

D. JAPHET.

Ah, messieurs! permettez au moins que je réponde.
Trêve de compliments, ou que Dieu vous confonde!...
Pascal, Roc, Foucaral! parlons à notre tour.

SCÈNE XV.

D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE,
MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE,
FOUCARAL; UN HARANGUEUR, *en soutane*;
PLUSIEURS DOMESTIQUES.

LE HARANGUEUR, *toussant, reniflant, et se
mouchant.*

Monsieur...

D. JAPHET.

Ventre de moi! je parlerai.

LE HARANGUEUR.

La cour

Qui vous a vu briller comme le zodiaque,
Et qui fit cas de vous comme d'un roi d'Ithaque...

D. JAPHET.

O de ces grands parleurs le plus impertinent !
Parle sans te moucher.

LE HARANGUEUR, *toujours reniflant et toussant.*

J'ai fait incontinent.

La cour donc, dont jadis vous fûtes les délices,
De notre grand César Charles-Quint...

D. JAPHET, *à part.*

Quels supplices

Suis-je venu chercher ?

LE HARANGUEUR.

La cour donc, où jadis

Chacun vous regarda comme un autre Amadis,
Alors que...

D. JAPHET.

Concluez.

LE HARANGUEUR.

La cour donc...

D. JAPHET.

Que fit-elle,

La cour, la cour, la cour ?

LE HARANGUEUR.

La cour donc qu'on appelle

Le celeste séjour...

D. JAPHET.

Quoi, toujours renifler,

Moucher, tousser, cracher, et toujours me parler !

Et moi, je ne pourrai dire quatre paroles !

Eh ! de grace, messieurs, je donne cent pistoles,

Et qu'on m'ôte d'ici ce fâcheux renifleur.

(*Le harangueur sort.*)

SCÈNE XVI.

D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE,
MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE,
FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. JAPHET, à don Alvare.

De quoi diable sert-il à votre commandeur ?

D. ALVARE.

C'est son grand harangueur.

D. JAPHET.

O le plaisant office !

Et vous qui me parlez, quel est votre exercice ?

D. ALVARE.

Je suis son grand veneur.

D. JAPHET.

Et tous ces grands fous-là ?

D. ALVARE.

Ce sont ses officiers.

D. JAPHET.

Le beau train que voilà !

Et votre commandeur reçoit ainsi son monde,

Et ne veut pas chez lui que personne réponde ?

D. ALVARE.

Il vous honore fort.

D. JAPHET.

Je m'en suis aperçu :

Mais l'empereur saura comment on m'a reçu ,
Et si l'on traite ainsi les hommes de mérite.
Reçoit-on bien un homme , alors que l'on le quitte ,
Et qu'on lui met en tête un maudit harangueur ,
Qui m'anroit à la fin fait mourir de langueur ?
J'en écrirai deux mots à l'illustre duc d'Alve ,
(*On tire un coup d'arquebuse contre son oreille.*)
Son parent et le mien... Bon dieu !

D. ALVARE.

C'est une salve

Pour bien vous régaler.

D. JAPHET.

Ah ! ma foi ! je suis sourd.

Ce grand bruit a percé ma pauvre tête à jour :
Nièce du commandeur , autrefois villageoise ,
Et maintenant grand'dame , et dame discourtoise ,
Est-ce de guet-apens , ou bien par cas fortuit ,
Que l'on m'a voulu perdre à force de grand bruit ,
De cents sots compliments , sans y compter le vôtre ,
Contre moi décochés , entassés l'un sur l'autre ?
N'étoit-ce pas assez pour me faire enrager ,
Sans qu'un chien d'harangueur me vint aussi charger
De son hem , de sa toux , de sa reniflerie ?
Et pourquoi , sur le tout , cette mousqueterie ?
A moi , de l'arme à feu l'ennemi capital !

Rendez-moi donc réponse, ange ou démon fatal.

(*Léonore fait semblant de parler, et ne fait qu'ouvrir la bouche sans prononcer.*)

Parlez haut, parlez haut, sans tant mâcher à vide.

Oh ! que l'amour devient à mon goût insipide !

Je ne vous entends point ; me parlez-vous, ou non ?

Elle me parle, hélas ! je suis sourd, tout de bon !

Elle vient de parler, c'est moi qui n'entends goutte ;

Le cousin de César est assourdi sans doute.

A mon âge, messieurs, n'est-ce pas grand pitié,

De m'avoir rendu sourd sous ombre d'amitié ?

Parlez bien haut, messieurs, de grâce ! à la pareille.

Vérifions un peu ma surdité d'oreille.

(*Tous font semblant de parler, et ne font qu'ouvrir la bouche sans prononcer.*)

Hélas ! on s'égosille, et je n'entends non plus

Que si l'on me vouloit emprunter mes écus.

Maudit amour ! maudit Orgas ! maudit voyage !

Maudite Léonore ! et maudit son visage !

SCÈNE XVII.

D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE,
MARINE, D. ALPHONSE, MARC - ANTOINE,
FOUCARAL, LE COMMANDEUR, PLUSIEURS
DOMESTIQUES.

D. JAPHET.

Ah ! commandeur d'enfer, vous voilà de retour ?

En êtes-vous bien mieux, de m'avoir rendu sourd ?

Vous riez! est-ce ainsi que mon malheur vous touche?
Peste soit du grand fou! comme il ouvre la bouche!

(*Tous rient sans éclater.*)

O le fâcheux objet, alors qu'on n'entend rien,
De voir ouvrir ainsi tant de gueules de chien!
Sur mon dieu, je voudrois aussi perdre la vue,
Afin de ne voir point cette sottise cohue;
J'aimerois bien mieux voir un troupeau de sergents.
O que les grands seigneurs ont de vilaines gens!...
Pascal, Roc, Foucaral, il faut plier bagage:
Me voilà revenu de mon beau mariage.
Dieu m'a donné l'ouïe, et Dieu m'en a perclus;
Et que de Léonore on ne me parle plus.
La drôlesse me coûte et l'honneur et l'ouïe,
Et je ne l'en vois pas guère moins réjouie.
Si jamais à coquette!...

LE COMMANDEUR *parle tout de bon.*

Ah! tout beau, don Japhet,
Vous guérirez bientôt.

D. JAPHET.

J'entends bien en effet;
Ah! sur mon dieu, j'entends!

LÉONORE, *parlant le plus haut qu'elle peut.*

Monsieur?

D. JAPHET.

Tout doux, la peste!

LÉONORE, *toujours haut.*

Vous nous entendez bien?

D. JAPHET.

Je vous entends de reste;

Ne criez plus.

LE COMMANDEUR, *fort haut.*

Monsieur, si le bien de vous voir
A causé votre mal, j'en suis au désespoir.

D. JAPHET.

Il n'en est pas besoin, commandeur de mon ame;
Je vous entends, mon cher... Grand Dieu, que je reclame,
Si vous m'avez donné la faculté d'ouïr,
Léonore peut bien encor se réjouir;
Je ne rétracte point le don de ma franchise.
Mais qu'on reparle encor pour assurer la crise,
Je ne suis plus fâché.

D. ALVARE, *fort haut.*

Monsieur, assurément
Vous n'aurez que la peur.

D. JAPHET.

Ah! parlez doucement;
Vous me rassourdissez. La peste! comme il crie!
On diroit qu'il n'a fait autre chose en sa vie.

TOUS, *à-la-fois et fort haut.*

Vous nous entendez bien?

D. JAPHET.

Bon dieu! vous criez tous.
J'aimerois bien autant ouïr hurler les loups.

LE COMMANDEUR, *toujours haut.*

On s'est accoutumé.

D. JAPHET.

Qu'on se désaccoutume,
Ma cervelle n'est pas dure comme une enclume.

TOUS, *fort haut.*

Vous nous entendez donc?

D. JAPHET.

Eh! oui, je vous entends,
 Pour la centième fois; mais c'est malgré mes dents.
 Qu'on me donne un fauteuil, messieurs, et tout-à-l'heure;
 Car quand on devient sourd, on se lasse, ou je meure...
 Et, si vous m'aimez bien, notre cher commandeur,
 Qu'on ne me montre plus ce vilain harangueur.
 S'il me revient encor faire ses reniflades.
 On me verra, ma foi! sur lui faire gourmandes...
 Ne le voilà-t-il pas?

SCÈNE XVIII.

D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE,
 MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE,
 FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES; LE
 HARANGUEUR, *passant, toussant, reniflant près de*
don Japhet, et ressortant tout de suite avec Rodrigue.

SCÈNE XIX.

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALVARE,
 LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE, MARC-
 ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. ALVARE.

Il n'a fait que passer.

D. JAPHET.

Qu'il ne passe donc plus, ou bien c'est m'offenser.

(*au commandeur.*)

Pour un si grand seigneur, vous avez, ce me semble,
Autant de francs gredins qu'on puisse voir ensemble :
Ils ont la mine tous d'être de grands vauriens,
Et je ne voudrois pas les changer pour les miens.

LE COMMANDEUR.

C'est par trop de chaleur qu'ils ont pu vous déplaire.

D. JAPHET.

Où sottise, où chaleur, ils auroient pu mieux faire.
Mais, pour vous obliger, j'oublierai le passé.
Je vous suis venu voir de mon amour pressé,
Engendré dans mon cœur par votre Léonore :
Que me répondez-vous ?

LE COMMANDEUR.

Que votre amour l'honore.

D. JAPHET.

Oui ; mais j'en mourrai, moi, si vous ne vous hâtez ;
Car je suis fort pressé de mes nécessités.
Nous autres esprits chauds, nous pressons les affaires :
Il faut donc donner ordre aux choses nécessaires.

LE COMMANDEUR.

Ne précipitons rien.

D. JAPHET.

Je meurs, d'homme d'honneur !

LE COMMANDEUR.

Je viens de recevoir ordre de l'empereur
De vous bien régaler ; de plus, il amplifie
D'un brevet de marquis don Japhet d'Arménie.

D. JAPHET.

L'empereur mon cousin me donne un marquisat ?

Bon parent, par mon chef! le présent n'est pas fat.
 Un marquisat pourtant est chose fort commune;
 La multiplicité de marquis importune :
 Depuis que dans l'état on s'est emmarquisé,
 On trouve à chaque pas un marquis supposé.

D. ALVARE.

Celui que l'on vous donne est nommé Rochesoles.

D. JAPHET.

Le nom ne m'en plaît pas beaucoup.

FOUCARAL.

Entre les pôles
 Il n'en est pas un tel. Son nom vient d'un rocher,
 D'où l'on voit chaque jour mille soles pêcher,
 Dont la dime est à vous.

D. JAPHET.

Est-ce un port?

FOUCARAL.

Magnifique!

D. JAPHET.

Le château du marquis est-il beau?

FOUCARAL.

Tout de brique.

D. JAPHET.

Il durera long-temps. Les habitants du lieu,
 Morisques ou chrétiens?

FOUCARAL.

Grands serviteurs de Dieu.

D. JAPHET.

Les dames?

FOUCARAL.

Elles sont et courtoises et belles.

D. JAPHET.

Douce?

FOUCARAL.

Comme du lait.

D. JAPHET.

Je les aime bien telles.

Et des couvents, combien?

FOUCARAL

Neuf.

D. JAPHET.

Des paroisses?

FOUCARAL.

Huit.

D. JAPHET.

Y prend-on des manteaux?

FOUCARAL.

Par-ci par-là, la nuit.

D. JAPHET.

Tant pis. Y souffre-t-on quelques filles de joie?

FOUCARAL.

Selon.

D. JAPHET.

Et le seigneur, fait-il battre monnoie?

FOUCARAL.

Tant qu'il vent.

D. JAPHET.

Lieu public pour les comédiens?

FOUCARAL.

Fort beau.

D. JAPHET.

J'en veux avoir souvent d'Italiens ;
Je les trouve bouffons. Mais toi que j'interroge,
Es-tu natif du lieu pour en faire l'éloge ?

FOUCARAL.

Un maître que j'avois y fut pendu tout vif,
Pour avoir seulement coupé le nez d'un juif.
Le juge en est sévère.

D. JAPHET.

On y fait donc justice ?

FOUCARAL.

C'est le meilleur bourreau qui soit dans la Galice.

D. JAPHET.

Je veux faire pourvoir, dans les prochains états,
A la confusion de tant de marquisats.

(à Léonore.)

Fais-m'en ressouvenir. O future marquise !
Vous voyez que le ciel mes desseins favorise...
Mais, mon cher commandeur, concluons vite ment ;
Je suis de mon amour pressé cruellement :
L'humide radical dans mon cœur s'en dissipe ;
Mon esprit s'en altère, et mon corps s'en constipe.

LE COMMANDEUR.

Tenez bon quelque temps.

D. JAPHET.

Voire qui le pourroit ?
Mon amour me conduit à mon trépas tout droit.

LE COMMANDEUR.

Encor faudroit-il bien donner ordre aux affaires.
 Vos noces ne sont pas des noces ordinaires :
 il y faut des ballets , des combats de taureaux.

D. JAPHET.

Taureaux ! j'en suis ; je veux y jouer des couteaux ,
 Et donner au public , sans crainte de leurs cornes ,
 Échantillon sanglant de ma valeur sans bornes.
 Je veux tauricider avec mon seul laquais.

FOUCARAL.

Tauricidez tout seul.

SCÈNE XX.

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALVARE ,
 LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE, MARC-
 ANTOINE, RODRIGUE, FOUCARAL, PLUSIEURS
 DOMESTIQUES.

RODRIGUE, *bas, à l'oreille du commandeur.*

Madame Anne Euriquez ,

Daus la cour du château présentement arrive ,
 Si mal , qu'on ne croit pas dans deux jours qu'elle vive.

LE COMMANDEUR.

(à don Japhet)

Je vais la recevoir... Monsieur, tout aussitôt
 Je reviens vous trouver.

(*Il sort avec sa suite et Foucaral.*)

D. JAPHET, *au commandeur, qui sort.*

Allez, il ne m'en chaut ,

Pourvu que mon soleil incessamment m'éclaire.

SCÈNE XXI.

D. JAPHET, LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE,
MARC-ANTOINE.

D. JAPHET, à part.

Mais ne la vois-je pas avec mon secrétaire?

Il est récidivant, le faquin; et toujours

Il prend sa blanche main avec sa patte d'ours.

Je veux, faisant semblant de chanter, le surprendre.

L'ayant surpris, le battre, et puis le faire pendre.

*(Il chante sur l'air de : Las! qui hâtera le temps? et
s'approche doucement de Léonore.)*

Beauté, seringue à brasier,

Cœur d'acier,

Tu m'as mis le flanc

A feu et à sang:

Hélas! l'amour m'a pris

Comme le chat fait la souris.

*(Il saisit la main de Léonore à l'instant où don
Alphonse la baisoit.)*

Je t'y prends, grand pendard! tu baises donc sa main?

Aujourd'hui tu mourras, ou pour le moins demain.

Quoi, ta bouche à tabac, de ses moites moustaches,

A cette main d'ivoire ose faire des taches?

leare audacieux, téméraire Ixion,

Je te juge et condamne à decollation...

(à Léonore.)

Et toi de qui je tiens la main très inquinée,

Je t'exclus de l'honneur d'un futur hyménée.

LÉONORE.

Si vous voulez m'ouïr...

D. JAPHET.

Je serois un grand sot.

D. ALPHONSE.

Monsieur...

D. JAPHET.

Tais-toi, truand, pied plat, cagou, bigot!

LÉONORE.

Monsieur, assurément, si vous voulez m'entendre,
Vous connoîtrez l'erreur qui vous a pu surprendre.

D. JAPHET.

Je vous entends, parlez.

LÉONORE.

Votre homme m'ayant fait
Des compliments pour vous; pour montrer en effet
Jusqu'à quel point mon cœur a pour vous de l'estime,
Je vous mandois par lui, sans penser faire un crime,
Que j'étois toute à vous. Votre homme un peu trop prompt
M'en a baisé la main, et fait rongir le front.
C'est de cette façon que s'est passé la chose.

D. JAPHET.

Tout de bon? mon courroux s'apaise par sa cause.
Donnez-moi cette main qu'il ne baisera plus:
Je veux la dévorer de mes baisers goulus...

(à don Alphonse.)

Don Roc, regarde-moi promener cette belle,
Aussi digne de moi que je suis digne d'elle.

(à Léonore.)

Vous m'aimerez bien fort?

LÉONORE.

Oui, je vous le promets

Autant que je le dois.

D. JAPHET.

Je n'en doutai jamais.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une place ou donne la maison
du commandeur, décorée de balcons.

SCÈNE I.

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Que cette nuit est propre à me bien affliger !

MARC-ANTOINE.

Je ne vois pas encor votre amour en danger.

D. ALPHONSE.

Il n'y fut donc jamais ?

MARC-ANTOINE.

Votre mère, peut-être...

D. ALPHONSE.

Ma mère avec son fils a toujours fait le maître ;

Mais est-elle arrivée ?

MARC-ANTOINE.

Et votre sœur aussi.

D. ALPHONSE.

Helas ! que mon beau temps s'est bientôt obscurci !

Es-tu bien assuré que c'est elle ?

MARC-ANTOINE.

Elle-même.

D. ALPHONSE.

Et que ferai-je donc en ce malheur extrême?

MARC-ANTOINE.

Vous pourrez espérer.

D. ALPHONSE.

Je suis désespéré ,

Et la terre et les cieux ont mon trépas juré

MARC-ANTOINE.

Pour moi , j'éprouverois la bonté de ma mère.

D. ALPHONSE.

N'ayant pas épousé la fille de son frère ,
 Elle m'ayant prié de le faire instamment ,
 Et moi l'ayant promis si solennellement ;
 Alors qu'elle verra que j'ai fait le contraire ,
 Que pourrai-je lui dire ? et qu'aura-t-elle à faire ?
 Me voudra-t-elle ouïr ? Tu connois son humeur ,
 Et de son esprit fier la sévère rigueur .
 Je n'y vois nul remède : il faut que je m'absente ;
 Car irois-je ajouter au mal qui la tourmente
 La rage de me voir en ces lieux déguisé ,
 Au lieu d'être à Séville , à sa nièce épousé ?
 Mais quitterois-je aussi la belle Léonore ,
 Un ange a qui je plais , un ange que j'adore ,
 Qui m'a donné son cœur en échange du mien ?
 Hélas ! j'ai tout à craindre , et je n'espère rien .

MARC-ANTOINE.

Pour moi , je lui dirois ingénument la chose .

D. ALPHONSE.

J'y suis tout résolu : tantôt , pourvu qu'elle ose
 Paroître en son balcon , comme elle m'a promis ,

Elle saura l'état où le malheur m'a mis.

MARC-ANTOINE.

Voici venir quelqu'un.

SCÈNE II.

MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

MARINE, *à part, avec une bougie.*

A telle heure, une fille

Chercher un écolier ! l'ambassade est gentille !

Il faudroit pour le moins savoir l'art de Maugis,

Pour trouver ce qu'on cherche en un si grand logis.

D. ALPHONSE.

Qui va là ?

MARINE.

Haye ! c'est moi.

D. ALPHONSE.

Qui vous ?

MARINE.

C'est moi qui tremble.

MARC-ANTOINE.

Ou je me trompe, ou c'est Marine.

MARINE.

Il me le semble.

D. ALPHONSE.

Marine, que viens-tu si tard chercher ici ?

MARINE.

Je vous y viens chercher.

D. ALPHONSE.

Je t'y cherchois aussi.

MARINE.

Je viens vous annoncer un sujet de tristesse :
 Léonore ne peut accomplir sa promesse.
 Japhet à sa fenêtre en conversation
 Doit passer cette nuit par assignation ;
 De l'ordre de son oncle on ne s'est pu défendre
 Voilà ce que je viens de sa part vous apprendre.

D. ALPHONSE.

Il ne me restoit plus qu'un fou me vint priver
 Du bonheur le plus grand qui pouvoit m'arriver.
 Quoi ! les plaisirs d'un fou me coûteront des larmes ?
 Et j'en perds l'entretien d'un objet plein de charmes !
 Et que veut-elle faire avec ce maître fou ?

MARINE.

Son oncle le voulant je ne vois pas par où
 Elle peut s'exempter des choses qu'il desire.

D. ALPHONSE.

Un accident fâcheux, que je lui voulois dire,
 Se pouvoit éviter sans ce prince des fous.
 Je veux ici l'attendre et le rouer de coups
 Pour avoir ma raison du mal qu'il me procure :
 L'exploit m'en est facile en une nuit obscure.
 Retire-toi, Marine, ou bien demeure ici,
 Pour voir transir de peur un fou d'amour transi.

MARINE, *en s'en allant.*

Léonore m'attend. Foin ! ma bougie est morte ;
 Je pourrois bien heurter mon nez à quelque porte.
 Peste soit de l'amour !

(Elle sort.)

SCÈNE III.

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Nos fous viendront bientôt.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais étriller Foucaral comme il faut...

Les voici.

SCÈNE IV.

FOUCARAL, D. JAPHET, D. ALPHONSE,
MARC-ANTOINE, DES MUSICIENS.

FOUCARAL.

Cette nuit est noire comme un diable.

D. JAPHET.

Elle est à mon dessein d'autant plus favorable.

FOUCARAL.

Et pour moi j'en ferai d'autant plus de faux pas.

D. JAPHET.

Pour te dire le vrai, la nuit ne me plaît pas;

Mais en cas d'employer une échelle de soie,

On peut bien hasarder quelque chose.

FOUCARAL.

Avec joie

Je pourrais hasarder quelques coups de bâton,

S'il étoit question de tâter un tétou.

D. JAPHET.

J'en tâterai tantôt deux des plus beaux du monde,
Durs, distants l'un de l'autre, et de figure ronde.

FOUCARAL.

Cancaron ! deux tétons ! j'en aurois assez d'un.

D. JAPHET.

Si le ciel m'avoit fait d'un mérite commun,
Léonore auroit pu résister à mes charmes ;
Mais je n'ai qu'à paroître, il faut rendre les armes.
Ce fat Zurducaci lui faisoit les doux yeux.

FOUCARAL.

C'est un fat, voirement, et Pascal en est deux.

MARC-ANTOINE, *à part.*

Je m'en vais te payer bientôt de ta louange.

D. JAPHET.

Que j'aurai de plaisir avecque ce bel ange !
Je puis, très justement, dire avec feu César,
Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

FOUCARAL.

Par hasard,

Si ce vieux commandeur vous donnoit de l'épée ?

D. JAPHET.

Alors, je ne suis plus César ; je suis Pompée.

FOUCARAL.

Que voulez-vous donc faire avec ces chantres-ci ?

D. JAPHET.

J'en veux dulcifier mon amoureux souci.

FOUCARAL.

Et si le commandeur entend votre musique ?

D. JAPHET.

Foucaral, ta raison est assez énergique ;
Mais aussi j'irai perdre un ducat avancé.

FOUCARAL.

Préférez-vous l'argent à quelque bras cassé ?

D. JAPHET.

Nous sommes encor loin d'où repose ma joie.
Pour gagner mon argent devant qu'on les renvoie,
Ils chanteront les vers que je fis l'autre jour
Sur le feu violent de mon brûlant amour.
Quant à moi, de tout temps j'aimai la symphonie,
Et tiens que des bons vers les beaux airs sont la vie...
Chantez, musiciens... Mais non, ne chantez pas.
Foucaral a raison, retournez sur vos pas ;
Ma musique pourroit être ici scandaleuse.

(*Les musiciens sortent.*)

SCÈNE V.

D. JAPHET, FOUCARAL, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

D. JAPHET.

Écoute les doux fruits de ma verve amoureuse.

(*Il chante.*)

Amour nabot,
Qui, du jabot
De don Japhet,
As fait

Une ardente fournaise ;

Hélas ! hélas !
 Je suis bien las
 D'être rempli de braise.

Ton feu grégeois
 M'a fait pantois ,
 Et dans mon pis
 A mis
 Une essence de braise.
 Bon dieu ! bon dieu !
 Le cœur en feu ,
 Peut-on être à son aise ?

Qu'en dis-tu, Foucaral, n'ai-je pas bien rimé ?

FOUCARAL.

Ces mots, nabot, jabot, et pantois, m'ont charmé.

D. JAPHET.

Je pourrais bien demain, après la jouissance,
 Ainsi que de raison, produire quelque stance...
 (*Don Alphonse frappe don Japhet lentement, et Marc-
 Antoine frappe Foucaral très vite.*)

Ah ! chien de Foucaral, pourquoi me frappes-tu ?

FOUCARAL.

Qui, moi ? Je viens aussi, ma foi ! d'être battu.

D. JAPHET.

L'on redouble sur moi.

FOUCARAL.

L'on m'en a fait de même.

D. JAPHET.

Le bourreau qui me frappe est d'une force extrême.

FOUCARAL.

Et celui qui me frappe est un hardi frappeur
Monsieur, si vous voulez, je crierois au voleur.

D. JAPHET.

Ne gâtons rien.

FOUCARAL.

Morbleu ! cependant l'on me gâte.

D. JAPHET.

Le lutin qui me bat n'a pas beaucoup de hâte.
Il frappe posément.

FOUCARAL.

Oui bien, ce dites-vous,
Ça m'a déjà donné plus de deux mille coups.

D. JAPHET.

Quoi ! messieurs les frappeurs, je défends le visage.

FOUCARAL, à don Japhet.

Ma foi ! je vais crier.

D. JAPHET, à Foucaral.

Foucaral, soyez sage.

FOUCARAL.

Je ne le suis que trop, pour le bien de mon dos.

D. JAPHET.

Pour sauver le visage aux dépens de nos os,
Mettans-nous ventre à ventre, et face contre face.

FOUCARAL.

Où diable vous trouver ?

(Don Japhet et Foucaral se lient embrassés, et
présentent le dos aux frappeurs.)

D. JAPHET.

Maintenant, que l'on tasse

Tout ce que l'on voudra.

D. ALPHONSE.

Qui va là ?

FOUCARAL.

Rien ne va.

D. ALPHONSE.

Comment ?

FOUCARAL.

Nous ne bougeons.

D. ALPHONSE, à *Marc-Antoine*.

Il faut s'en tenir là.

C'est assez pour un coup.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

D. JAPHET, FOU CARAL.

FOUCARAL.

On vous quitte des autres.

Les reins me font grand mal.

D. JAPHET.

Aussi font bien les nôtres.

J'y sens grande douleur.

FOUCARAL.

Je n'en sens guère moins.

D. JAPHET.

Graces a Dieu, ceci s'est passé sans témoins.

FOUCARAL.

Nommez-vous l'aventure une bonne fortune ?

Et la grêle de coups doit-elle être commune
Avec moi qui ne sers ici que de recors ?

D. JAPHET.

Il revient des esprits céans.

FOUCARAL.

Plutôt des corps
De frappante manière et de main vigoureuse.

D. JAPHET.

Je n'en rabattrai rien de ma verve amoureuse.
Je tiens tous ces coups-là fort au-dessous de moi.

FOUCARAL.

Je les tiens dessus vous.

D. JAPHET.

Je m'en veux plaindre au roi.

FOUCARAL.

C'est fort bien avisé.

D. JAPHET.

Le balcon de ma belle
Doit être près d'ici : siffle.

FOUCARAL.

Répondra-t-elle ?

D. JAPHET.

Elle me l'a promis.

(*Foucaral siffle.*)

SCÈNE VII.

LÉONORE, à son balcon; D. JAPHET, FOUCARAL.

LÉONORE.

Est-ce vous, don Japhet ?

D. JAPHET.

Oui, c'est moi, mon bel ange, un peu mal satisfait
 D'un petit accident que de bon cœur j'oublie,
 Puisque j'aurai l'honneur de votre compagnie.

LÉONORE.

Je ne le puis celer, le desir de vous voir
 Me fait abandonner le soin de mon devoir.

D. JAPHET.

Ah ! vous m'assassinez d'excès de courtoisie,
 Alérion musqué, doux comme malvoisie !
 Mais ne ferai-je point vers vous ascension ?

LÉONORE.

Aimable don Japhet, c'est mon intention ;
 Je m'en vais vous jeter l'échelle.

(Elle lui jette une échelle de corde.)

D. JAPHET.

Ah ! séraphique !
 Pour vous remercier foible est ma rhétorique...

(montant l'échelle.)

Foucaral !

FOUCARAL.

Monseigneur ?

D. JAPHET.

Eh bien ! qu'en penses-tu ?

Je suis venu, j'ai vu.

FOUCARAL.

Mais l'on vous a battu.

D. JAPHET.

Foucaral !

FOUCARAL.

Monseigneur ?

D. JAPHET.

Je monte, ou Dieu me sauve.

Foucaral !

FOUCARAL.

Qu'a-t-il fait ?

D. JAPHET.

L'occasion est chauve.

FOUCARAL.

Et vous aussi.

D. JAPHET.

Va-t'en, Foucaral.

FOUCARAL.

Volontiers.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

D. JAPHET, LÉONORE, *sur le balcon.*

D. JAPHET.

En matière d'amour, je n'aime pas un tiers.

LÉONORE.

Il faudroit retirer l'échelle.

D. JAPHET.

Où, ma belle,
Je la vais retirer, cette divine échelle,
Par qui j'ai pu monter à votre firmament.
(*Il entre dans le balcon et retire l'échelle.*)

LÉONORE.

Je vous viens retrouver dans un petit moment ;
Je m'en vais m'informer si mon oncle sommeille.

D. JAPHET.

Je crains autant que vous que ce vieillard s'éveille.
Allez donc, ma Diane, allez voir ce qu'il fait,
Et revenez trouver le bienheureux Japhet.

LÉONORE.

Je ne reviendrai point qu'après être assurée
Qu'il dorme d'un sommeil profond et de durée.
S'il alloit découvrir ce que je fais pour vous,
Ce seroit fait de moi.

(*Elle rentre dans sa chambre, et ferme la fenêtre.*)

SCÈNE IX.

D. JAPHET, *seul sur le balcon.*

Ce seroit fait de nous !
Ces assignations, ces balcons, ces échelles,
Aboutissent souvent en blessures mortelles.
Me voilà pris en cage, ainsi qu'un perroquet ;
Je commence à trembler pour mon dessein coquet-
O des amants furtifs déesse ténébreuse !
Si tu fais réussir l'entreprise amoureuse,

Je t'offre en sacrifice un , deux ou trois liron ,
 Et deux gros chats-huants. Déesse des larrons ,
 De ton obscurité redouble un peu la dose ,
 Et rends bien assoupi le vieillard qui repose :
 Prête-moi ta faveur à me bien divertir ;
 Car j'en ai grand besoin , pour ne te point mentir...
 J'entends quelque rumeur. Le ciel me soit en aide !

SCÈNE X.

D. ALVARE , LE COMMANDEUR , RODRIGUE ,
 PLUSIEURS DOMESTIQUES ; D. JAPHET *sur le balcon.*

D. ALVARE.

Amorce le fusil.

D. JAPHET.

Je suis mort sans remède.

D. ALVARE.

Ou je me trompe fort , ou je vois un voleur
 Qui va par le balcon voler le commandeur ;
 Qu'on lui mette d'abord du plomb dans la cervelle.

D. JAPHET.

Ah , messieurs ! suspendez la sentence mortelle :
 Je ne suis point voleur ; je ne suis seulement
 Qu'homme à bonne fortune , ou bien fidèle amant :
 De plus , l'on m'a battu bien fort depuis une heure.
 Si frais battu , messieurs , est-il juste qu'on meure ?

D. ALVARE.

A grands coups de cailloux qu'on le fasse baisser.

D. JAPHET.

Cailloux , à moi ! Bon dieu ! ce seroit me blesser !

Un grand seigneur blessé ne vaut pas le moindre homme.

D. ALVARE.

Ce n'est qu'un discoureur, vite, qu'on me l'assomme !

RODRIGUE.

Tirerai-je ?

D. ALVARE.

Oui, tirez.

D. JAPHET.

Tout beau ! ne tirez pas :

Je ne veux rien tirer.

D. ALVARE.

Jette-toi donc en bas.

D. JAPHET.

Vous savez ce qu'on fait à quiconque se tue,
Et que s'homicider est chose défendue.

LE COMMANDEUR.

Faisons-le dépouiller, et jeter ses habits.

D. ALVARE.

Cavalier amoureux, loyal comme Amadis,
Ou les cailloux sur vous vont pleuvoir d'importance,
Ou bien dépouillez-vous, sans faire résistance,
De vos chers vêtements, pour nous en faire un don.

D. JAPHET.

Mes vêtements, messieurs ! parlez-vous tout de bon ?
Savez-vous que je suis le plus frileux du monde ?

D. ALVARE.

Savez-vous que l'on va faire jouer la fronde ?
Vite, qu'on me le fronde ; il ose raisonner.

D. JAPHET.

Frondeur, ne frondez-pas ; je vais vous les donner

Voilà, pour commencer, la rondelle et l'épee :
 Je me disois tantôt César ; je suis Pompée :
 César viut, vit, vainquit ; et moi je suis venu,
 Je n'ai rien vu, l'on m'a battu, puis mis à nu.
 O noir amour !

LE COMMANDEUR.

Ma foi ! ce fou me fait bien rire.

D. JAPHET.

Vous riez, assassins !

D. ALVARE.

Qu'est-ce que j'entends dire ?

Je crois que ce voleur nous appelle assassins !
 Qu'on le tue.

D. JAPHET.

Ah, messieurs ! je disois spadassins,
 Et consens de bon cœur que quelqu'un m'assassine,
 Si j'ai cru votre troupe autre que spadassine.

D. ALVARE.

Cependant les habits ne se dépouillent pas.

D. JAPHET.

Vous me pardonnerez, je vais tout mettre à bas.

D. ALVARE.

Vous marchandez beaucoup.

D. JAPHET.

Qu'à mes habits ne tienne ;
 Qu'on épargne une peau douce comme la mienne,
 Qu'ainsi ne soit. Voilà mon fidele chapeau.
 Mais, messieurs, voulez-vous que je demeure en peau ?
 Vous donnerai-je aussi les habits qui me couvrent ?

D. ALVARE.

Que cent coups de cailloux tout-à-l'heure l'entr'ouvrent !

D. JAPHET.

Messieurs, ne parlons plus de lapidation ;
Je m'en vais achever la spoliation ,
Et vous achèverez de plier ma toilette

D. ALVARE.

Le malheureux me raille , il faut que je le mette
(à *Rodrigue.*)

De son balcon en bas. Donne-moi mon fusil ;
Je veux faire un beau coup.

D. JAPHET.

Messieurs, que vous faut-il ?

Ce n'est donc pas assez d'être nud en chemise ?
Et la plainte au chétif ne sera pas permise ?
Ma foi ! c'est bien à moi de faire le railleur,
Mort de peur, mort de froid, et pris pour un voleur ?
Laissez-moi donc en paix ; attédissez vos biles ,
Et que mes vêtements vous puissent être utiles :
Voilà mon haut-de-chausse, et mon pourpoint aussi.

D. ALVARE.

C'est trop, c'est trop. Adieu, seigneur, et grand merci.
(*Le commandeur et sa suite s'en vont, et emportent la
dépouille de don Japhet.*)

SCÈNE XI.

D. JAPHET, *seul, en chemise sur le balcon.*

C'est trop, c'est trop. Ma foi ! c'est moi-même qu'on raille.
 Me voilà nud pourtant. Peste soit la canaille !
 Si je n'avois été si haut embalonné,
 Cent coups, au lieu d'habits, je leur eusse donné...
 Mais mon ange est long-temps.

SCÈNE XII.

UNE DUÈGNE, *à une fenêtre au-dessus du balcon ;*

D. JAPHET.

LA DUÈGNE.

La nuit est fort obscure :

(*Elle vide un pot d'urine sur la tête de don Japhet.*)

Gare l'eau !

D. JAPHET.

Gare l'eau ! Bon dieu ! la pourriture !

Ce dernier accident ne promet rien de bon :

Ah ! chienne de duègne, ou servante, ou démon,

Tu m'as tout compissé, pisseuse abominable !

Sépulcre d'os vivants, habitacle du diable,

Gouvernante d'enfer, épouvantail plâtré,

Dents et crins empruntés, et face de châtre !

LA DUÈGNE, *versant une seconde potée d'urine.*

Gare l'eau !

(*Elle se retire.*)

SCÈNE XIII.

D. JAPHET.

La diablesse a redouble la dose.

Exécrable guenon ! si c'étoit de l'eau rose ,
 On la pourroit souffrir par le grand froid qui fait ;
 Mais je suis tout couvert de ton déluge infect ,
 Et quand j'espérerois le retour de ma belle ,
 Étant tout putréfait , que ferois-je avec elle ?
 Il faut céder au temps : c'est assez pour un coup.
 J'ai fort mal réussi ; mais j'aurai fait beaucoup ,
 Si je puis , descendant l'échelle que j'accroche ,
 Garantir mon cher corps de chute ou d'anicroche.

(*Il descend du balcon.*)

Que maudit soit l'amour , et les balcons maudits ,
 D'où l'on sort tout couvert d'urine , et sans habits !
 Que le métier d'amour est un rude exercice !

SCÈNE XIV.

LE COMMANDEUR ET SES GENS, D. ALVARE ,
 D. JAPHET.

LE COMMANDEUR.

Qui va là ?

D. JAPHET.

Qui me dit qui va là ?

LE COMMANDEUR.

La justice.

D. JAPHET.

Je ne suis point gibier de tels chasseurs que vous.

D. ALVARE, *aux gens.*

Qu'on le saisisse au corps.

D. JAPHET, *à part.*

Autre grêle de coups.

Faisons bien le mauvais. Au premier qui me touche,
De l'ame d'un fusil je fermerai la bouche

D. ALVARE.

Les armes bas; de par le roi!

D. JAPHET.

Le ciel m'a fait

Son plus proche parent.

LE COMMANDEUR.

Est-ce vous, don Japhet?

D. JAPHET.

Est-ce vous, commandeur?

LE COMMANDEUR.

Ainsi nud à telle heure?

D. JAPHET.

Je m'en allois baigner.

LE COMMANDEUR.

En hiver!

D. JAPHET.

Oui, je meure!

L'amour mon pauvre corps a si fort enflammé,
Que je me puis baigner, sans en être enrhumé.

(*à part.*)

Amour, par ta bonte, rends l'échelle invisible.

LE COMMANDEUR.

Autant que la saison votre amour est terrible ;
Et l'on vous peut nommer un amoureux sans pair ,
De vous baigner ainsi dans le fort de l'hiver.

D. JAPHET.

Foi de fidèle amant , présentement je sue.

SCÈNE XV.

RODRIGUE , FOUARAL , LE COMMANDEUR ,
D. JAPHET, D. ALVARE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

RODRIGUE, *portant les habits de don Japhet au
commandeur.*

J'ai trouvé ces habits au détour de la rue ;
Un homme qui fuyoit les tenoit embrassés :
Il les a laissés choir, je les ai ramassés.

LE COMMANDEUR.

A qui sont ces habits ?

FOUARAL.

Ce sont ceux de mon maître ;
Je les reconnois bien.

D. JAPHET.

Cela pourroit bien être.
Je les avois donnés à garder à mes gens ;
Ils les ont égarés : comme ils sont négligents !

LE COMMANDEUR.

seigneur Japhet , venez chauffer votre personne ,
Et prenez vos habits ; la chaleur vous est bonne.

D. JAPHET.

Pour vous faire plaisir, j'approcherai du feu.

(*Ils sortent tous*)

SCÈNE XVI.

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

La fortune et l'amour me font ici beau jeu ;
L'échelle de ce fou, tout-à-l'heure aperçue ,
Me prépare une entrée au ciel.

MARC-ANTOINE.

J'en crains l'issue.

D. ALPHONSE.

Le commandeur dormant, que peut-il m'arriver ?

MARC-ANTOINE.

Et s'il vient voir sa nièce , il vous pourra trouver.

D. ALPHONSE.

Et si le ciel tomboit ? Vois-tu , laisse-moi faire ,
La fortune et l'amour ont soin du téméraire ;
Suis-moi dans le balcon , où tu feras le guet.

*(Il monte sur le balcon , et entre dans la chambre de
Léonore.)*

MARC-ANTOINE.

Dieu nous veuille garder d'avoir pis que Japhet !

(à part.)

Oh ! qu'il est malaisé , quand on sert un jeune homme ,
De dormir tous les jours , à l'aise , et de bon somme !

(Il monte aussi sur le balcon , et suit son maître.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le même salon de la maison du
commandeur, comme au troisième acte.

SCÈNE I.

D. ALVARE, D. JAPHET.

D. ALVARE.

L'alezan est fougueux.

D. JAPHET.

Il ne me plaît donc pas.

D. ALVARE.

Il ne vous faudroit donc qu'un bon cheval de pas.

D. JAPHET.

Fort bien; et qui pourtant donnât quelques courbettes.

Je hais fort les chevaux qui portent des bossettes :

J'en voudrois un qui fût entre triste et gaillard,

Qui tint fort de la mule, et fort peu du bayard.

D. ALVARE.

J'en chercherai quelqu'un doux comme une litière.

D. JAPHET.

Mon dessein entre nous menace de la bière;

Ne puis-je pas porter quelque bonne arme à feu,

Afin de mieux tirer mon épingle du jeu?

D. ALVARE.

Ce seroit un coup sûr; mais ce n'est pas la mode.

D. JAPHET.

Quoi! l'usage prévaut? O sottise incommode!
 En chose où le péril paroît de tous côtés,
 On peut fort bien passer sur les formalités.
 Et si quelque taureau vient à moi comme un foudre,
 Puisqu'un vilain taureau peut un homme découdre,
 Ne peut-on pas alors se tirer à quartier?

D. ALVARE.

Ce seroit l'action d'un lâche cavalier.

D. JAPHET.

Ce seroit l'action d'un cavalier bien sage.

D. ALVARE.

Laissez votre sagesse, et montrez du courage.

D. JAPHET.

Je n'en montre que trop, et l'arme que j'aurai,
 Que sera-ce?

D. ALVARE.

Une lance au bois peint et doré.

D. JAPHET.

Je veux entrer en lice avec la hallebarde.

D. ALVARE.

Hallebarde contre un taureau! Dieu vous en garde!

D. JAPHET.

Et qu'en pourroit-on dire?

D. ALVARE.

On s'en moqueroit fort.

D. JAPHET.

S'en moquera-t-on moins, quand on me verra mort?]

D. ALVARE.

Souvenez-vous au reste, en frappant de la lance,
De choisir bien l'épaule.

D. JAPHET.

Et pourquoi non la pause,
Et plus large, et plus tendre, et plus belle à frapper,
Où l'on peut ajuster cent coups sans se tromper?

D. ALVARE.

Cela n'est pas permis.

D. JAPHET.

O le maudit usage!

D. ALVARE.

Monsieur, encore un coup, ayez bien du courage,
Et le reste ira bien.

D. JAPHET

J'ai peur qu'il aille mal;
Car un taureau n'est pas un traitable animal.

D. ALVARE.

En peu de mots, voici ce que vous devez faire:
Vous entrerez en lice, hardi, non téméraire,
Votre lance en l'arrêt, ferme dans les arçons,
Et rendant le salut aux dames des balcons.

D. JAPHET.

Et puis après j'irai chercher des coups de cornes?
Oh! que mon sot dessein rend tous mes esprits mornes!
Je voudrais de bon cœur être sans marquifat,
Et pouvoir m'exempter de ce maudit combat.
Adieu: je vais m'armer. Si jamais j'en échappe,
Je veux que l'on me berne, en cas qu'on m'y rattrape.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

D. ALVARE, ELVIRE.

D. ALVARE.

Eh bien ! ma chère Elvire, ai-je encore à languir ?

ELVIRE.

Ma mère est un esprit qui ne peut revenir ;
 Nous n'obtiendrons jamais ce que nous voulons d'elle,
 Qu'elle n'ait de mon frère une bonne nouvelle ;
 S'il ne revient bientôt, nous espérons en vain.

D. ALVARE.

Il faut l'aller chercher, et partir dès demain ;
 S'il est en quelque endroit des lieux que le ciel couvre,
 Il sera bien caché si je ne le découvre.
 Mais, s'il est mort, Elvire ?

ELVIRE.

Hélas ! j'en ai grand peur :
 Car ma mère en mourroit sans doute de douleur.

D. ALVARE.

Vous me commandez donc de chercher votre frère ?

ELVIRE.

C'est l'unique remède à nos maux salutaire.

D. ALVARE.

Mais aussi vous quitter !

ELVIRE.

Mais, Alvare, il le faut :
 Sa mort, ou son retour vous ramène bientôt.

D. ALVARE.

Bien donc, pour vous rejoindre il faut que je vous quitte.

ELVIRE.

Votre action, Alvare, aura tout son mérite :

Vous trouverez un frère, et vous aurez sa sœur.

SCÈNE III.

PÉDRO, D. ALVARE, ELVIRE.

PÉDRO.

Ah, seigneur don Alvare ! un horrible malheur
Aujourd'hui nous prépare une histoire tragique.

D. ALVARE.

Quoi donc, seigneur Pédro ?

PÉDRO.

Ce fou mélancolique

Avoit un secrétaire en habit d'écolier ;
Ce n'en étoit pas un, c'étoit un cavalier,
Éperdument épris d'amour pour Léonore.

D. ALVARE.

Elle l'aime ?

PÉDRO.

Elle l'aime, et même elle l'adore :
Ce bienheureux amant, dans sa chambre introduit,
Où vraisemblablement il a passé la nuit,
Fait bien voir qu'elle l'aime, et qu'elle en est aimée

D. ALVARE.

Et comment l'a-t-on su ?

PÉDRO.

Sa chambre mal fermée

Les a laissé surprendre à notre commandeur ;
 Soit qu'il fût averti, soit que le seul malheur
 Ait conduit notre maître à voir son infamie,
 Lorsqu'il pensoit trouver une nièce endormie.
 Il ne s'est point troublé, le téméraire amant ;
 Aux cris du commandeur, nos gens en un moment
 Sont venus bien armés au secours de leur maître.
 L'autre valet du fou, camarade peut-être
 De ce jeune écolier, s'est mis à son côté ;
 Et lui, sans s'effrayer de l'inégalité,
 A fait tout ce qu'eût fait le plus brave des hommes :
 Oui, jamais il ne fut, en la terre où nous sommes,
 De plus vaillant que lui ; c'est un Roland, un Cid :
 Il a blessé nos gens, du plus grand au petit ;
 Notre commandeur même est blessé dans l'épaule.
 Enfin on a saisi cet Amadis de Gaule,
 Et sous son jupon noir, qui le décrédoit,
 Non sans étonnement, on a vu qu'il portoit
 Un riche vêtement, non d'un homme ordinaire,
 Mais bien d'un grand seigneur, soi-disant secrétaire.
 Quoique pris, on l'a vu conserver sa fierté,
 Comme un jeune lion dans les fers arrêté.
 Madame Léonore en sa chambre est pâmée,
 Où notre commandeur l'a lui-même enfermée.

ELVIRE.

Quel étrange malheur !

PÉDRO.

Je crois que le voici.

(Il sort)

SCÈNE IV.

D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE,
D. ALVARE, RODRIGUE.

D. ALPHONSE, *en habit de cavalier, et lié.*

Quand je devrois mourir...

LE COMMANDEUR.

Tu dois mourir aussi.

D. ALPHONSE.

J'en aurois fait mourir devant ma mort bien d'autres,
A moins d'être accablé du grand nombre des vôtres.

LE COMMANDEUR.

Exécrable assassin !

D. ALPHONSE.

Mon crime est mon amour ;
Je serai trop heureux quand je perdrai le jour.

LE COMMANDEUR.

Tu n'es qu'un imposteur.

D. ALPHONSE.

Je suis un misérable.

LE COMMANDEUR.

Et mon infame nièce...

D. ALPHONSE.

Est un ange adorable.

LE COMMANDEUR.

Ah ! je la punirai ; je le dois , je le puis.

D. ALPHONSE.

Oses-tu sans respect parler d'elle où je suis ?

Si je n'étois lié, ta bouche criminelle
Ne hasarderait pas des blasphèmes contre elle.

LE COMMANDEUR.

Méchant ! tu l'as séduite ; et ta condition
Est chose supposée, et pure invention.

D. ALPHONSE.

Il est vrai, commandeur, j'ai t'a nièce séduite,
Nous devons elle et moi demain prendre la fuite.
Je l'adore, elle m'aime, et ma donné sa main :
Que n'exécutes-tu ton arrêt inhumain ?
Sa bouche d'un soupir rendra ma mort heureuse ;
C'est là l'ambition de mon ame amoureuse.
Si mon trépas lui coûte une larme, un soupir,
Je mourrai de l'amour le glorieux martyr.

LE COMMANDEUR.

Je te ferai mourir au milieu des supplices.

D. ALPHONSE.

Les plus cruels tourments me seront des délices,
Puisqu'ils me serviront vers elle à mériter.

LE COMMANDEUR.

Dis ton nom, scélérat ! ou je vais te planter
Ce poignard dans le sein.

D. ALPHONSE.

C'est toute mon envie :

Si je perds Léonore, ai-je affaire de vie ?
Delivre-moi le bras, donne-moi ton poignard ;
Tu me verras percer mon cœur de part en part.
Tu veux savoir mon nom ; je le saurois bien taire,
Au bien de mon amour s'il étoit nécessaire ;

Pour la peur de cents morts je ne le dirois pas :
 Un amant comme moi ne craint point le trépas.
 Mais pour justifier ma flamme, il faut le dire :
 Je m'appelle Enriquez ; voilà ma sœur Elvire ;
 Et ma mère est ici malade , et moi je suis
 Prêt de te satisfaire autant que je le puis.
 Si ce que je te dis t'irrite davantage ,
 Exerce dessus moi ton poignard et ta rage.

ELVIRE.

Ah, mon frère !

D. ALPHONSE.

Ah ! ma sœur, laisse-moi donc parler.

(au commandeur.)

Que délibère-t-on ? je suis tout prêt d'aller,
 Pour réparer ma faute , épouser Léonore ,
 Ou bien perdre le jour , que sans elle j'abhorre ;
 Et je répète eucor que je bénis mon sort ,
 Si mon ange visible a regret à ma mort.

LE COMMANDEUR.

Le valet de Japhet étant un don Alphonse ,
 Vous délier moi-même est toute ma réponse ,
 Vous priant d'oublier tout ce qui s'est passé.

D. ALPHONSE.

C'est à vous d'oublier, vous êtes l'offensé.

LE COMMANDEUR.

J'espère qu'entre nous finira la querelle ,
 Vous donnant Léonore , et mon bien avec elle.

D. ALPHONSE.

C'est m'élever au trône en me tirant des fers ,

Et me porter au ciel au sortir des enfers.

LE COMMANDEUR, à *Rodrigue*.

Que l'on aille querir ma nièce.

(*Rodrigue sort.*)

SCÈNE V.

D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE,
D. ALVARE.

ELVIRE.

Hélas, mon frère !

Que vous avez coûté de larmes à ma mère ?

D. ALPHONSE.

J'aurai peine à fléchir son esprit absolu,
Qui ne démord jamais de ce qu'il a voulu.

LE COMMANDEUR.

Nous obtiendrons tout d'elle : une juste prière
Parmi les gens d'honneur ne se refuse guère.

D. ALPHONSE.

Elle pourroit sans doute, en une autre saison,
Se plaindre de son fils avec juste raison.
Je devois épouser sa nièce : elle étoit belle ;
Je pouvois espérer de grands biens avec elle.
Mais peut-on éviter la volonté des ciens ?
Et peut-on s'exempter du pouvoir de deux yeux ?
Pouvois-je deviner qu'en allant à Séville,
J'entrerois dans les fers d'une divine fille,
Et suis-je, dans les fers où ses beaux yeux m'ont mis,
En l'état de tenir ce que j'avois promis ?

SCÈNE VI.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALPHONSE,
ELVIRE, D. ALVARE.

FOUCARAL.

Messieurs, or écoutez le malheur effroyable,
Qui vient d'assassiner don Japhet misérable.

LE COMMANDEUR.

Le taureau l'a-t-il maltraité ?

FOUCARAL.

Vous l'avez dit.

Il s'est mis sur les rangs, aussi vaillant qu'un Cid :
Un taureau mal appris, qui l'a vu dans la place,
A pris aversion pour sa tragique face,
Et l'a suivi long-temps les cornes dans les reins.
Le vaillant champion, sans songer à ses mains,
Voyant que le taureau le pouursuivoit si vite,
A de la salle en bas bientôt changé de gîte ;
L'impertinent taureau le voyant piéton,
Est allé droit à lui sans craindre son bâton ;
Et le brave Japhet, voyant ses grandes cornes,
S'est présenté trois fois pour transgresser les bornes.
Le peuple discourtois a dit : *Nescio vos.*
Cependant l'animal a pris son homme à dos ;
Et les cornes s'étant en grègue embarrassées,
L'infortuné Japhet, et ses belles pensées,
Ayant été long-temps dans l'air bien secoué
(Sans cornades pourtant, dont le ciel soit loué),

S'est à la fin trouvé couché sur la poussière,
Foulé de coups de pieds d'une étrange manière :
On le remporte à quatre, et je viens tout exprès
Vous faire le récit de ce triste succès...

Mais notre secrétaire est vêtu comme un prince :
Que diable a-t-il donc fait de son justaucorps mince ?

D. ALVARE.

Don Roc Zurducaci n'est plus un écrivain ;
Il épouse aujourd'hui Léonore, ou demain.

FOUCARAL.

Et mon maître ?

D. ALVARE.

Et ton maître, il prendra patience.

FOUCARAL.

Cela nuira beaucoup à sa convalescence :
Comme un valet toujours dit tout ce qu'il a vu,
Je m'en vais lui conter la chose à l'impourvu.

(*Foucaral sort.*)

SCÈNE VII.

RODRIGUE, LÉONORE, LE COMMANDEUR,
D. ALPHONSE, ELVIRE, D. ALVARE.

LE COMMANDEUR.

Ma nièce, approchez-vous. Dedans la promptitude,
Je vous ai tantôt fait un traitement bien rude ;
Mais je crois me remettre assez bien avec vous,
En vous faisant présent d'un si parfait époux.

LÉONORE.

Votre bonte me rend et muette et confuse,

Et mon crime est si grand...

LE COMMANDEUR.

Votre choix vous excuse.

(à don Alphonse.)

Monsieur, je vous la donne.

D. ALPHONSE.

Et moi, je la reçois,

Comme un bien qui me rend aussi riche qu'un roi.

LE COMMANDEUR.

Il faut aller trouver votre mère, et j'espère
Que nous obtiendrons tout d'une si bonne mère.

ELVIRE.

Ce bienheureux hymen va la ressusciter.

LE COMMANDEUR.

Et vous et don Alvare y pourrez profiter.

D. ALVARE.

Si vous vous en mêlez, la chose est fort facile.

LE COMMANDEUR.

Et de plus elle est juste, autant qu'elle est utile.

SCÈNE VIII.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALPHONSE,
ELVIRE, LÉONORE, D. ALVARE, RODRIGUE.

FOUCARAL.

Place, messieurs; je viens vous trouver à grands pas,
Mortel avant-coureur de quatre ou cinq trépas,
Pour vous signifier que, la fureur dans l'ame,
Don Japhet courroucé vient chanter votre gamme.

SCÈNE IX.

D. JAPHET, FOUCARAL, LE COMMANDEUR,
LÉONORE, D. ALPHONSE, ELVIRE, D. ALVARE,
RODRIGUE.

D. JAPHET, *armé de toutes pièces, une lance
à la main.*

Où se cachera-t-il, ce commandeur maudit,
Qui dans un même jour a son dit et dédit?
Ah! te voilà, vieux fou! sans honneur, sans parole,
Maître de valets fous, oncle de nièce folle!...
Et tu ris, grand vilain! et tu m'as maltraité!
Et tes valets ont pris la même liberté!
Pendant qu'au péril de cent mille cornades,
Je combats des taureaux à grands coups de lançades,
Tu me ravis ta nièce, ignorant, affronteur,
En faveur d'un valet qui n'est qu'un imposteur!
Elle auroit succédé, dans ma couche honorable,
A ma chère Azatèque, une reine adorable,
Et, traître! tu la fais femme d'un écrivain,
D'un grand faquin qui vit du travail de sa main.
Dis, fourbe, le plus grand qui soit dans la Castille,
Est-ce pour tes beaux yeux qu'on s'expose en soudrille?
Ne comptes-tu pour rien d'être venu d'Orgas?
Et suis-je un homme à perdre et mon temps et mes pas?
Si je n'étois chrétien... (Mais le christianisme
Me défend d'entreprendre un sanglant cataclisme);
Si je n'étois chrétien, commandeur effronté,

Je t'aurois depaulé, décuissé, détété.
Si je n'avois eu peur de m'accabler moi-même,
J'aurois fait le Samson dans ma fureur extrême ;
J'aurois mis ton château tout sens dessus dessous,
Ton renifleur et toi, ta nièce et son époux.
Si tu m'avois tenu la parole promise,
Je lui donnois mon bien, je la faisais marquise ;
Moi, parent de César, moi, marquis, moi, Japhet,
J'allois faire l'esclave, et j'aurois fort mal fait...
Mais que je sache encor pourquoi d'un secrétaire
Cette jeune indiscrete est l'injuste salaire ?
Est-ce pour les profits du secrétariat,
Qui ne lui vaudra pas par au demi-ducat ?

D. ALPHONSE.

Moussigneur don Japhet !...

D. JAPHET.

Vitement, qu'on me l'ôte,
Ce perfide valet.

D. ALPHONSE.

Je confesse ma faute ;
Mais lorsque vous saurez que j'étois cavalier,
Que l'amour m'a fait prendre un habit d'écolier,
Et que j'étois aimé de ma belle maîtresse,
Vous ne me croirez plus d'ame double et traîtresse,
Et vous pardonnerez...

SCÈNE X.

UN COURRIER, D. JAPHET, FOUCARAL, LE
 COMMANDEUR, LÉONORE, D. ALPHONSE,
 ELVIRE, D. ALVARE, RODRIGUE.

(*Le courrier corne aux oreilles de don Japhet, avec
 une trompe de postillon.*)

D. JAPHET.

Maudit soit le cornet !

C'est bien encore pis que le coup de mousquet...

(*au courrier.*)

Qui diable es-tu ?

LE COURRIER.

Je suis le courrier ordinaire

De votre grand César.

D. JAPHET.

Qui t'amène ?

LE COURRIER.

Une affaire

Qui vous importe fort.

D. JAPHET.

Parle, et ne corne pas,

Ou je t'étranglerai.

LE COURRIER.

Parlerai-je tout bas ?

D. JAPHET.

Pourquoi, faquin ?

LE COURRIER.

De peur de vous rompre la tête.

D. JAPHET.

Et tu viens de la rompre, abominable bête!
Parle donc vite.

LE COURRIER.

Je n'ai point à parler.

D. JAPHET.

Et pourquoi non, bourreau, que je dois étrangler?

LE COURRIER.

Parceque ce paquet de tout vous doit instruire.

D. JAPHET.

Lis-le donc vite.

LE COURRIER.

Je n'ai su jamais lire.

D. JAPHET.

Qu'un autre lise donc.

LE COURRIER.

Je le sais tout par cœur.

D. JAPHET.

Fais-en donc le récit.

LE COURRIER.

« De par moi l'empereur... »

D. JAPHET, à part.

De ce visage-là je garde quelque idée,
Et j'ai vu quelque part cette face ridée.

LE COURRIER.

« L'héritier du soleil, le grand Manco-Capae,
« Souverain du pays d'où nous vient le tabac,
« Qui prit Coïa Mama, sa sœur, en mariage,

« Du pays du Pérou la fille la plus sage.
 « Du valeureux Manco , de la belle Coïa
 « Est sortie , en nos jours , l'infante Ahihua :
 « Elle arrive à Madrid pour être baptisée ;
 « De mon cousin Japhet qu'elle soit l'épousée.
 « Je leur donne un impôt que j'ai mis depuis peu ,
 « Tant sur les perroquets qui sont couleur de feu ,
 « Que sur les lamentins du grand fleuve Orillane ,
 « Et mes prétentions sur la riche Guyane. »

D. JAPHET, *à part.*

Le traître de courrier ressemble au renifleur...

(*au courrier.*)

Faites-moi voir un peu le seing de l'empereur.

LE COURRIER.

Le voilà bien écrit de sa dextre royale.

LE COMMANDEUR.

Il n'en faut point douter.

LE COURRIER.

La dame occidentale

A deux vaisseaux chargés de précieux bijoux ,
 De gorges de griffons , de peaux de loups-garoux ,
 De banne gris de lin , de vezugues musquées ,
 De grandes pièces d'or , non encor fabriquées.

D. JAPHET.

Bon cela !

LE COURRIER.

De guenons qui parlent portugais ,
 De gros diamants bruts , et de rubis balais.

D. JAPHET.

Est-ce tout ?

LE COURRIER.

Ce n'est pas la centième partie ;
Mais il faut faire grace à votre modestie.

D. JAPHET.

Mais ne seriez-vous point ce maudit renifleur ,
Ou du moins le parent de ce mauvais railleur ?
Si ce malheureux-là m'avoit fait le message ,
Je romprois là-dessus tout net un mariage ,
L'empereur mon cousin s'en dût-il offenser.

(à Léonore.)

Eh bien ! la belle Iris , vous pouviez bien penser
Qu'un homme comme moi ne manque point de femme.
Vous avez avec nous un peu fait la grand'dame ;
Je m'en vais épouser l'infante Ahilua ,
Qui me va réjouir comme un alleluia...

(à don Alphonse.)

Et vous , son cher galant , jadis mon secrétaire ,
Vous m'avez fait du bien , en me pensant mal faire ;
Je vous sais fort bon gré de m'avoir supplanté :
Coquettes et cocus ont grande affinité.

Coquette avec coquet ne trouve pas son compte ,
Et coquet de coquette a toujours de la honte.

Vous avez bien joué le Roc Zurilucaci ;
Vous en êtes content , et je le suis aussi...

Et vous , le commandeur , qui me l'aviez promise ,
Un grand fourbe est gité dedans votre chemise ;
Certains petits discours , parvenus jusqu'à moi ,
Me font beaucoup douter de votre bonne foi :
Vos fréquents compliments , votre renifflerie ,

L'affaire du balcon, et la mousqueterie,
 Tout cela contre vous fait un procès-verbal,
 Qui vous condamne d'être à jamais animal...
 Si ce n'est qu'un Japhet doit mépriser l'offense!...
 César est son parent, malheur à qui l'offense!...
 Je pars pour aller voir un ange du Pérou.

LE COMMANDEUR.

Il faut savoir devant, et comment, et par où.
 Un ordre m'est venu de César qu'on doit suivre;
 Quatre mille ducats dans huit jours on me livre,
 Que l'on doit employer à faire votre train.

D. JAPHET.

Tout de bon?

LE COMMANDEUR.

Vous verrez l'ordre écrit de sa main.
 Cependant, monseigneur, votre noble présence
 Prendra part, s'il lui plaît, à la réjouissance.

D. JAPHET.

Je suis donc votre avis, et ne m'en irai pas...
 Foucaral, fais venir mon bagage d'Orgas.

FOUCARAL.

Il est déjà venu, sans mulets ni charrette;
 J'ai tout dans un chausson au fond de ma pochette.

LE COMMANDEUR, à don Alphonse.

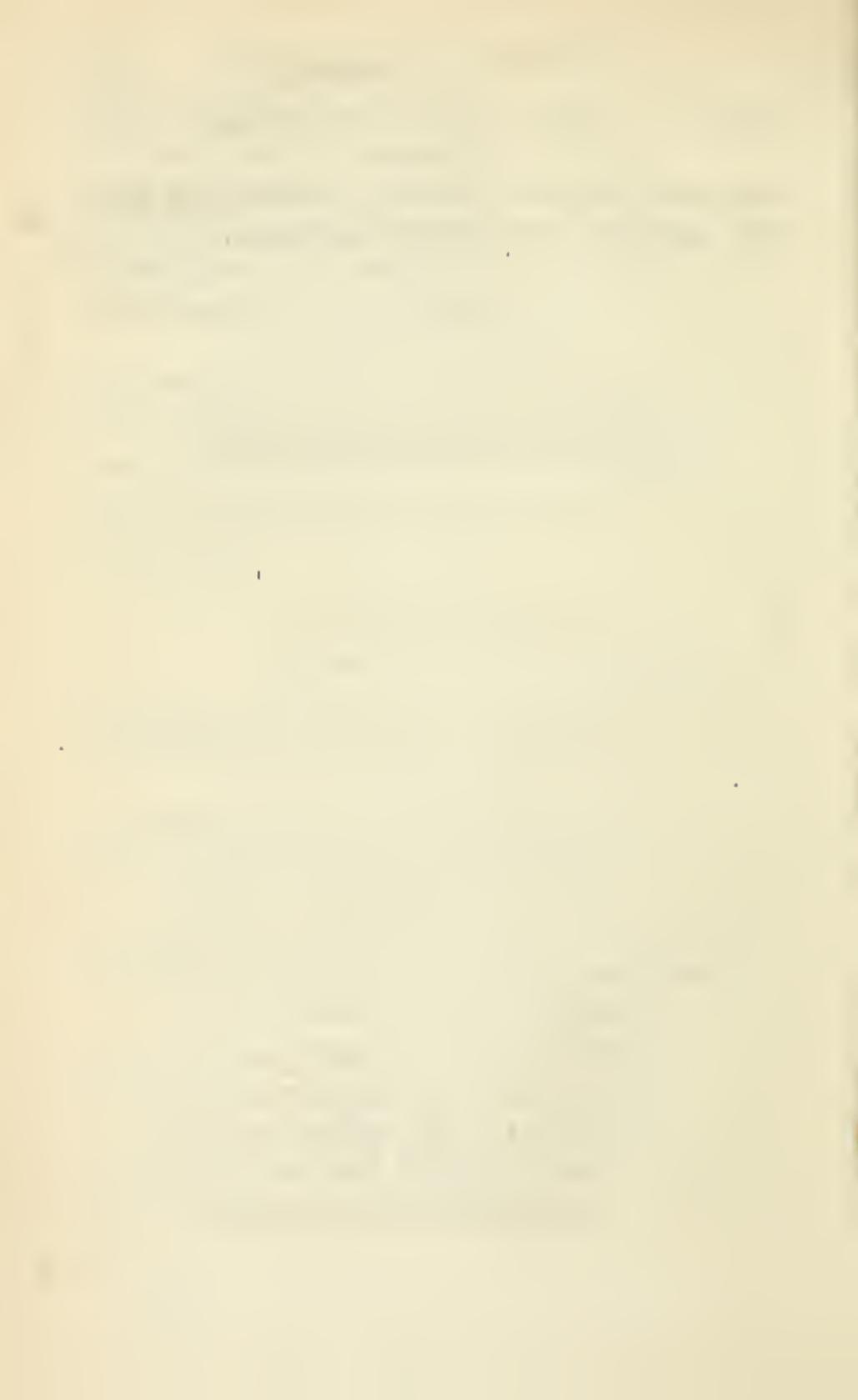
Allons voir votre mère, et tâchons d'obtenir
 Qu'elle veuille aujourd'hui vos souffrances finir.
 Le seigneur don Japhet honorera vos noces,
 Et puis après ira, suivi de vingt carrosses,
 Recevoir dans Madrid l'infante Ahihua,

Qui vient, de père en fils, de Capac et Coïa.

D. JAPHET.

Soit; aussi bien mon train n'est pas chose encor prête.
Mais point de renifleur, ou je trouble la fête.

FIN DE DON JAPHET D'ARMÉNIE.

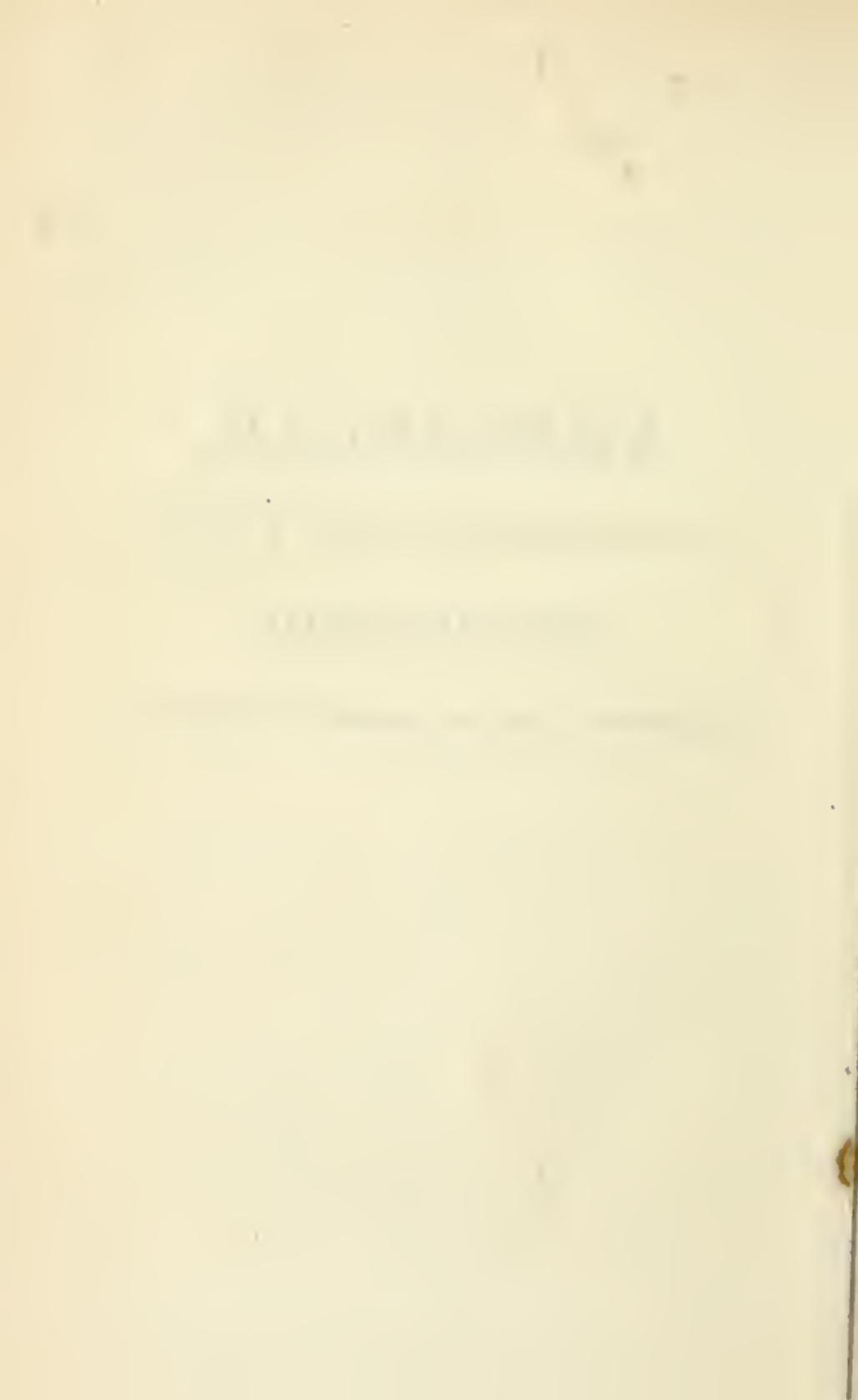


VENCESLAS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR ROTROU,

Représentée, pour la première fois, en 1647.



NOTICE

SUR ROTROU.

JEAN ROTROU naquit à Dreux en 1609. Il n'avoit encore que dix-neuf ans lorsqu'il mit au théâtre, en 1628, sa première pièce, intitulée *l'Hypocondriaque*, ou *le Mort amoureux*, tragi-comédie. Il fit paroître dans la même année *la Bague de l'oubli*, comédie en cinq actes, en vers, sur laquelle Legrand a fait son *Roi de Cocagne*.

Rotrou a composé trente et une autres pièces de théâtre. Six de ses tragédies ont été recueillies dans le *Théâtre Français*, en douze volumes, savoir :

Hercule mourant, représenté en 1636; *Laure persécutée*, 1637; *le véritable Saint-Genest*, 1646; *Dom Bernard de Cabrère*, 1647; *Venceslas*, 1647; *Cosroës*, 1648.

Ses autres ouvrages dramatiques sont :

Cleagénor et Doristhée, tragédie, 1630.

Les deux Pucelles, tragi-comédie, 1630.

Les Occasions perdues, tragédie, 1631.

La belle Alphrède, comédie en cinq actes, 1631.

Les Ménechmes, comédie en cinq actes, en vers, 1632.

Célimène, ou *Amaryllis*, comédie pastorale en cinq actes, en vers, 1633.

L'heureux Naufrage, tragi-comédie, 1633.

Céliane, tragédie, 1634.

La Pèlerine amoureuse, tragédie, 1634.

Le Philandre, comédie en cinq actes, en vers, 1635.

Agésilan de Colchos, tragi-comédie, 1635.

L'innocente Infidélité, tragédie, 1635.

L'heureuse Constance, tragédie, 1636.

Amélie, tragédie, 1636.

Les Sosies, comédie en cinq actes, en vers, 1636. Cette pièce, imitée de Plaute, eut un grand succès. Molière a profité de l'original et de la copie pour produire un chef-d'œuvre dans *Amphitryon*.

Antigone, tragédie, 1638.

Les Captifs, comédie en cinq actes, 1638.

Chrisante, tragédie, 1639.

Iphigénie en Aulide, tragédie, 1640.

Clarice, ou l'Amour constant, comédie en cinq actes, en vers, 1641.

Bélisaire, tragédie, 1643.

Célie, ou le vice-roi de Naples, comédie, 1645.

La Sœur, comédie en cinq actes, en vers, 1645.

Florimonde, tragi-comédie, 1649.

Dom Lope de Cardonne, tragédie, 1650.

Rotrou avoit la passion du jeu, et y cédoit trop souvent. Craignant qu'elle n'entraînât la ruine totale de sa fortune, il prit le parti, chaque fois qu'il recevoit de l'argent, de l'éparpiller dans un tas de fagots qu'il avoit placé dans une pièce de son logement, afin de s'ôter, par ce moyen, la possibilité de risquer beaucoup à-la-fois.

Cet auteur, contemporain de Pierre Corneille, et qui plus que tout autre pouvoit se croire son rival, non seulement fut assez généreux pour refuser d'entrer dans la ligue qui

se forma contre ce grand poëte à l'occasion du Cid, mais il se plut à rendre hommage à ses talents : dans le véritable *Saint-Genest*, l'empereur demande à ce comédien quelles sont les meilleures pièces de théâtre; il répond : Ces ouvrages

Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste.

Rotrou mourut le 27 juin 1650, dans sa quarante et unième année. Il étoit alors lieutenant particulier et civil, assesseur criminel au bailliage de Dreux. Une fièvre pourprée s'étant répandue dans cette ville y faisoit périr jusqu'à vingt personnes par jour; malgré les sollicitations de sa famille, il ne voulut pas abandonner ses concitoyens sur lesquels sa charge l'obligeoit de veiller, et il succomba victime de son zèle.

OBSERVATION

DE L'ÉDITEUR.

Nous donnons à cet ouvrage la dénomination de tragédie ; c'est celle sous laquelle il a été imprimé plusieurs fois, et particulièrement dans la dernière édition. Cependant Rotrou ne l'a jamais qualifié que de tragi-comédie, comme le prouve l'édition faite en 1648, chez Antoine Sommaville. C'est cette édition que nous nous sommes attachés à suivre fidèlement pour le texte, attendu que c'est la seule qui ait paru du vivant de l'auteur.

PERSONNAGES.

VENCESLAS, roi de Pologne.

LADISLAS, son fils, prince.

ALEXANDRE, infant.

FÉDÉRIC, duc de Curlande, et favori du roi.

OCTAVE, gouverneur de Varsovie.

CASSANDRE, duchesse de Cunisberg.

THÉODORE, infante.

LÉONOR, suivante.

GARDES.

La scène est à Varsovie.

VENCESLAS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE ROI, LE PRINCE, ALEXANDRE,
GARDES.

LE ROI.

Prenez un siège, prince; et vous, infant, sortez.

ALEXANDRE.

J'aurai le tort, seigneur, si vous ne m'écoutez.

LE ROI.

Sortez, vous dis-je; et vous, gardes, qu'on se retire.

(Alexandre sort, et les gardes se retirent.)

LE PRINCE.

Que me desirez-vous?

LE ROI.

J'ai beaucoup à vous dire.

Ciel, prépare son sein, et le touche aujourd'hui!

(Il s'assied.)

LE PRINCE, *bas.*

Que la vieillesse souffre, et fait souffrir autrui!

Oyons les beaux discours qu'un flatteur lui conseille.

(*Il s'assied.*)

LE ROI.

Prêtez-moi, Ladislas, le cœur avec l'oreille.
 J'attends toujours du temps qu'il mûrisse le fruit,
 Que, pour me succéder, ma couche m'a produit;
 Et je croyois, mon fils, votre mère immortelle,
 Par le reste qu'en vous elle me laissa d'elle.
 Mais, hélas! ce portrait, qu'elle s'étoit tracé,
 Perd beaucoup de son lustre, et s'est bien effacé;
 Et vous considérant, moins je la vois paroître,
 Plus l'ennui de sa mort commence à me renaitre;
 Toutes vos actions démentent votre rang,
 Je n'y vois rien d'auguste, et digne de mon sang;
 J'y cherche Ladislas, et ne le puis connoître:
 Vous n'avez rien d'un roi, que le desir de l'être;
 Et ce desir, dit-on, peu discret et trop prompt,
 En souffre avec ennui le bandeau sur mon front.
 Vous plaignez le travail où ce fardeau m'engage;
 Et, n'osant m'attaquer, vous attaquez mon âge.
 Je suis vieil, mais un fruit de ma vieille saison
 Est d'en posséder mieux la parfaite raison.
 Régner est un secret dont la haute science
 Ne s'acquiert que par l'âge et par l'expérience.
 Un roi vous semble heureux, et sa condition
 Est douce au sentiment de votre ambition;
 Il dispose à son gré des fortunes humaines.
 Mais, comme les douceurs, en savez-vous les peines?
 A quelque heureuse fin que tendent ses projets,
 Jamais il ne fait bien au gré de ses sujets:

Il passe pour cruel , s'il garde la justice ;
S'il est doux , pour timide , et partisan du vice ;
S'il se porte à la guerre , il fait des malheureux ;
S'il entretient la paix , il n'est pas généreux ;
S'il pardonne , il est mol ; s'il se venge , barbare ;
S'il donne , il est prodigue , et s'il épargne , avare ;
Ses desseins les plus purs et les plus innocents
Toujours en quelque esprit jettent un mauvais sens ;
Et jamais sa vertu , tant soit-elle connue ,
En l'estime des siens ne passe toute nue.

Si donc pour mériter de régir des états ,
La plus pure vertu même ne suffit pas ,
Par quel heur voulez-vous que le règne succède
A des esprits oisifs , que le vice possède ,
Hors de leurs voluptés incapables d'agir ,
Et qui serfs de leurs sens ne se sauroient régir ?

(Le prince tourne la tête , et témoigne s'emporter.)

Ici mon seul respect contient votre caprice ;
Mais examinez-vous , et rendez-vous justice :
Pouvez-vous attenter sur ceux dont j'ai fait choix
Pour soutenir mon trône et dispenser mes lois ,
Sans blesser les respects dus à mon diadème ,
Et sans en même temps attenter sur moi-même ?
Le duc , par sa faveur , vous a blessé les yeux ,
Et parcequ'il m'est cher , il vous est odieux ;
Mais , voyant d'un côté sa splendeur non commune ,
Voyez par quels degrés il monte à sa fortune ;
Songez combien son bras a mon trône affermi ;
Et mon affection vous fait son ennemi !
Encore est-ce trop peu : votre aveugle colère

Le hait en autrui même, et passe à votre frère ;
 Votre jalouse humeur ne lui sauroit souffrir
 La liberté d'aimer ce qu'il me voit chérir ;
 Son amour pour le duc lui produit votre haine.
 Cherchez un digne objet à cette humeur hautaine ;
 Employez, employez ces bouillants mouvements
 A combattre l'orgueil des peuples ottomans ;
 Renouvelez contre eux nos haines immortelles,
 Et soyez généreux en de justes querelles :
 Mais contre votre frère, et contre un favori
 Nécessaire à son roi, plus qu'il n'en est chéri,
 Et qui, de tant de bras qu'armoît la Moscovie,
 Vient de sauver mon sceptre, et peut-être ma vie,
 C'est un emploi célèbre, et digne d'un grand cœur !
 Votre caprice enfin veut régler ma faveur !
 Je sais mal appliquer mon amour et ma haine,
 Et c'est de vos leçons qu'il faut que je l'apprenne.
 J'aurois mal profité de l'usage et du temps !

LE PRINCE.

Souffrez...

LE ROI.

Encore un mot, et puis je vous entends.
 S'il faut qu'à cent rapports ma créance réponde,
 Rarement le soleil rend la lumière au monde,
 Que le premier rayon qu'il répand ici-bas
 N'y découvre quelqu'un de vos assassinats ;
 Ou du moins on vous tient en si mauvaise estime,
 Qu'innocent ou coupable, on vous charge du crime,
 Et que, vous offensant d'un soupçon éternel,
 Aux bras du sommeil même on vous fait criminel.

Sous ce fatal soupçon qui défend qu'on me craigne,
On se venge, on s'égorge, et l'impunité règne;
Et ce juste mépris de mon autorité
Est la punition de cette impunité.
Votre valeur enfin, naguère si vantée,
Dans vos folles amours languit comme enchautée,
Et par cette langueur, dedans tous les esprits
Efface son estime, et s'acquiert des mépris :
Et je vois toutefois qu'un heur inconcevable,
Malgré tous ces défauts, vous rend encore aimable,
Et que votre bon astre, en ces mêmes esprits,
Souffre ensemble pour vous l'amour et le mépris :
Par le secret pouvoir d'un charme que j'ignore,
Quoiqu'on vous mésestime, on vous chérit encore;
Vicieux ou vous craint, mais vous plaisez heureux;
Et pour vous l'on confond le murmure et les vœux.
Ah! méritez, mon fils, que cet amour vous dure;
Pour conserver les vœux, étouffez le murmure,
Et régnez dans les cœurs, par un sort dépendant
Plus de votre vertu que de votre ascendant;
Par elle rendez-vous digne d'un diadème;
Né pour donner des lois, commencez par vous-même;
Et que vos passions, ces rebelles sujets,
De cette noble ardeur soient les premiers objets.
Par ce genre de règne il faut mériter l'autre :
Par ce degré, mon fils, mon trône sera vôtre;
Mes états, mes sujets, tout fléchira sous vous,
Et sujet de vous seul, vous régnerez sur tous.
Mais si toujours vous-même, et toujours serf du vice,
Vous ne prenez des lois que de votre caprice,

Et si, pour encourir votre indignation ,
 Il ne faut qu'avoir part en mon affection ;
 Si votre humeur hautaine enfin ne considère ,
 Ni les profonds respects dont le duc vous révère ,
 Ni l'étroite amitié dont l'enfant vous chérit ,
 Ni la soumission d'un peuple qui vous rit ,
 Ni d'un père et d'un roi le conseil salutaire ,
 Lors pour être tout roi je ne serai plus père ;
 Et , vous abandonnant à la rigueur des lois ,
 Au mépris de mon sang , je maintiendrai mes droits.

LE PRINCE.

Encor que de ma part tout vous choque et vous blesse,
 En quelque étonnement que ce discours me laisse ,
 Je tire au moins ce fruit de mon attention ,
 D'avoir su vous complaire en cette occasion ;
 Et sur chacun des points qui semblent me confondre ,
 J'ai de quoi me défendre , et de quoi vous répondre ,
 Si j'obtiens à mon tour et l'oreille et le cœur.

LE ROI.

Parlez , je gagnerai plus vaincu que vainqueur ;
 Je garde encor pour vous les sentiments d'un père.
 Convainquez-moi d'erreur, elle me sera chère.

LE PRINCE.

Au retour de la chasse, hier, assisté des miens ,
 Le carnage du cerf se préparant aux chiens ,
 Tombés sur le discours des intérêts des princes ,
 Nous en vîmes sur l'art de régir les provinces ;
 Où chacun à son gré forgeant des potentats ,
 Chacun selon son saug gouvernant vos états ,
 Et presque aucun avis ne se trouvant conforme ,

L'un prise votre règne, un autre le réforme :
Il trouve ses censeurs comme ses partisans ;
Mais généralement chacun plaint vos vieux ans.
Moi, sans m'imaginer vous faire aucune injure ,
Je coulai mes avis dans ce libre murmure ,
Et mon sein à ma voix s'osant trop confier,
Ce discours m'échappa, je ne le puis nier :
Comment, dis-je, mon père, accablé de tant d'âge ,
Et sa force à présent servant mal son courage ,
Ne se décharge-t-il, avant qu'y succomber,
D'un pénible fardeau qui le fera tomber ?
Devroit-il, me pouvant assurer sa couronne ,
Hasarder que l'état me l'ôte ou me la donne ?
Et s'il veut conserver la qualité de roi ,
La retiendrait-il pas, s'en dépouillant pour moi ?
Comme il fait murmurer de l'âge qui l'accable !
Croit-il de ce fardeau ma jeunesse incapable ?
Et n'ai-je pas appris, sous son gouvernement ,
Assez de politique et de raisonnement ,
Pour savoir à quels soins oblige un diadème ;
Ce qu'un roi doit aux siens , à l'état , à soi-même ,
A ses confédérés, à la foi des traités ;
Dedans quels intérêts ses droits sont limités ;
Quelle guerre est nuisible, et quelle d'importance ,
A qui, quand et comment il doit son assistance ;
Et pour garder enfin ses états d'accidents ,
Quel ordre il doit tenir, et dehors et dedans ?
Ne sais-je pas qu'un roi qui veut qu'on le révère ,
Doit mêler à-propos l'affable et le sévère ,
Et, selon l'exigence et des temps et des lieux ,

Savoir faire parler et son front et ses yeux ;
 Mettre bien la franchise et la feinte en usage ;
 Porter tantôt un masque , et tantôt un visage ,
 Quelque avis qu'on lui donne , être toujours pareil ,
 Et se croire souvent plus que tout son conseil ;
 Mais sur-tout , et de là dépend l'heur des couronnes ,
 Savoir bien appliquer les emplois aux personnes ,
 Et faire , par des choix judicieux et sains ,
 Tomber le ministère en de fidèles mains ;
 Élever peu de gens si haut qu'ils puissent nuire ,
 Être lent à former aussi bien qu'à détruire ,
 Des bonnes actions garder le souvenir ,
 Être prompt à payer , et tardif à punir ?
 N'est-ce pas sur cet art , leur dis-je , et ces maximes
 Que se maintient le cours des règnes légitimes ?
 Voilà la vérité touchant le premier point ;
 J'apprends qu'on vous l'a dite , et ne m'en défends point.

LE ROI

Poursuivez.

LE PRINCE.

A l'égard de l'ardente colère
 Où vous met le parti du duc et de mon frère ,
 Dont l'un est votre cœur , si l'autre est votre bras ;
 Dont l'un règne en votre ame , et l'autre en vos états ,
 J'en hais l'un , il est vrai , cet insolent ministre ,
 Qui vous est précieux autant qu'il m'est sinistre ;
 Vaillant , j'en suis d'accord , mais vain , fourbe , flatteur ,
 Et de votre pouvoir secret usurpateur ;
 Ce duc , à qui votre ame , à tous autres obscure ,
 Sans crainte s'abandonne et produit toute pure ,

Et qui, sous votre nom beaucoup plus roi que vous,
Met à me desservir ses plaisirs les plus doux ;
Vous fait mes actions pleines de tant de vices ,
Et me rend près de vous tant de mauvais offices ,
Que vos yeux prévenus ne trouvent plus en moi
Rien qui vous représente , et qui promette un roi.
Je feindrois d'être aveugle , et d'ignorer l'envie
Dont en toute rencontre il vous noircit ma vie ,
S'il ne s'en usurpoit et m'ôtoit les emplois
Qui si jeune m'ont fait l'effroi de tant de rois ,
Et dont ces derniers jours il a des Moscovites
Arrêté les progrès et restreint les limites.
Partant pour cette grande et fameuse action ,
Vous en mîtes le prix à sa discrétion ;
Mais s'il est trop puissant pour craindre ma colère ,
Qu'il pense mûrement au choix de son salaire ,
Et que ce grand crédit qu'il possède à la cour ,
S'il méconnoît mon rang , respecte mon amour ,
Ou, tout brillant qu'il est, il lui sera frivole.
Je n'ai point sans sujet lâché cette parole ;
Quelques bruits m'ont appris jusqu'où vont ses desseins ,
Et c'est un des sujets , seigneur, dont je me plains.

LE ROI.

Achevez.

LE PRINCE.

Pour mon frère , après son insolence ,
Je ne puis m'emporter à trop de violence ,
Et de tous vos tourments la plus affreuse horreur
Ne le sauroit soustraire à ma juste fureur.
Quoi ! quand le cœur outré de sensibles atteintes ,

Je fais entendre au duc le sujet de mes plaintes,
 Et de ses procédés justement irrité,
 Veux mettre quelque frein à sa témérité;
 Étourdi, furieux, et poussé d'un faux zèle,
 Mon frère contre moi vient prendre sa querelle;
 Et bien plus, sur l'épée ose porter la main.
 Ah! j'atteste du ciel le pouvoir souverain,
 Qu'avant que le soleil sorti du sein de l'onde
 Ote et rende le jour aux deux moitiés du monde,
 Il m'ôtera le sang qu'il n'a pas respecté,
 On me fera raison de cette indignité.
 Puisque je suis au peuple en si mauvaise estime,
 Il la faut mériter du moins par un grand crime;
 Et de vos châtimens menacé tant de fois,
 Me rendre un digne objet de la rigueur des lois.

LE ROI, à part.

Que puis-je plus tenter sur cette ame hautaine?
 Essayons l'artifice où la rigueur est vaine,
 Puisque plainte, froideur, menace, ni prison,
 Ne l'ont pu jusqu'ici réduire à la raison.

(*au prince.*)

Ma créance, mon fils, sans doute un peu légère,
 N'est pas sans quelque erreur, et cette erreur m'est chère;
 Étouffons nos discords dans nos embrassements;

(*Il l'embrasse.*)

Je ne puis de mon sang forcer les mouvements;
 Je lui veux bien céder, et, malgré ma colère,
 Me confesser vaincu, parceque je suis père.
 Prince, il est temps qu'enfin sur un trône commun,
 Nous ne fassions qu'un règne, et ne soyons plus qu'un :

Si proche du cercueil où je me vois descendre ,
 Je me veux voir en vous remaitre de ma cendre ,
 Et par vous à couvert des outrages du temps ,
 Commencer à mon âge un règne de cent ans.

LE PRINCE.

De votre seul repos dépend toute ma joie ;
 Et si votre faveur jusque-là se déploie ,
 Je ne l'accepterai que comme un noble emploi ,
 Qui parmi vos sujets fera compter un roi.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, LE ROI, LE PRINCE.

ALEXANDRE.

Seigneur.

LE ROI.

Que voulez-vous ? Sortez.

ALEXANDRE.

Je me retire.

Mais si vous...

LE ROI.

Qu'est-ce encor ? que me voulez-vous dire ?

(à part.)

A quel étrange office , amour , me réduis-tu ,
 De faire accueil au vice , et chasser la vertu ?

ALEXANDRE.

Que si vous ne daiguez m'admettre en ma défense ,
 Vous donnerez le tort à qui reçoit l'offense.

Le prince est mon aimé , je respecte son rang ;

Mais nous ne différons ni de cœur ni de sang ;
Et pour un démenti, j'ai trop...

LE ROI.

Vous , téméraire !
Vous , la main sur l'épée , et contre votre frère !
Contre mon successeur , et mon autorité !
Implorez , insolent , implorez sa bonté ;
Et , par un repentir digne de notre grace ,
Méritez le pardon que je veux qu'il vous fasse :

(*au prince.*)

Allez , demandez-lui. Vous , tendez-lui les bras.

ALEXANDRE.

Considérez , seigneur...

LE ROI.

Ne me répliquez pas.

ALEXANDRE , *à part.*

Fléchissons-nous mon cœur sous cette humeur hautaine !
Oui , du degré de l'âge il faut porter la peine ;
Que j'ai de répugnance à cette lâcheté !

(*au prince.*)

O ciel ! pardonnez donc à ma témérité ,
Mon frère , un père enjoint que je vous satisfasse ;
J'obéis à son ordre , et vous demande grace ;
Mais par cet ordre il faut me tendre aussi les bras.

LE ROI.

Dieux ! le cruel encor ne le regarde pas !

LE PRINCE.

Sans eux , suffit-il pas que le roi vous pardonne ?

LE ROI.

Prince , encore une fois , donnez-les , je l'ordonne.

Laissez à mon respect vaincre votre courroux.

LE PRINCE, *au roi.*

A quelle lâcheté, seigneur, m'obligez-vous ?

(*à Alexandre.*)

Allez, et n'imputez cet excès d'indulgence
Qu'au pouvoir absolu qui retient ma vengeance.

ALEXANDRE, *à part.*

O nature ! ô respect ! que vous m'êtes cruels !

LE ROI.

Changez ces différents en des vœux mutuels ;
Et quand je suis en paix avec toute la terre ,
Dans ma maison , mes fils , ne mettez point la guerre
Faites venir le duc , infant.

SCÈNE III.

LE ROI, LE PRINCE.

LE ROI.

Prince, arrêtez.

LE PRINCE.

Vous voulez m'ordonner encor des lâchetés ,
Et pour ce traître encor solliciter ma grace !
Mais pour des ennemis ce cœur n'a plus de place ,
Votre sang qui l'anime y répugne à vos lois :
Aimez cet insolent , conservez votre choix ,
Et du bandeau royal qui vous couvre la tête ,
Payez , si vous voulez , sa dernière conquête ;
Mais souffrez-m'en , seigneur , un mépris généreux ;
Laissez ma haine libre aussi bien que vos vœux.

Souffrez ma dureté, gardant votre tendresse,
Et ne m'ordonnez point un acte de foiblesse.

LE ROI.

Mon fils, si près du trône où vous allez monter,
Près d'y remplir ma place, et m'y représenter,
Aussi bien souverain sur vous que sur les autres,
Prenez mes sentiments, et dépouillez les vôtres.
Donnez à mes souhaits, de vous-même vainqueur,
Cette noble foiblesse, et digne d'un grand cœur,
Qui vous fera priser de toute la province,
Et, monarque, oubliez les différens du prince.

LE PRINCE.

Je préfère ma haine à cette qualité.
Dispensez-moi, seigneur, de cette indignité.

SCÈNE IV.

LE DUC DE CURLANDE, LE ROI, ALEXANDRE,
LE PRINCE, OCTAVE.

LE ROI.

Étouffez cette haine, ou je prends sa querelle;
Duc, saluez le prince.

LE PRINCE, *en l'embrassant avec peine.*

O contrainte cruelle?

(*Ils s'embrassent.*)

LE ROI.

Et d'une étroite ardeur nuis à l'avenir,
De vos discours passés perdez le souvenir.

LE DUC.

Pour lui prouver à quoi mon zèle me convie,
Je voudrois perdre encore et le sang et la vie.

LE ROI.

Assez d'occasions, de sang et de combats
Ont signalé pour nous et ce cœur et ce bras,
Et vous ont trop acquis, par cet illustre zèle,
Tout ce qui d'un mortel rend la gloire immortelle;
Mais vos derniers progrès, qui certes m'ont surpris,
Passent toute créance, et demandent leur prix.

Avec si peu de gens avoir fait nos frontières,
D'un si puissant parti les sanglants cimetières,
Et dans si peu de jours, par d'incroyables faits,
Réduit le Moscovite à demander la paix!

Ce sont des actions dont la reconnaissance
Du plus riche monarque excède la puissance.
N'exceptez rien aussi de ce que je vous dois;
Demandez, j'en ai mis le prix à votre choix:
Envers votre valeur acquittez ma parole.

LE DUC.

Je vous dois tout, grand roi.

LE ROI.

Ce respect est frivole,
La parole des rois est un gage important,
Qu'ils doivent, le pouvant, retirer à l'instant;
Il est d'un prix trop cher pour en laisser la garde;
Par le dépôt, la perte ou l'oubli s'en hasarde.

LE DUC.

Puisque votre bonté me force à recevoir
Le loyer d'un tribut et le prix d'un devoir,

Un servage, seigneur, plus doux que votre empire,
Des flammes et des fers sont le prix où j'aspire.
Si d'un cœur consumé d'un amour violent,
La bouche ose exprimer...

LE PRINCE.

Arrêtez, insolent ;
Au vol de vos desirs imposez des limites ,
Et proportionnez vos vœux à vos mérites ;
Autrement, au mépris et du trône et du jour,
Dans votre infame sang j'éteindrai votre amour :
Où mon respect s'oppose , apprenez, téméraire ,
A servir sans espoir, et souffrir, et vous taire :
Ou...

LE DUC, *sortant.*

Je me tais, seigneur ; et puisque mon espoir
Blesse votre respect, il blesse mon devoir.

(*Il s'en va avec l'infant.*)

SCÈNE V.

LE ROI, LE PRINCE, OCTAVE.

LE ROI.

Prince, vous emportant à ce caprice extrême,
Vous ménagez fort mal l'espoir d'un diadème,
Et votre tête encor qui le prétend porter.

LE PRINCE.

Vous êtes roi, seigneur, vous pouvez me l'ôter ;
Mais j'ai lieu de me plaindre, et ma juste colère
Ne peut prendre de lois, ni d'un roi, ni d'un père.

LE ROI.

Je dois bien moins en prendre et d'un fol, et d'un fils ;
Pensez à votre tête, et prenez-en avis.

(Il s'en va en colère.)

SCÈNE VI.

LE PRINCE, OCTAVE.

OCTAVE.

O dieux ! ne sauriez-vous cacher mieux votre haine ?

LE PRINCE.

Veux-tu que, la cachant, mon attente soit vaine,
Qu'il vole à mon espoir ce trésor amoureux,
Et qu'il fasse son prix de l'objet de mes vœux ?
Quoi ! Cassandre sera le prix d'une victoire,
Qu'usurpant mes emplois il dérobe à ma gloire ?
Et l'état qu'il gouverne à ma confusion,
L'épargne qu'il manie avec profusion,
Les siens qu'il agrandit, les charges qu'il dispense,
Ne lui tiennent pas lieu d'assez de récompense,
S'il ne me prive encor du fruit de mon amour,
Et si, m'ôtant Cassandre, il ne m'ôte le jour ?
N'est-ce pas de tes soins et de ta diligence
Que je tiens le secret de leur intelligence ?

OCTAVE.

Oui, seigneur ; mais l'hymen qu'on lui va proposer,
Au succès de vos vœux la pourra disposer :
L'infante l'a mandée, et, par son entremise,
J'espère à vos souhaits la voir bientôt soumise.

Cependant feignez mieux, et d'un père irrité,
Et d'un roi méprisé, craignez l'autorité.
Reposez sur vos soins l'ardeur qui vous transporte.

LE PRINCE.

C'est mon roi, c'est mon père, il est vrai, je m'emporte :
Mais je trouve en deux yeux, deux rois plus absolus,
Et n'étant plus à moi, ne me possède plus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

THÉODORE, CASSANDRE.

THÉODORE.

Enfin si son respect ni le mien ne vous touche ,
Cassandre , tout l'état vous parle par ma bouche :
Le refus de l'hymen qui vous soumet sa foi ,
Lui refuse une reine , et veut ôter un roi.
L'objet de vos mépris attend une couronne ,
Que déjà d'une voix tout le peuple lui donne ,
Et , de plus , ne l'attend qu'afin de vous l'offrir ;
Et votre cruauté ne le sauroit souffrir ?

CASSANDRE.

Non , je ne puis souffrir , en quelque rang qu'il monte ,
L'ennemi de ma gloire , et l'amant de ma honte ,
Et ne puis pour époux vouloir d'un suborneur
Qui voit qu'il a sans fruit poursuivi mon honneur ;
Qui , tant que sa poursuite a cru m'avoir infame ,
Ne m'a point souhaitée en qualité de femme ;
Et qui , n'ayant pour but que ses sales plaisirs ,
En mon seul déshonneur bernoit tous ses desirs ;
En quelque objet qu'il soit à toute la province ,
Je ne regarde en lui ni monarque ni prince ,

Et ne vois, sous l'éclat dont il est revêtu ,
 Que de traîtres appâts qu'il tend à ma vertu.
 Après ses sentiments à mon honneur sinistres ,
 L'essai de ses présents, l'effort de ses ministres ,
 Ses plaintes, ses écrits, et la corruption
 De ceux qu'il crut pouvoir servir sa passion ,
 Ces moyens vicieux aidant mal sa poursuite ,
 Aux vertueux enfin son amour est réduite ;
 Et pour venir à bout de mon honnêteté ,
 Il met tout en usage, et crime, et piété.
 Mais en vain il consent que l'amour nous unisse ,
 C'est appeler l'honneur au secours de son vice ;
 Puis, s'étant satisfait, on sait qu'un souverain ,
 D'un hymen qui déplaît, a le remède en main.
 Pour en rompre les nœuds, et colorer ses crimes ,
 L'état ne manque pas de plausibles maximes ;
 Son infidélité suivroit de près sa foi :
 Seul il se considère, il s'aime, et non pas moi.

THÉODORE.

Ses vœux un peu bouillants vous font beaucoup d'ombrage.

CASSANDRE.

Il vaut mieux faillir moins, et craindre davantage.

THÉODORE.

La fortune vous rit, et ne rit pas toujours.

CASSANDRE.

Je crains son inconstance, et ses courtes amours ;
 Et puis, qu'est un palais, qu'une maison pompeuse
 Qu'à notre ambition bâtit cette trompeuse ,
 Où l'ame dans les fers gémit à tout propos ,
 Et ne rencontre pas le solide repos ?

THÉODORE.

Je ne vous puis qu'offrir après un diadème.

CASSANDRE.

Vous me donnerez plus me laissant à moi-même.

THÉODORE.

Seriez-vous moins à vous ayant moins de rigueur ?

CASSANDRE.

N'appelleriez-vous rien la perte de mon cœur ?

THÉODORE.

Vous feriez un échange, et non pas une perte.

CASSANDRE.

Et j'aurois cette injure impunément soufferte !

Et ce que vous nommez des vœux un peu bonillants,

Ces desseins criminels, ces efforts insolents,

Ces libres entretiens, ces messages infames,

L'espérance du rapt dont il flattoit ses flammes,

Et tant d'offres enfin dont il crut me toucher,

Au sang de Cunisberg se pourroient reprocher !

THÉODORE.

Ils ont votre vertu vainement combattue.

CASSANDRE

On en pourroit douter, si je m'en étois tue,

Et si, sous cet hymen me laissant asservir,

Je lui donnois un bien qu'il m'a voulu ravir.

Excusez ma douleur : je sais, sage princesse,

Quelles soumissions je dois à votre altesse ;

Mais au choix que mon cœur doit faire d'un époux,

Si j'en crois mon honneur, je lui dois plus qu'à vous.

SCÈNE II.

LE PRINCE, THÉODORE, CASSANDRE.

LE PRINCE, *entrant à grands pas.**(à part.)*

Cède, cruel tyran d'une amitié si forte,
 Respect qui me retiens, à l'ardeur qui m'emporte.
 Sachons si mon hymen, ou mon cercueil est prêt :
 Impatient d'attendre, entendons mon arrêt.

(à Cassandre)

Parlez, belle ennemie, il est temps de résoudre
 Si vous devez lancer ou retenir la foudre :
 Il s'agit de me perdre ou de me secourir ;
 Qu'en avez-vous conclu, faut-il vivre ou mourir ?
 Quel des deux voulez-vous, ou mon cœur, ou ma cendre ?
 Quelle des deux aurai-je, ou la mort, ou Cassandre ?
 L'hymen à vos beaux jours joindra-t-il mon destin,
 Ou si votre refus sera mon assassin ?

CASSANDRE.

Me parlez-vous d'hymen ? et voudriez-vous pour femme¹
 L'indigne et vil objet d'une impudique flamme ?
 Moi, dieux ! moi, la moitié d'un roi, d'un potentat ?
 Ah, prince ! quel présent feriez-vous à l'état,
 De lui donner pour reine une femme suspecte ?
 Et quelle qualité voulez-vous qu'il respecte

¹ Du temps de Rotrou, *voudriez* n'étoit compté que pour deux syllabes.

En un objet infame et si peu respecté,
Que vos sales desirs ont tant sollicité?

LE PRINCE.

Il y respectera la vertu la plus digne
Dont l'épreuve ait jamais fait une femme insigne,
Et le plus adorable et plus divin objet,
Qui de son souverain fit jamais son sujet.
Je sais trop, et jamais ce cœur ne vous approche,
Que confus de ce crime il ne se le reproche,
A quel point d'insolence et d'indiscrétion
Ma jeunesse d'abord porta ma passion.
Il est vrai qu'ébloui de ces yeux adorables,
Qui font tant de captifs et tant de misérables,
Forcé par des attraits si dignes de mes vœux,
Je les contemplai seuls, et ne recherchai qu'eux;
Mon respect s'oublia dedans cette poursuite.
Mais un amour enfant put manquer de conduite;
Il portoit son excuse en son aveuglement,
Et c'est trop le punir que du bannissement.
Sitôt que le respect m'a dessillé la vue,
Et qu'outre les attraits dont vous êtes pourvue,
Votre soin, votre rang, vos illustres aïeux,
Et vos rares vertus, m'ont arrêté les yeux;
De mes vœux aussitôt réprimant l'insolencé,
J'ai réduit sous vos lois toute leur violence,
Et, restreinte à l'espoir de notre hymen futur,
Ma flamme a consommé ce qu'elle avoit d'impur.
Le flambeau qui me guide, et l'ardeur qui me presse,
Cherche en vous une épouse, et non une maîtresse.
Accordez-la, madame, au repentir profond,

Qui détestant mon crime à vos pieds me confond :
 Sous cette qualité souffrez que je vous aime ,
 Et privez-moi du jour plutôt que de vous-même.
 Car enfin si l'on pèche adorant vos appas ,
 Et si l'on ne vous plaît qu'en ne vous aimant pas ,
 Cette offense est un mal que je veux toujours faire ,
 Et je consens plutôt à mourir qu'à vous plaire.

CASSANDRE.

Et mon mérite , prince , et ma condition ,
 Sont d'indignes objets de votre passion.
 Mais quand j'estimerois vos ardeurs véritables ,
 Et quand on nous verroit des qualités sortables ,
 On ne verra jamais l'hymen nous assortir ,
 Et je perdrai le jour avant qu'y consentir.
 D'abord que votre amour fit voir dans sa poursuite ,
 Et si peu de respect et si peu de conduite ,
 Et que le seul objet d'un dessein vicieux ,
 Sur ma possession vous fit jeter les yeux ,
 Je ne vous regardai que par l'ardeur infame
 Qui ne m'appeloit point au rang de votre femme ,
 Et que par cet effort brutal et suborneur
 Dont votre passion attaquoit mon honneur ,
 Et ne considérant en vous que votre vice ,
 Je pris en telle horreur vous et votre service ,
 Que, si je vous offense en ne vous aimant pas ,
 Et si dans mes vœux seuls vous trouvez des appas ,
 Cette offense est un mal que je veux toujours faire ,
 Et je consens plutôt à mourir qu'à vous plaire.

LE PRINCE.

Eh bien , contre un objet qui vous fait tant d'horreur ,

Inhumaine, exercez toute votre fureur ;
 Armez-vous contre moi de glaçons et de flammes ;
 Inventez des secrets de tourmenter les ames ;
 Suscitez terre et ciel contre ma passion ;
 Intéressez l'état dans votre aversion ;
 Du trône où je prétends détournez son suffrage ,
 Et pour me perdre enfin mettez tout en usage :
 Avec tous vos efforts et tout votre courroux,
 Vous ne m'ôterez pas l'amour que j'ai pour vous ;
 Dans vos plus grands mépris je vous serai fidèle ;
 Je vous adorerai furieuse et cruelle ;
 Et pour vous conserver ma flamme et mon amour,
 Malgré mon désespoir conserverai le jour.

THÉODORE.

Quoi ! nous n'obtiendrons rien de cette humeur altière !

CASSANDRE.

Il m'a dû , m'attaquant, connoître tout entière,
 Et savoir que l'honneur m'étoit sensible au point
 D'en conserver l'injure et ne pardonner point.

THÉODORE.

Mais vous venger ainsi, c'est vous punir vous-même.
 Vous perdez avec lui l'espoir d'un diadème.

CASSANDRE.

Pour moi le diadème auroit de vains appas,
 Sur un front que j'ai craint, et que je n'aime pas.

THÉODORE.

Régner ne peut déplaire aux ames généreuses.

CASSANDRE.

Les trônes bien souvent portent des malheureuses,
 Qui, sous le joug brillant de leur autorité,

Ont beaucoup de sujets , et peu de liberté.

THÉODORE.

Redontez-vous un joug qui vous fait souveraine ?

CASSANDRE.

Je ne veux point dépendre , et veux être ma reine :
Ou ma franchise, enfin , si jamais je la perds ,
Veut choisir son vainqueur, et connoître ses fers.

THÉODORE.

Servir, un sceptre en main , vaut bien votre franchise.

CASSANDRE.

Savez-vous si déjà je ne l'ai point soumise ?

LE PRINCE.

Oui , je le sais, cruelle, et connois mon rival ;
Mais j'ai cru que son sort m'étoit trop inégal
Pour me persuader qu'on dût mettre en balance
Le choix de mon amour, ou de son insolence.

CASSANDRE.

Votre rang n'entre pas dedans ses qualités ;
Mais son sang ne doit rien au sang dont vous sortez ,
Ni lui n'a pas grand lieu de vous porter envie.

LE PRINCE.

Insolente , ce mot lui coûtera la vie :
Et ce fer, en son sang si noble et si vanté ,
Me va faire raison de votre vanité.
Violons, violons des lois trop respectées ,
O sagesse ! ô raison ! que j'ai tant consultées :
Ne nous obstinons point à des vœux superflus ;
Laissons mourir l'amour où l'espoir ne vit plus.
Allez, indigne objet de mon inquiétude :
J'ai trop long-temps souffert de votre ingratitude ;

Je vous devois connoître, et ne m'engager pas
Aux trompeuses douceurs de vos cruels appas ;
Ou, m'étant engagé, n'implorer point votre aide,
Et sans vous demander, vous ravir mon remède.
Mais contre son pouvoir mon cœur a combattu,
Je ne me repens pas d'un acte de vertu ;
De vos superbes lois ma raison dégagée,
A guéri mon amour, et croit l'avoir songée ;
De l'indigne brasier qui consumoit mon cœur,
Il ne me reste plus que la seule rougeur,
Que la honte et l'horreur de vous avoir aimée
Laisseront a jamais sur ce front imprimée.
Oui, j'en rougis, ingrata, et mon propre courroux
Ne me peut pardonner ce que j'ai fait pour vous.
Je veux que la mémoire efface de ma vie
Le souvenir du temps que je vous ai servie.
J'étois mort pour ma gloire, et je n'ai pas vécu,
Tant que ce lâche cœur s'est dit votre vaincu :
Ce n'est que d'aujourd'hui qu'il vit et qu'il respire,
D'aujourd'hui qu'il renonce au joug de votre empire,
Et qu'avec ma raison mes yeux et lui d'accord
Détestent votre vue à l'égal de la mort.

CASSANDRE.

Pour vous en guérir, prince, et ne leur plus déplaire,
Je m'impose moi-même un exil volontaire,
Et je mettrai grand soin, sachant ces vérités,
A ne vous plus montrer ce que vous détestez.
Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LE PRINCE, THÉODORE.

LE PRINCE, *interdit, et la regardant sortir.*

Que faites-vous , ô mes lâches pensées ,
 Suivez-vous cette ingrate , êtes-vous insensées ?
 Mais plutôt qu'as-tu fait , mon aveugle courroux ?
 Adorable inhumaine , hélas ! où fuyez-vous ?
 Ma sœur , au nom d'amour , et par pitié des larmes
 Que ce cœur enchanté donne encore à ses charmes ,
 Si vous voulez d'un frère empêcher le trépas ,
 Suivez cette insensible , et retenez ses pas.

THÉODORE.

La retenir , mon frère , après l'avoir bannie !

LE PRINCE.

Ah ! contre ma raison servez sa tyrannie ;
 Je veux désavouer ce cœur sédition ,
 La servir , l'adorer , et mourir à ses yeux.
 Privé de son amour , je chérirai sa haine ,
 J'aimerai ses mépris , je bénirai ma peine ;
 Se plaindre des ennemis que causent ses appas ,
 C'est se plaindre d'un mal qu'on ne mérite pas ;
 Que je la voie au moins , si je ne la possède ;
 Mon mal chérit sa cause , et croît par son remède.
 Quand mon cœur à ma voix a feint de consentir ,
 Il en étoit charmé , je l'en veux démentir ;
 Je mourois , je brûlois , je l'adorois dans l'ame ,
 Et le ciel a pour moi fait un sort tout de flamme ;

Allez. Mais que fais-tu, stupide et lâche amant?
Quel caprice t'avengle? as-tu du sentiment?

(Elle s'en va.)

Rentre, prince sans cœur, un moment en toi-même.

(à Théodore , prête à sortir.)

Me laissez-vous, ma sœur, en ce désordre extrême?

THÉODORE.

J'allois la retenir.

LE PRINCE.

Eh! ne voyez-vous pas

Quel arrogant mépris précipite ses pas,
Avec combien d'orgueil elle s'est retirée,
Quelle implacable haine elle m'a déclarée,
Et que m'exposer plus aux foudres de ses yeux,
C'est dans sa frénésie armer un furieux?
De mon esprit plutôt chassez cette cruelle,
Condamnez les pensers qui me parleront d'elle,
Peignez-moi sa conquête indigne de mon rang,
Et soutenez en moi l'honneur de votre sang.

THÉODORE.

Je ne vous puis celer que le trait qui vous blesse,
Dedans un sang royal trouve trop de faiblesse;
Je vois de quels efforts vos sens sont combattus,
Mais les difficultés sont le champ des vertus;
Avec un peu de peine on achète la gloire;
Qui veut vaincre est déjà bien près de la victoire:
Se faisant violence, on s'est bientôt dompté,
Et rien n'est tant à nous que notre volonté.

LE PRINCE.

Helas! il est aisé de juger de ma peine,

Par l'effort qui d'un temps m'emporte et me ramène ,
 Et par ces mouvements si prompts et si puissants ,
 Tantôt sur ma raison , et tantôt sur mes sens ;
 Mais , quelque trouble enfin qu'ils vous fassent paroître ,
 Je vous croirai , ma sœur , et je serai mon maître.
 Je lui laisserai libre , et l'espoir et la foi
 Que son sang lui défend d'élever jusqu'à moi ;
 Lui souffrant le mépris du rang qu'elle rejette ,
 Je la perds pour maîtresse , et l'acquiers pour sujette .
 Sur qui régnoit sur moi j'ai des droits absolus ,
 Et la punis assez pas son propre refus.
 Ne renaissiez donc plus , mes flammes étouffées ,
 Et du duc de Curlande augmentez les trophées.
 La victoire m'honore , et m'ôte seulement
 Un caprice obstiné d'aimer trop basement.

THÉODORE.

Quoi ! mon frère , le duc auroit dessein pour elle ?

LE PRINCE.

Ce mystère , ma sœur , n'est plus une nouvelle ;
 Et mille observateurs que j'ai commis exprès
 Ont si bien vu leurs feux qu'ils ne sont plus secrets.

THÉODORE.

Ah !

LE PRINCE.

C'est de cette amour que procède ma haine ,
 Et non de sa faveur , quoique si souveraine ,
 Que j'ai sujet de dire avec confusion ,
 Que presque auprès de lui le roi n'a plus de nom !
 Mais puisque j'ai dessein d'oublier cette ingrante ,
 Il faut en le servant que mon mépris éclate ;

Et pour avec éclat en retirer ma foi,
Je vais de leur hymen solliciter le roi :
Je mettrai de ma main mon rival en ma place ,
Et je verrai leur flamme avec autant de glace ,
Qu'en ma plus violente et plus sensible ardeur
Cet insensible objet eut pour moi de froideur.

SCÈNE IV.

THÉODORE.

O raison égarée ! ô raison suspendue !
Jamais trouble pareil t'avoit-il confondue ?
Sottes présomptions , grandeurs qui nous flattez ,
Est-il rien de menteur comme vos vanités ?
Le duc aime Cassandre ! et j'étois assez vaine ,
Pour réputer mes yeux les auteurs de sa peine ,
Et bien plus pour m'en plaindre , et les en accuser ,
Estimant sa conquête un heur à mépriser !
Le duc aime Cassandre ! Eh quoi ! tant d'apparences ,
Tant de subjections , d'honneurs , de déférences ,
D'ardeurs , d'attachements , de craintes , de tributs ,
N'offroient-ils à mes lois qu'un cœur qu'il n'avoit plus ?
Ces soupirs dont cent fois la douce violence ,
Sortant désavouée a trahi son silence ,
Ces regards par les miens tant de fois rencontrés ,
Les devoirs , les respects , les soins qu'il m'a montrés ,
Provenoient-ils d'un cœur qu'un autre objet engage ?
Sais-je si mal d'amour expliquer le langage ?
Fais-je d'un simple hommage une inclination ,

Et formé-je un fantôme à ma présomption?
 Mais insensiblement renonçant à moi-même,
 J'avouerai ma défaite, et je croirai que j'aime.
 Quand j'en serois capable, aimerois-je où je veux?
 Aux raisons de l'état ne dois-je pas mes vœux,
 Et ne sommes-nous pas d'innocentes victimes,
 Que le gouvernement immole à ses maximes?
 Mes vœux en un vassal honteusement bornés,
 Laisseront-ils pour lui des rivaux couronnés?
 Mais ne me flatte point, orgueilleuse naissance,
 L'amour sait bien sans sceptre établir sa puissance;
 Et soumettant nos cœurs par de secrets appas,
 Fait les égalités, et ne les cherche pas :
 Si le duc n'a le front chargé d'une couronne,
 C'est lui qui les protège, et c'est lui qui les donne.
 Par quelles actions se peut-on signaler,
 Que...

SCÈNE V.

LÉONOR, SUIVANTE; THÉODORE.

LÉONOR.

Madame, le duc demande à vous parler.

THÉODORE.

Qu'il entre. Mais après ce que je viens d'apprendre
 Souffrir un libre accès à l'amant de Cassandre,
 Agréer ses devoirs, et le revoir encor,
 Lâche, le dois-je faire? attendez, Léonor,
 Une douleur légère à l'instant survenue,
 Ne me peut aujourd'hui souffrir l'heur de sa vue.

Faites-lui mon excuse. O ciel ! de quel poison
Sens-je inopinément attaquer ma raison !

(*Léonor sort.*)

Je voudrois à l'amour paroître inaccessible ,
Et d'un indifférent la perte m'est sensible :
Je ne puis être sienne , et sans dessein pour lui ,
Je ne puis consentir ses desseins pour autrui.

SCÈNE VI.

ALEXANDRE, THÉODORE, LÉONOR.

ALEXANDRE.

Comment ! du duc, ma sœur, refuser la visite !
D'où vous vient ce chagrin, et quel mal vous l'excite ?

THÉODORE.

Un léger mal de cœur qui ne durera pas.

ALEXANDRE.

Un avis de ma part portoit ici ses pas.

THÉODORE.

Quel ?

ALEXANDRE.

Croyant que Cassandre étoit de la partie...

THÉODORE.

A peine deux moments ont suivi sa sortie.

ALEXANDRE.

Et sachant à quel point ses charmes lui sont doux ,
Je l'avois averti de se rendre chez vous ,
Pour vous solliciter vers l'objet qu'il adore ,
D'un secours que je sais que Ladislas implore ;
Vous connoissez le prince , et vous pouvez juger

Si sous d'honnêtes lois amour le peut ranger ;
 Ses mauvais procédés ont trop dit ses pensées :
 On peut voir l'avenir dans les choses passées ,
 Et juger aisément qu'il tend à son honneur ,
 Sous ces offres d'hymen , un appât suborneur ;
 Mais , parlant pour le duc , si je vous sollicite
 De la protection de l'ardeur illicite ,
 N'en accusez que moi ; demandez-moi raison ,
 Ou de son insolence , ou de sa trahison.
 C'est moi , ma chère sœur , qui réponds à Cassandre
 D'un brasier dont jamais on ne verra la cendre ,
 Et du plus pur amour de qui jamais mortel ,
 Dans le temple d'hymen ait encensé l'autel.
 Servez contre une impure une ardeur si parfaite.

THÉODORE, *se retirant appuyée sur Léonor.*

Mon mal s'accroît , mon frère , agréez ma retraite.

(*Elles s'en vont.*)

ALEXANDRE.

O sensible contrainte ! ô rigoureux ennui
 D'être obligé d'aimer dessous le nom d'autrui !
 Outre que je pratique une ame prévenue ,
 Quel fruit peut tirer d'elle une flamme inconnue ,
 Et que puis-je espérer sous cet aspect fatal ,
 Qui cache le malade en découvrant le mal ?
 Mais , quoi que sur mes vœux mon frère ose entreprendre ,
 J'ai tort de craindre rien sous la foi de Cassandre ,
 Et certain du secours , et d'un cœur , et d'un bras ,
 Qui pour la conserver ne l'épargneroient pas.

LIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE DUC DE CURLANDE.

Que m'avez-vous produit , indiscrètes pensées ,
Téméraires desirs , passions insensées ?
Efforts d'un cœur mortel pour d'immortels appas ,
Qu'on a d'un vol si haut précipité si bas ;
Espoirs qui jusqu'au ciel souleviez de la terre ,
Deviez-vous pas savoir que jamais le tonnerre ,
Qui dessus votre orgueil enfin vient d'éclater ,
Ne pardonne aux desseins que vous osiez tenter ?
Quelque profond respect qu'ait eu votre poursuite ,
Vous voyez qu'un refus vous ordonne la fuite ;
Évitez les combats que vous vous préparez ;
Jugez-en le péril , et vous en retirez.
Qu'ai-je droit d'espérer , si l'ardeur qui me presse
Irrite également le prince et la princesse ,
Si voulant hasarder , ou ma bouche , ou mes yeux ,
Je fais l'une malade , et l'autre furieux ?
Apprenons l'art , mon cœur , d'aimer sans espérance ,
Et souffrir des mépris avecque révérence.
Résolvons-nous sans honte aux belles lâchetés
Que ne rebutent pas des devoirs rebutés.

Portons sans intérêt un joug si légitime ;
 N'en osant être amant, soyons-en la victime ;
 Exposons un esclave à toutes les rigueurs
 Que peuvent exercer de superbes vainqueurs.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, LE DUC.

ALEXANDRE.

Duc, un trop long respect me tait votre pensée,
 Notre amitié s'en plaint, et s'en trouve offensée.
 Elle vous est suspecte, ou vous la violez,
 Et vous me dérobez ce que vous me celez ;
 Qui donne toute une ame en veut aussi d'entières ;
 Et quand vos intérêts m'ont fourni des matières,
 Pour les bien embrasser ce cœur vraiment ami
 Ne s'est point contenté de s'ouvrir à demi,
 Et j'ai d'une chaleur généreuse et sincère,
 Fait pour vous tout l'effort que l'amitié peut faire.
 Cependant vous semblez, encor mal assuré,
 Mettre en doute un serment si saintement juré ;
 Je lis sur votre front des passions secrètes,
 Des sentiments cachés, des atteintes muettes,
 Et d'un œil qui vous plaint, et tontefois jaloux,
 Vois que vous réservez un secret tout à vous.

LE DUC.

Quand j'ai cru mes ennuis capables de remède,
 Je vous en ai fait part, j'ai réclamé votre aide,
 Et j'en ai vu l'effet si bouillant et si prompt,

Que le seul souvenir m'en charme et me confond.
Mais quand je crois mon mal de secours incapable,
Sans vous le partager il suffit qu'il m'accable;
Et c'est assez et trop qu'il fasse un malheureux,
Sans passer jusqu'à vous, et sans en faire deux.

ALEXANDRE.

L'ami qui souffre seul fait une injure à l'autre;
Ma part de votre ennui diminuera la vôtre.
Parlez, duc, et sans peine ouvrez-moi vos secrets :
Hors de votre parti je n'ai plus d'intérêts.
J'ai su que votre grande et dernière journée
Par la main de l'amour veut être couronnée;
Et que voulant au roi, qui vous en doit le prix,
Déclarer la beauté qui charme vos esprits,
D'un frère impétueux l'ordinaire insolence
Vous a fermé la bouche, et contraint au silence :
Souffrez, sans expliquer l'intérêt qu'il y prend,
Que j'en aille pour vous vider le différent,
Et ne m'en faites point craindre les conséquences.
Il faut qu'enfin quelqu'un réprime ses licences;
Et le roi ne pouvant vous en faire raison,
Je me trouve et le cœur et le bras assez bon.
Mais m'offrant à servir les ardeurs qui vous pressent,
Que j'apprenne du moins à qui vos vœux s'adressent.

LE DUC.

J'ai vu de vos bontés des effets assez grands,
Sans vous faire avec lui de nouveaux différents,
Sans irriter sa haine; elle est assez aigrie.
Il est prince, seigneur, respectons sa furie :
A ma mauvaise étoile imputons mon ennui,

Et croyons-en le sort plus coupable que lui.
 Laissez à mon amour taire un nom qui l'offense,
 Que des respects encor, plus forts que sa défense,
 Et qui plus qu'aucun autre ont droit de me lier,
 Tout précieux qu'il m'est, m'ordonnent d'oublier.
 Laissez-moi retirer d'un champ d'où ma retraite
 Peut seule à l'ennemi dérober ma défaite.

ALEXANDRE.

Ce silence obstiné m'apprend votre secret,
 Mais il tombe en un sein généreux et discret;
 Ne me le celez plus, duc, vous aimez Cassandre;
 C'est le plus digne objet où vous puissiez prétendre,
 Et celui dont le prince, adorant son pouvoir,
 A le plus d'intérêt d'éloigner votre espoir.
 Traitant l'amour pour moi, votre propre franchise
 A donné dans ses rets, et s'y trouve surprise;
 Et mes desseins pour elle, aux vôtres préférés,
 Sont ces puissants respects à qui vous déférez.
 Mais vous craignez à tort qu'un ami vous accuse
 D'un crime dont Cassandre est la cause et l'excuse,
 Quelque auguste ascendant qu'aient sur moi ses appas.

LE DUC.

Ne vous étonnez point si je ne répons pas;
 Ce discours me surprend, et cette indigne plainte
 Me livre une si rude et si sensible atteinte,
 Qu'égaré, je me cherche, et demeure en suspens
 Si c'est vous qui parlez, ou moi qui vous entends.
 Moi, vous trahir, seigneur! moi, sur cette Cassandre,
 Près de qui je vous sers, pour moi-même entreprendre
 Sur un amour si stable et si bien affermi!

Vous me croyez bien lâche, ou bien peu votre ami.

ALEXANDRE.

Croiriez-vous, l'adorant, m'altérer votre estime?

LE DUC.

Me pourriez-vous aimer, coupable de ce crime?

ALEXANDRE.

Confident, ou rival, je ne vous puis haïr.

LE DUC.

Sincère et généreux, je ne vous puis trahir.

ALEXANDRE.

L'amour surprend les cœurs, et s'en rend bientôt maître.

LE DUC.

La surprise ne peut justifier un traître,
Et tout homme de cœur, pouvant perdre le jour,
A le remède en main des surprises d'amour.

ALEXANDRE.

Pardonnez un soupçon, non pas une créance,
Qui naissoit du défaut de votre confiance.

LE DUC.

Je veux bien l'oublier, mais à condition
Que ce même défaut soit sa punition,
Et qu'il me soit permis une fois de me taire,
Sans que votre amitié s'en plaigne ou s'en altère.
Au reste, et cet avis, s'ils vous étoient suspects,
Vous peut justifier mes soins et mes respects:
Cassandre par le prince est si persécutée,
Et d'agents si puissants pour lui sollicitée,
Que, si vous lui voulez sauver la liberté,
Il n'est plus temps d'aimer sous un nom emprunte.
Assez et trop long-temps, sous ma feinte poursuite,

J'ai de votre dessein ménagé la conduite ;
 Et vos vœux , sous couleur de servir mon amour ,
 Ont assez ébloui tous les yeux de la cour ;
 De l'artifice enfin il faut bannir l'usage ,
 Il faut lever le masque , et montrer le visage :
 Vous devez de Cassandre établir le repos ,
 Qu'un rival persécute et trouble à tout propos.
 Son amour en sa foi vous a donné des gages ;
 Il est temps que l'hymen règle vos avantages ,
 Et , faisant l'un heureux , en laisse un mécontent :
 L'avis vient de sa part , il vous est important.
 Je vous tais cent raisons qu'elle m'a fait entendre ,
 Arrivant chez l'infante où je viens de la rendre ,
 Qui hautement du prince embrassant le parti ,
 La mande , s'il est vrai ce qu'elle a pressenti ,
 Pour , d'un nouvel effort en faveur de sa peine ,
 Mettre encore une fois son esprit à la gêne.
 Gardez-vous de l'humeur d'un sexe ambitieux ,
 L'espérance d'un sceptre est brillante à ses yeux ,
 Et de ce soin enfin un hymen vous libère.

ALEXANDRE.

Mais me libère-t-il du pouvoir de mon père ,
 Qui peut...

LE DUC.

Si votre amour défère à son pouvoir ,
 Et si vous vous réglez par la loi du devoir ,
 Ne précipitez rien qu'il ne vous soit funeste ;
 Mais vous souffrez bien peu d'un transport si modeste ,
 Et l'ardent procédé d'un frère impétueux
 Marque bien plus d'amour qu'un si respectueux.

ALEXANDRE.

Non , non ; je laisse à part les droits de la nature ,
 Et commets à l'amour toute mon aventure ;
 Puisqu'il fait mon destin , qu'il règle mon devoir ;
 Je prends loi de Cassandre , épousons dès ce soir :
 Mais , duc , gardous encor d'éventer nos pratiques ;
 Trompons pour quelques jours jusqu'à ses domestiques ,
 Et , hors de ses plus chers dont le zèle est pour nous ,
 Aveuglons leur créance , et passez pour l'époux ;
 Puis , l'hymen accompli sous un heureux auspice ,
 Que le temps parle après , et fasse son office ;
 Il n'excitera plus qu'un impuissant courroux ,
 Ou d'un père surpris , ou d'un frère jaloux .

LE DUC.

Quoique visiblement mon crédit se hasarde ,
 Je veux bien l'exposer pour ce qui vous regarde ;
 Et plus vôtre que mien ne puis avec raison
 Avoir donné mon cœur , et refuser mon nom .
 Le vôtre...

SCÈNE III.

CASSANDRE, ALEXANDRE, LE DUC.

CASSANDRE, *en colère , sortant de chez l'infante.*

Eh bien , madame ! il faudra se résoudre
 A voir sur notre sort tomber ce coup de foudre ;
 Un fruit de votre avis , s'il nous jette si bas ,
 Est que la chute au moins ne nous surprendra pas .

(*avisant l'infant.*)

Ah, seigneur! mettez fin à ma triste aventure.
 Mettra-t-on tous les jours mon ame à la torture?
 Souffrirai-je long-temps un si cruel tourment?
 Et ne vous puis-je enfin aimer impunément?

ALEXANDRE.

Quel outrage, madame, émeut votre colère?

CASSANDRE.

La faveur d'une sœur pour l'intérêt d'un frère.
 Son tyranique effort veut éblouir mes vœux
 Par le lustre d'un joug éclatant et pompeux;
 On prétend m'aveugler avec un diadème,
 Et l'on veut malgré moi que je régne et que j'aime,
 C'est l'ordre qu'on m'impose, ou le prince irrité,
 Abandonnant sa haine à son autorité,
 Doit laisser aux neveux le plus tragique exemple,
 Et d'un mépris vengé la marque la plus ample
 Dont le sort ait jamais son pouvoir signalé,
 Et dont jusques ici les siècles aient parlé.
 Voilà les compliments que l'amour leur suscite,
 Et les tendres motifs dont on me sollicite.

ALEXANDRE.

Rendez, rendez le calme à ces charmants appas;
 Laissez gronder le foudre, il ne tombera pas;
 Ou l'artisan des maux que le sort vous destine
 Tombera le premier dessous votre ruine:
 Fondez votre repos en me faisant heureux;
 Coupons dès cette nuit tout accès à ses vœux,
 Et soyez sans frayeur, quoi qu'il ose entreprendre,
 Quand vous m'aurez commis une femme à défendre,

Et quand ouvertement, en qualité d'époux,
Mon devoir m'enjoindra de répondre de vous.

LE DUC.

Prevenez des ce soir l'ardeur qui le transporte,
Aux desseins importants la diligence importe,
L'ordre seul de l'affaire est à considérer;
Mais tirons-nous d'ici pour en délibérer:

CASSANDRE.

Quel trouble, quelle alarme, et quels soins me possèdent !

SCÈNE IV.

LE PRINCE, ALEXANDRE, CASSANDRE,
LE DUC.

LE PRINCE.

Madame, il ne se peut que mes vœux ne succèdent ;
J'aurois tort d'en douter, et de redouter rien,
Avec deux confidens qui me servent si bien,
Et dont l'affection part du profond de l'ame :
Ils vous parloient sans doute en faveur de ma flamme ?

CASSANDRE

Vous les désavoueriez de m'en entretenir,
Puisque je suis si mal en votre souvenir,
Qu'il veut même effacer du cours de votre vie
La mémoire du temps que vous m'avez servié,
Et qu'avec lui vos yeux et votre cœur d'accord
Détestent ma présence à l'égal de la mort.

LE PRINCE.

Vous en faites la veine, et tenez ces paroles

Pour des propos en l'air, et des contes frivoles.

L'amour me les dictoit, et j'étois transporté,
S'il s'en faut rapporter à votre vanité.

Mais si j'en suis bon juge, et si je m'en dois croire,
Je vois peu de matière à tant de vaine gloire;

Je ne vois point en vous d'appas si surprenants,
Qu'ils vous doivent donner des titres éminents.

Rien ne relève tant l'éclat de ce visage,

Où vous n'en mettez pas tous les traits en usage.

Vos yeux, ces beaux charmeurs, avec tous leurs appas,
Ne sont point accusés de tant d'assassinats.

Le joug que vous croyez tomber sur tant de têtes
Ne porte point si loin le bruit de vos conquêtes;

Hors un seul, dont le cœur se donne à trop bon prix,
Votre empire s'étend sur peu d'autres esprits.

Pour moi, qui suis facile, et qui bientôt me blesse,
Votre beauté m'a plu, j'avouerai ma foiblesse,

Et m'a coûté des soins, des devoirs et des pas;

Mais du dessein, je crois que vous n'en doutez pas.

Vous avez eu raison de ne vous pas promettre

Un hymen que mon rang ne me pouvoit permettre;

L'intérêt de l'état qui doit régler mon sort

Avecque mon amour n'en étoit pas d'accord.

Avec tous mes efforts, j'ai manqué de fortune;

Vous m'avez résisté, la gloire en est commune.

Si contre vos refus j'eusse cru mon pouvoir,

Un facile succès eût suivi mon espoir;

Dérobant ma conquête, elle m'étoit certaine :

Mais je n'ai pas trouvé qu'elle en valût la peine;

Et bien loin de vous mettre au rang où je prétends,

Et de vous partager le sceptre que j'attends,
 Voilà toute l'amour que vous m'avez causée.
 Si vous en croyez plus, soyez désabusée;
 Votre mépris enfin m'en produit un commun :
 Je n'ai plus résolu de vous être importun,
 J'ai perdu le desir avecque l'espérance;
 Et pour vous témoigner de quelle indifférence
 J'abandonne un plaisir que j'ai tant poursuivi,
 Je veux rendre un service à qui m'a desservi.
 Je ne vous retiens plus; conduisez-la, mon frère,
 Et vous, duc, demeurez.

CASSANDRE, *donnant la main à Alexandre.*

O la noble colère!

Conservez-moi long-temps ce généreux mépris,
 Et que bientôt, seigneur, un trône en soit le prix!

SCÈNE V.

LE PRINCE, LE DUC.

LE PRINCE, *bas.*

Dieux! avec quel effort et quelle peine extrême
 Je consens ce départ qui m'arrache à moi-même!
 Et qu'un rude combat m'affranchit de sa loi!
 Duc, j'allois pour vous voir, et de la part du roi.

LE DUC.

Quelque loi qu'il m'impose, elle me sera chère.

LE PRINCE.

Vous savez s'il vous aime et s'il vous considère :
 Il vous fait droit aussi quand il vous agrandit,

Et sur votre vertu fonde votre crédit.
 Cette même vertu, condamnant mon caprice,
 Veut qu'en votre faveur je souffre sa justice,
 Et le laisse acquitter à vos derniers exploits,
 Du prix que sa parole a mis à votre choix.
 Usez donc pour ce choix du pouvoir qu'il vous donne;
 Venez choisir des fers, qui sont votre couronne;
 Déclarez-lui l'objet que vous considérez.
 Je ne vous défends plus l'heur où vous aspirez,
 Et de votre valeur verrai la récompense,
 Comme sans intérêt, aussi sans répugnance.

LE DUC.

Mon espoir avoué, par ma témérité,
 Du succès de mes vœux autrefois m'a flatté;
 Mais depuis mon malheur d'être en votre disgrâce,
 Un visible mépris a détruit cette audace;
 Et qui se voit des yeux le commerce interdit
 Est bien vain, s'il espère et vante son crédit.

LE PRINCE.

Loin de vous desservir et vous être contraire,
 Je vais de votre hymen solliciter mon père;
 J'ai déjà sa parole, et, s'il en est besoin,
 Près de cette beauté vous offre encor mon soin.

LE DUC

En vain je l'obtiendrai de son pouvoir suprême,
 Si je ne puis encor l'obtenir d'elle-même.

LE PRINCE.

Je crois que les moyens vous en seront aisés.

LE DUC.

Vos soins en ma faveur les ont mal disposés.

LE PRINCE.

Avec votre vertu ma faveur étoit vaine

LE DUC.

Mes efforts étoient vains avecque votre haine

LE PRINCE.

Mes intérêts cessés relèvent votre espoir.

LE DUC.

Mes vœux humiliés relèvent mon devoir,
 Et l'aine qu'une fois on a persuadée
 A trop d'attachement à sa première idée
 Pour reprendre sitôt l'estime ou le mépris,
 Et guérir aisément d'un dégoût qu'elle a pris.

SCÈNE VI.

LE ROI, LE PRINCE, LE DUC, GARDES.

LE ROI, *au duc.*

Venez, heureux appui que le ciel me suscite,
 Dégager ma promesse envers votre mérite;
 D'un cœur si généreux ayant servi l'état,
 Vous desservez son prince en le laissant ingrat;
 J'engageai mon honneur, engageant ma parole;
 Le prix qu'on vous retient est un bien qu'on vous vole.
 Ne me le laissez plus, puisque je vous le dois,
 Et déclarez l'objet dont vous avez fait choix;
 En votre récompense éprouvez ma justice:
 Du prince la raison a guéri le caprice;
 Il prend vos intérêts, votre heur lui sera doux;
 Et qui vous desservoit parle à présent pour vous.

LE PRINCE, *bas.*

Contre moi mon rival obtient mon assistance ?
A quelle épreuve, ô ciel ! réduis-tu ma constance !

LE DUC.

Le prix est si conjoint à l'heur de vous servir,
Que c'est une faveur qu'on ne me peut ravir :
Ne faites point, seigneur, par l'offre du salaire,
D'une action de gloire une œuvre mercenaire ;
Pouvoir dire, ce bras a servi Venceslas,
N'est-ce pas un loyer digne de cent combats ?

LE ROI.

Non, non ; quoi que je doive à ce bras indomptable,
C'est trop que votre roi soit votre redevable :
Ce grand cœur refusant, intéresse le mien,
Et me demande trop en ne demandant rien :
Faisons, par vos travaux et ma reconnoissance,
Du maître et du sujet discerner la puissance ;
Mon renom ne vous peut souffrir, sans se souiller,
La générosité qui m'en veut dépouiller.

LE DUC.

N'attisez point un feu que vous voudrez éteindre :
J'aime en un lieu, seigneur, où je ne puis atteindre ;
Je m'en connois indigne, et l'objet que je sers,
Dédaignant son tribut, désavoueroit mes fers.

LE ROI.

Les plus puissants états n'ont point de souveraines,
Dont ce bras ne mérite, et n'honorât les chaînes,
Et mon pouvoir enfin, ou sera sans effet,
Ou vous repond du don que je vous aurai fait.

LE PRINCE, *bas.*

Quoi ! l'hymen qu'on dénie à l'ardeur qui me presse ,
Au lit de mon rival va mettre ma maîtresse !

LE DUC.

Ma défense à vos lois n'ose plus repartir.

LE PRINCE.

Non , non , lâche rival , je n'y puis consentir.

LE DUC.

Et force par votre ordre à rompre mon silence ,
Je vous obéirai , mais avec violence ,
Certain de vous déplaire en vous obéissant ,
Plus que n'observant point un ordre si pressant ,
J'avouerai donc , grand roi , que l'objet qui me touche . .

LE PRINCE.

Duc , encore une fois je vous ferme la bouche ,
Et ne vous puis souffrir votre présomption.

LE ROI.

Insolent !

LE PRINCE.

J'ai sans fruit vaincu ma passion :
Pour souffrir son orgueil , seigneur , et vous complaire ,
J'ai fait tous les efforts que la raison peut faire ;
Mais en vain mon respect tâche à me contenir ,
Ma raison de mes sens ne peut rien obtenir .
Je suis ma passion , suivez votre colère ;
Pour un fils sans respect perdez l'amour d'un père ,
Tranchez le cours du temps à mes jours destiné ,
Et reprenez le sang que vous m'avez donné ;
Ou si votre justice épargne encor ma tête ,

De ce présomptueux rejetez la requête ,
 Et de son insolence humiliez l'excès ,
 Ou sa mort à l'instant en suivra le succès.

(*Il s'en va furieux.*)

SCÈNE VII.

LE ROI, LE DUC, GARDES.

LE ROI.

Gardes, qu'on le saisisse.

LE DUC, *les arrêtant.*

Ah, seigneur ! quel asile

A conserver mes jours ne seroit inutile,
 Et me garantiroit contre un soulèvement ?
 Accordez-moi sa grace, ou mon éloignement.

LE ROI.

Qu'aucun soin ne vous trouble et ne vous importune ;
 Duc, je ferai si haut monter votre fortune ,
 D'un crédit si puissant j'armerai votre bras ,
 Et ce séditieux vous verra de si bas ,
 Que jamais d'aucun trait de haine ni d'envie ,
 Il ne pourra livrer d'atteinte à votre vie ;
 Que l'instinct enragé qui meut ses passions
 Ne mettra plus de borne à vos prétentions ;
 Qu'il ne pourra heurter votre pouvoir suprême ,
 Et que tous vos souhaits dépendront de vous-même.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

THÉODORE, LÉONOR.

THÉODORE.

Ah dieu ! que cet effroi me trouble et me confond !
Tu vois que ton rapport à mon songe répond ;
Et sur cette frayeur tu condannes mes larmes !
Je me mets trop en peine, et je prends trop d'alarmes !

LÉONOR.

Vous en prenez sans doute un peu légèrement :
Pour n'avoir pas couché dans son appartement,
Est-ce un si grand sujet d'en prendre l'épouvante,
Et de souffrir qu'un songe à ce point vous tourmente ?
Croyez-vous que le prince en cet âge de feu,
Où le corps à l'esprit s'assujettit si peu,
Où l'ame sur les sens n'a point encor d'empire,
Où toujours le plus froid pour quelque objet soupire,
Vive avecque tout l'ordre et toute la pudeur
D'où dépend notre gloire et notre bonne odeur ?
Cherchez-vous des clartés dans les nuits d'un jeune homme
Que le repos tourmente et que l'amour consomme ?
C'est les examiner d'un soin trop curieux ;

Sur leurs déportements il faut fermer les yeux ;
 Pour n'en point être en peine, il n'en faut rien apprendre
 Et ne connoître point ce qu'il faudroit reprendre.

THÉODORE.

Un songe interrompu , sans suite , obscur , confus ,
 Qui passe en un instant , et puis ne revient plus ,
 Fait dessus notre esprit une légère atteinte ,
 Et nous laisse imprimée , ou point , ou peu de crainte ;
 Mais les songes suivis , et dont , tout à propos
 L'horreur se remontrant , interrompt le repos ,
 Et qui distinctement marquent les aventures ,
 Sont les avis du ciel pour les choses futures.
 Hélas ! j'ai vu la main qui lui perçoit le flanc ;
 J'ai vu porter le coup , j'ai vu couler son sang ;
 Du coup d'une autre main j'ai vu voler sa tête ;
 Pour recevoir son corps , j'ai vu la tombe prête ,
 Et m'écriant d'un ton qui t'auroit fait horreur ,
 J'ai dissipé mon songe , et non pas ma terreur.
 Cet effroi , de mon lit aussitôt m'a tirée ,
 Et , comme tu m'as vue , interdite , égarée ,
 Sans toi , je me rendois en son appartement ,
 D'où j'apprends que ma peur n'est pas sans fondement ,
 Puisque ses gens t'ont dit... Mais que vois-je ?

SCÈNE II.

OCTAVE, LE PRINCE, THÉODORE, LÉONOR.

OCTAVE.

Ah, madame

THÉODORE, à *Léonor*.

Eh bien !

OCTAVE.

Sans mon secours, le prince rendoit l'ame.

THÉODORE.

Prenois-je, Léonor, l'alarme sans propos ?

LE PRINCE.

Souffrez-moi sur ce siege un moment de repos ;

Débile, et mal remis encor de la foiblesse

Où ma perte de sang et ma chute me laisse,

Je me traine avec peine, et j'ignore où je suis.

THÉODORE.

Ah, mon frère !

LE PRINCE.

Ah, ma sœur ! savez-vous mes ennuis ?

THÉODORE.

O songe ! avant-coureur d'aventure tragique !

Combien sensiblement cet accident t'explique !

Par quel malheur, mon frère, ou par quel attentat,

Vous vois-je en ce sanglant et déplorable état ?

LE PRINCE.

Vous voyez ce qu'amour et Cassandre me coûte.

Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

THÉODORE, *faisant signe à Léonor, qui va voir si
personne n'écoute.*

Soignez-y, Léonor.

LE PRINCE.

Vous avez vu, ma sœur,

Mes plus secrets pensers jusqu'au fond de mon cœur ;

Vous savez les efforts que j'ai faits sur moi-même

Pour secouer le joug de cet amour extrême,

Et retirer d'un cœur indignement blessé

Le trait empoisonné que ses yeux m'ont lancé.

Mais, quoi que j'entreprenne, à moi-même infidèle,

Contre mon jugement mon esprit se rebelle ;

Mon cœur de son service à peine est diverti,

Qu'au premier souvenir il reprend son parti :

Tant a de droit sur nous, malheureux que nous sommes,

Cet amour, non amour, mais ennemi des hommes !

J'ai, pour secrètement couvrir ma lâcheté,

Quand je souffrois le plus, feint le plus de santé ;

Rebuté des mépris qu'elle a faits d'un esclave,

J'ai fait du souverain, et j'ai tranché du brave.

Bien plus, j'ai, furieux, inégal, interdit,

Voulu pour mon rival employer mon crédit :

Mais, au moindre penser, mon ame transportée,

Contre mon propre effort s'est toujours révoltée ;

Et l'ingrate beauté dont le charme m'a pris,

Peut plus que ma colère, et plus que ses mépris.

Sur ce qu'Octave enfin, hier, me fit entendre,

L'hymen qui se traitoit, du duc et de Cassandre,

Et que ce couple heureux consommoit cette nuit...

OCTAVE.

Pernicieux avis, hélas! qu'as-tu produit?

LE PRINCE.

Succombant tout entier à ce coup qui m'accable,
 De tout raisonnement je deviens incapable,
 Fais retirer mes gens, m'enferme tout le soir,
 Et ne prends plus avis que de mon désespoir.
 Par une faussè porte, enfin, la nuit venue,
 Je me dérobe aux miens, et je gagne la rue
 D'où, tout soin, tout respect, tout jugement perdu,
 Au palais de Cassandre en même temps rendu,
 J'escalade les murs, gagne une galerie,
 Et cherchant un endroit commode à ma furie,
 Descends sur l'escalier, et dans l'obscurité,
 Prépare à tout succès mon courage irrité.
 Au nom du duc enfin j'entends ouvrir la porte,
 Et suivant à ce nom la fureur qui m'emporte,
 Cours, éteins la lumière, et d'un aveugle effort,
 De trois coups de poignard blesse le duc à mort.

THÉODORE, *effrayée, s'appuyant sur Léonor.*

Le duc! qu'entends-je? hélas!

LE PRINCE.

A cette rude atteinte,
 Pendant qu'en l'escalier tout le monde est en plainte,
 Lui, m'entendant tomber le poignard sous ses pas,
 S'en saisit, me poursuit, et m'en atteint au bras:
 Son ame à cet effort de son corps se sépare;
 Il tombe mort.

THÉODORE.

O rage inhumaine et barbare!

LE PRINCE.

Et moi, par cent détours, que je ne connois pas,
 Dans l'horreur de la nuit ayant traîné mes pas,
 Par le sang que je perds mon cœur enfin se glace,
 Je tombe, et, hors de moi, demeure sur la place;
 Tant qu'Octave passant s'est donné le souci
 De bander ma blessure, et de me rendre ici,
 Où, non sans peine encor, je reviens en moi-même.

THÉODORE, appuyée sur Léonor.

Je succombe, mon frère, à ma douleur extrême;
 Ma foiblesse me chasse, et peut rendre évident
 L'intérêt que je prends dedans votre accident.

(*bas.*)

Soutiens-moi, Léonor. Mon cœur, es-tu si tendre,
 (*s'en allant*)

Que de donner des pleurs à l'époux de Cassandre,
 Et vouloir mal au bras qui t'en a dégagé?
 Cet hymen t'offensoit, et sa mort t'a vengé.

SCÈNE III.

LE PRINCE, OCTAVE.

OCTAVE.

Déjà du jour, seigneur, la lumière naissante
 Fait voir, par son retour, la lune pâissante...

LE PRINCE.

Et va produire aux yeux les crimes de la nuit.

OCTAVE.

Même au quartier du roi j'entends déjà du bruit.

Allez vous rendre au lit, que quelqu'un ne survienne.

LE PRINCE.

Qui souhaite la mort craint peu, quoi qu'il ayeime;
Mais, allons, conduis-moi.

SCÈNE IV.

LE ROI, LE PRINCE, OCTAVE, GARDES.

LE ROI.

Mon fils?

LE PRINCE.

Seigneur?

LE ROI.

Helas!

OCTAVE.

O fatale rencontre!

LE ROI.

Est-ce vous, Ladislas,

Dont la couleur éteinte et la vue égarée

Ne marquent plus qu'un corps dont l'ame est séparée?

En quel lieu, si saisi, si froid, et si sanglant,

Adressez-vous ce pas incertain et tremblant?

Qui vous a si matin tiré de votre couche?

Quel trouble vous possède et vous ferme la bouche?

LE PRINCE, *se remettant sur sa chaise.*

Que lui dirai-je, hélas?

LE ROI.

Répondez-moi, mon fils :

Quel fatal accident...

LE PRINCE.

Seigneur, je vous le dis :
 J'allois... j'étois... l'amour a sur moi tant d'empire ;
 Je me confonds , seigneur, et ne vous puis rien dire.

LE ROI.

D'un trouble si confus un esprit assailli
 Se confesse coupable , et qui craint a failli.
 N'avez-vous point eu prise avecque votre frère ?
 Votre mauvaise humeur lui fut toujours contraire ;
 Et si pour l'en garder mes soins n'avoient pourvu...

LE PRINCE.

M'a-t-il pas satisfait ? Non , je ne l'ai point vu.

LE ROI.

Qui vous réveille donc avant que la lumière
 Ait du soleil naissant commencé la carrière ?

LE PRINCE.

N'avez-vous pas aussi précédé son réveil ?

LE ROI.

Oui ; mais j'ai mes raisons qui bornent mon sommeil.
 Je me vois , Ladislas , au déclin de ma vie ;
 Et sachant que la mort l'aura bientôt ravie ,
 Je dérobe au sommeil , image de la mort ,
 Ce que je puis du temps qu'elle laisse à mon sort ;
 Près du terme fatal prescrit par la nature ,
 Et qui me fait du pied toucher ma sépulture ,
 De ces derniers instants dont il presse le cours ,
 Ce que j'ôte à mes nuits , je l'ajoute à mes jours :
 Sur mon couchant, enfin , ma débile paupière
 Me ménage avec soin ce reste de lumière.
 Mais quel soin peut du lit vous chasser si matin,

Vous à qui l'âge encor garde un si long destin ?

LE PRINCE.

Si vous en ordonnez avec votre justice ,
 Mon destin de bien près touche son précipice ;
 Ce bras , puisqu'il est vain de vous déguiser rien ,
 A de votre couronne abattu le soutien :
 Le duc est mort , seigneur , et j'en suis l'homicide ;
 Mais j'ai dû l'être.

LE ROI.

O Dieu ! le duc est mort , perfide !
 Le duc est mort , barbare ! et pour excuse enfin
 Vous avez eu raison d'être son assassin !
 A cette épreuve , ô ciel ! mets-tu ma patience ?

SCÈNE V.

LE DUC , LE ROI , LE PRINCE , OCTAVE ;
 GARDES.

LE DUC.

La duchesse , seigneur , vous demande audience.

LE PRINCE.

Que vois-je ? quel fantôme ? et quelle illusion ,
 De mes sens égarés croit la confusion ?

LE ROI.

Que m'avez-vous dit , prince , et par quelle merveille
 Mon œil peut-il sitôt dementir mon oreille ?

LE PRINCE

Ne vous ai-je pas dit qu'interdit et confus
 Je ne pouvois rien dire , et ne raisonnois plus ?

LE ROI.

Ah, duc ! il étoit temps de tirer ma pensée
 D'une erreur qui l'avoit mortellement blessée ;
 Différant d'un instant le soin de l'en guérir,
 Le bruit de votre mort m'alloit faire mourir :
 Jamais cœur ne conçut une douleur si forte.
 Mais que me dites-vous ?

LE DUC.

Que Cassandre , à la porte ,
 Demandoit à vous voir.

LE ROI.

Qu'elle entre.

*(Le duc sort.)*LE PRINCE, *bas.*

O justes cieux !

M'as-tu trompé, ma main ? me trompez-vous, mes yeux ?
 Si le duc est vivant, quelle vie ai-je éteinte ?
 Et de quel bras le mien a-t-il reçu l'atteinte ?

SCÈNE VI.

CASSANDRE , LE ROI , LE PRINCE , LE DUC ,
 OCTAVE , GARDES.

CASSANDRE, *aux pieds du roi , pleurant.*

Grand roi, de l'innocence auguste protecteur,
 Des peines et des prix juste dispensateur,
 Exemple de justice inviolable et pure,
 Admirable à la race et présente et future,
 Prince et père à-la-fois, vengez-moi, vengez-vous ;

Avec votre pitié mêlez votre courroux ;
 Et rendez aujourd'hui d'un juge inexorable
 Une marque aux neveux à jamais mémorable.

LE ROI, *la faisant lever.*

Faites trêve, madame, avecque les douleurs
 Qui vous coupent la voix, et font parler vos pleurs.

CASSANDRE.

Votre majesté, sire, a connu ma famille.

LE ROI.

Ursin de Cunisberg, de qui vous êtes fille,
 Est descendu d'aïeux issus de sang royal,
 Et me fut un voisin généreux et loyal.

CASSANDRE.

Vous savez si prétendre un de vos fils pour gendre,
 Eût, au rang qu'il tenoit, été trop entreprendre.

LE ROI.

L'amour n'offense point dedans l'égalité.

CASSANDRE.

Tous deux ont eu dessein dessus ma liberté :
 Mais avec différence, et d'objet, et d'estime ;
 L'un, qui me crut honnête, eut un but légitime ;
 Et l'autre, dont l'amour fol et capricieux
 Douta de ma sagesse, en eut un vicieux.
 J'eus bientôt d'eux aussi des sentiments contraires,
 Et, quoiqu'ils soient vos fils, ne les trouvai point frères.
 Je ne les pus aimer ni haïr à demi ;
 Je tins l'un pour amant, l'autre pour ennemi :
 L'enfant, par sa vertu, s'est soumis ma franchise ;
 Le prince, par son vice, en a manqué la prise ;
 Et par deux différents, mais louables effets,

J'aime en l'un votre sang, en l'autre je le hais.
 Alexandre, qui vit son rival en son frère,
 Et qui craignit d'ailleurs l'autorité d'un père,
 Fit, quoique autant ardent que prudent et discret,
 De notre passion un commerce secret;
 Et, sous le nom du duc déguisant sa poursuite,
 Ménagea notre vue avec tant de conduite,
 Que toute votre cour a cru jusqu'aujourd'hui,
 Qu'il parloit pour le duc, quand il parloit pour lui.
 Cette adresse a trompé jusqu'à nos domestiques.
 Mais craignant que le prince, à bout de ses pratiques,
 Comme il croit tout pouvoir avec impunité,
 Ne suivît la fureur d'un amour irrité,
 Et dessus mon honneur osât tout entreprendre,
 Nous crûmes que l'hymen pouvoit seul m'en défendre;
 Et, l'heure prise enfin pour nous donner les mains,
 Et, bornant son espoir, détruire ses desseins,
 Hier, déjà le sommeil, semant par-tout ses charmes
 (En cet endroit, seigneur, laissez couler mes larmes,
 (pleurant)
 Leur cours vient d'une source à ne tarir jamais),
 L'enfant, de son hymen espérant le succès,
 Et de peur de soupçon, arrivant sans escorte,
 A peine eut mis le pied sur le seuil de la porte,
 Qu'il sent, pour tout accueil, une barbare main
 De trois coups de poignard lui traverser le sein.

LE ROI.

O Dieu ! l'enfant est mort !

LE PRINCE, *bas.*

O mon aveugle rage,

Tu t'es bien satisfaite, et voilà ton ouvrage !

(*Le roi se sied, et met son mouchoir sur son visage.*)

CASSANDRE.

Oui, seigneur, il est mort, et je suivrai ses pas,
 A l'instant que j'aurai vu venger son trépas.
 J'en connois le meurtrier, ¹ et j'attends son supplice
 De vos ressentiments et de votre justice ;
 C'est votre propre sang, seigneur, qu'on a versé,
 Votre vivant portrait qui se trouve effacé.
 J'ai besoin d'un vengeur, je n'en puis choisir d'autre ;
 Le mort est votre fils, et ma cause est la vôtre.
 Vengez-moi, vengez-vous, et vengez un époux,
 Que veuve, avant l'hymen, je pleure à vos genoux.
 Mais apprenant, grand roi, cet accident sinistre,
 Hélas ! en pourriez-vous soupçonner le ministre ?
 Oui, votre sang suffit pour vous en faire foi.

(*montrant le prince.*)

Il s'émeut, il vous parle, et pour et contre soi ;
 Et par un sentiment, ensemble horrible et tendre,
 Vous dit que Ladislas est meurtrier d'Alexandre.
 Ce geste encor, seigneur, ce maintien interdit,
 Ce visage effrayé, ce silence le dit ;
 Et plus que tout enfin, cette main encor teinte
 De ce sang précieux qui fait naître ma plainte.
 Quel des deux sur vos sens fera le plus d'effort,
 De votre fils meurtrier, ou de votre fils mort ?
 Si vous étiez si foible, et votre sang si tendre,

¹ *Meurtrier* n'étoit, du temps de Rotrou, que de deux syllabes.

Qu'on l'eût impunément commencé de répandre ,
 Peut-être verriez-vous la main qui l'a versé
 Attenter sur celui qu'elle vous a laissé :
 D'assassin de son frère , il peut être le vôtre :
 Un crime pourroit bien être un essai de l'autre :
 Ainsi que les vertus , les crimes enchaînés ,
 Sont toujours , ou souvent , l'un par l'autre traînés.
 Craignez de hasarder , pour être trop auguste ,
 Et le trône , et la vie , et le titre de juste.
 Si mes vives douleurs ne vous peuvent toucher ,
 Ni la perte d'un fils qui vous étoit si cher ,
 Ni l'horrible penser du coup qui vous la coûte ,
 Voyez , voyez le sang dont ce poignard dégoutte ;
 (elle tire un poignard de sa manche.)
 Et s'il ne vous émeut , sachez où l'on l'a pris ;
 Votre fils l'a tiré du sein de votre fils. -
 Oui , de ce coup , seigneur , un frère fut capable ;
 Ce fer porte le chiffre et le nom du coupable ,
 Vous apprend de quel bras il fut l'exécuteur ,
 Et , complice du meurtre , en déclare l'auteur.
 Ce fer qui , chaud encor , par un énorme crime ,
 A traversé d'amour la plus noble victime ,
 L'ouvrage le plus pur que vous ayez formé ,
 Et le plus digne cœur dont vous fussiez aimé ;
 Ce cœur enfin , ce sang , ce fils , cette victime ,
 Demandent par ma bouche un arrêt légitime.
 Roi , vous vous feriez tort par cette impunité ,
 Et père , à votre fils vous devez l'équité.
 J'attends de voir pousser votre main vengeresse ,
 Ou par votre justice , ou par votre tendresse ;

Ou, si je n'obtiens rien de la part des humains,
 La justice du ciel me prêtera les mains.
 Ce forfait contre lui cherche en vain du refuge;
 Il en fut le témoin, il en sera le juge;
 Et, pour punir un bras d'un tel crime noirci,
 Le sien saura s'étendre, et n'est pas raccourci,
 Si vous lui remettez à venger nos offenses.

LE ROI.

Contre ces charges, prince, avez-vous des défenses ?

LE PRINCE.

Non, je suis criminel : abandonnez, grand roi,
 Cette mourante vie aux rigueurs de la loi ;
 Que rien ne vous oblige à m'être moins sévère ;
 Supprimons les doux noms et de fils et de père,
 Et tout ce qui pour moi vous peut solliciter.
 Cassandre veut ma mort, il faut la contenter ;
 Sa haine me l'ordonne, il faut que je me taise ;
 Et j'estimerai plus une mort qui lui plaise,
 Qu'un destin qui pourroit m'affranchir du trépas,
 Et qu'une éternité qui ne lui plairoit pas.
 J'ai beau dissimuler ma passion extrême,
 Jusqu'après le trépas mon sort veut que je l'aime ;
 Et, pour dire à quel point mon cœur est embrasé,
 Jusqu'après le trépas qu'elle m'aura causé,
 Le coup qui me tuera pour venger son injure
 Ne sera qu'une heureuse et légère blessure,
 Au prix du coup fatal qui me perça le cœur,
 Quand de ma liberté son bel oeil fut vainqueur.
 J'en fus désespéré jusqu'à tout entreprendre ;
 Il m'ôta le repos que l'autre me doit rendre.

Puisque être sa victime est un décret des cieux ,
 Qu'importe qui me tue , ou sa bouche ou ses yeux ?
 Souscrivez à l'arrêt dont elle me menace ;
 Privé de sa faveur , je ne veux point de grace.
 Mettez à bout l'effet qu'amour a commencé ,
 Achevez un trépas déjà bien avancé ;
 Et si d'autre intérêt n'émeut votre colère ,
 Craignez tout d'une main qui peut tuer un frère.

LE ROI.

Madame , modérez vos sensibles regrets ,
 Et laissez à mes soins nos communs intérêts ;
 Mes ordres aujourd'hui feront voir une marque ,
 Et d'un juge équitable , et d'un digne monarque ;
 Je me dépouillerai de toute passion ,
 Et je lui ferai droit par sa confession.

CASSANDRE.

Mon attente , grand roi , n'a point été trompée ,
 Et...

LE ROI.

Prince , levez-vous , donnez-moi votre épée.

LE PRINCE , *se levant.*

Mon épée ! Ha ! mon crime est-il énorme au point
 De me...

LE ROI.

Donnez , vous dis-je , et ne répliquez point.

LE PRINCE , *bas.*

La voilà !

LE ROI , *la baillant au duc.*

Tenez , duc.

OCTAVE.

O disgrâce inhumaine !

LE ROI.

Et faites-le garder en la chambre prochaine.
Allez.

LE PRINCE, *ayant fait la révérence au roi et à
Cassandre.*

Presse la fin où tu m'as destine,
Sort ! voilà de tes jeux, et ta roue a tourné.

(Il entre.)

LE ROI.

Duc !

LE DUC.

Seigneur !

LE ROI.

De ma part donnez avis au prince ,
Que sa tête autrefois si chère à la province ,
Doit servir aujourd'hui d'un exemple fameux ,
Qui fera détester son crime à nos neveux.

SCÈNE VII.

LE ROI, CASSANDRE, OCTAVE, GARDES.

LE ROI, *à Octave.*

Vous , conduisez madame , et la rendez chez elle.

CASSANDRE, *à genoux.*

Grand roi, des plus grands rois le plus parfait modèle ,
Conservez invaincu cet invincible sein ,

Poussez jusques au bout ce généreux dessein ;
Et constant écoutez , contre votre indulgence ,
Le sang d'un fils qui crie et demande vengeance.

LE ROI.

Ce comp n'est pas , madame , un crime à protéger ;
J'aurai soin de punir , et non pas de venger.

(*Elle s'en va avec Octave.*)

(*Il dit , étant seul :*)

O ciel ! ta providence , apparemment prospère ,
Au gré de mes soupirs , de deux fils m'a fait père ;
Et l'un d'eux , qui par l'autre aujourd'hui m'est ôté ,
M'oblige à perdre encor celui qui m'est resté.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

THÉODORE, LÉONOR.

THÉODORE.

De quel air, Léonor, a-t-il reçu ma lettre?

LÉONOR.

D'un air et d'un visage à vous en tout promettre :
En vain sa modestie a voulu déguiser,
Venant à votre nom, il l'a fallu baiser ;
Comme à force imprimant sur ce cher caractère
Une marque d'un feu qu'il sent, mais qu'il veut taire.

THÉODORE.

Que tu prends mal ton temps pour éprouver un cœur
Que la douleur éprouve avec tant de rigueur !
J'ai plaint la mort du duc comme d'une personne
Nécessaire à mon père et qui sert sa couronne ;
Et quand on me guérit de ce fâcheux rapport,
Et que je sais qu'il vit, j'apprends qu'un frère est mort.
Encor, quoique nos cœurs fussent d'intelligence,
Je ne puis de sa mort souhaiter la vengeance.
J'aimois également le mort et l'assassin,
Je plains également l'un et l'autre destin ;
Pour un frère meurtri ma douleur a des larmes,
Pour un frère meurtrier ma fureur n'a point d'armes ;

Et si le sang de l'un excite mon courroux ,
 Celui. . Mais le duc vient ; Léonor, laissez-nous.
 (*Léonor s'en va.*)

SCÈNE II.

LE DUC, THÉODORE.

LE DUC.

Brûlant de vous servir, adorable princesse ,
 Je me rends par votre ordre aux pieds de votre altesse.

THÉODORE.

Ne me flattez-vous point , et m'en puis-je vanter ?

LE DUC.

Cette épreuve , madame , est facile à tenter :
 J'ai du sang à répandre , et je porte une épée ,
 Et ma main pour vos lois brûle d'être occupée.

THÉODORE.

Je n'exige pas tant de votre affection ,
 Et je ne veux de vous qu'une confession.

LE DUC.

Quelle ? ordonnez-la-moi.

THÉODORE.

Savoir de votre bouche

De quel heureux objet le mérite vous touche ,
 Et doit être le prix de ces fameux exploits
 Qui jusqu'en Mocovie ont étendu nos lois.
 J'imputois votre prise aux charmes de Cassandre ;
 Mais , l'infant l'adorant , vous n'y pouviez prétendre.

LE DUC.

Mes vœux ont pris , madame , un vol plus élevé ;

Aussi par ma raison n'est-il pas approuvé.

THÉODORE.

Ne cherchez point d'excuse en votre modestie ;
Nommez-la, je le veux.

LE DUC.

Je suis sans repartie ;
Mais ma voix cédera cet office à vos yeux,
Vous-même nommez-vous cet objet glorieux,
Vos doigts ont mis son nom au bas de cette lettre.

(lui présentant sa lettre ouverte.)

THÉODORE, ayant lu son nom.

Votre mérite, duc, vous peut beaucoup permettre ;
Mais...

LE DUC.

Osant vous aimer, j'ai condamné mes vœux ;
Je me suis voulu mal du bien que je vous veux.
Mais, madame, accusez une étoile fatale,
D'élever un espoir que la raison ravale ;
De faire à vos sujets encenser vos autels,
Et de vous procurer des hommages mortels.

THÉODORE.

Si j'ai pouvoir sur vous, puis-je de votre zèle
Me promettre à l'instant une preuve fidèle ?

LE DUC.

Ce beau feu dont pour vous ce cœur est embrasé
Trouvera tout possible, et l'impossible aisé.

THÉODORE.

L'effort vous en sera pénible, mais illustre.

LE DUC.

D'une si noble ardeur il accroîtra le lustre.

THÉODORE.

Tant s'en faut : cette épreuve est de tenir caché
 Un espoir dont l'orgueil vous seroit reproché,
 De vous taire, et n'admettre en votre confiance
 Que votre seul respect avec votre prudence ;
 Et pour le prix enfin du service important
 Qui rend sur tant de noms votre nom éclatant ,
 Aller en ma faveur demander à mon père ,
 Au lieu de notre hymen , la grace de mon frère ;
 Prévenir son arrêt , et par votre secours
 Faire tomber l'acier prêt à trancher ses jours.
 De cette épreuve , duc , vos vœux sont-ils capables ?

LE DUC.

Oui, madame ; et de plus , puisqu'ils sont si coupables ,
 Ils vous sauront encor venger de leur orgueil ,
 Et tomber avec moi dans la nuit du cercueil.

THÉODORE.

Non , je vous le défends ; laissez-moi mes vengeances ,
 Et si j'ai droit sur vous , observez mes défenses.
 Adieu , duc.

*(Elle s'en va.)*LE DUC, *seul.*

Quel orage agite mon espoir ?
 Et quelle loi , mon cœur , viens-tu de recevoir ?
 Si j'ose l'adorer , je prends trop de licence ;
 Si je m'en veux punir , j'en reçois la défense.
 Me défendre la mort sans me vouloir guérir ,
 N'est-ce pas m'ordonner de vivre et de mourir ?
 Mais...

SCÈNE III.

LE ROI, LE DUC, GARDES.

LE ROI.

O jour à jamais funèbre à la province !
Fédéric ?

LE DUC.

Quoi, seigneur ?

LE ROI.

Faites venir le prince.

LE DUC, *sortant avec les gardes.*

Il sera superflu de tenter mon crédit ;
Le sang fait son office, et le roi s'attendrit.

LE ROI, *seul, rêvant et se promenant.*

Trêve, trêve, nature, aux sanglantes batailles,
Qui si cruellement déchirent mes entrailles,
Et me perçant le cœur le veulent partager
Entre mon fils à perdre et mon fils à venger ;
A ma justice en vain ta tendresse est contraire,
Et dans le cœur d'un roi cherche celui d'un père :
Je me suis dépouillé de cette qualité,
Et n'entends plus d'avis que ceux de l'équité.

(*Ladislas paroît.*)

Mais, ô vaine constance ! ô force imaginaire !
A cette vue encor je sens que je suis pere,
Et n'ai pas dépouillé tout humain sentiment !
Sortez, gardes. Vous, duc, laissez-nous un moment.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

LE ROI, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Venez-vous conserver ou venger votre race?
M'annoncez-vous, mon père, ou ma mort, ou ma grace?

LE ROI, *pleurant.*

Embrassez-moi, mon fils.

LE PRINCE.

Seigneur, quelle bonté!
Quel effet de tendresse, et quelle nouveauté!
Voulez-vous ou marquer ou remettre mes peines?
Et vos bras me sont-ils des faveurs ou des chaînes?

LE ROI, *pleurant.*

Avecque le dernier de leurs embrassements,
Recevez de mon cœur les derniers sentiments:
Savez-vous de quel sang vous avez pris naissance?

LE PRINCE.

Je l'ai mal témoigné, mais j'en ai connoissance.

LE ROI.

Sentez-vous de ce sang les nobles mouvements?

LE PRINCE.

Si je ne les produis, j'en ai les sentiments.

LE ROI.

Enfin d'un grand effort vous trouvez-vous capable?

LE PRINCE.

Oui, puisque je résiste à l'ennui qui m'accable,

Et qu'un effort mortel ne peut aller plus loin.

LE ROI.

Armez-vous de vertu, vous en avez besoin.

LE PRINCE.

S'il est temps de partir, mon ame est toute prête.

LE ROI.

L'échafaud l'est aussi, portez-y votre tête;
Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra.
Je mourrai plus que vous du coup qui vous tuera;
Mes larmes vous en sont une preuve assez ample :
Mais à l'état enfin je dois ce grand exemple,
A ma propre vertu ce généreux effort,
Cette grande victime à votre frère mort.
J'ai craint de prononcer, autant que vous d'entendre,
L'arrêt qu'ils demandoient, et que j'ai dû leur rendre.
Pour ne vous perdre pas, j'ai long-temps combattu;
Mais, ou l'art de régner n'est plus une vertu,
Et c'est une chimère aux rois que la justice,
Ou, régnant, à l'état je dois ce sacrifice.

LE PRINCE.

Eh bien! achevez-le : voilà ce col tout prêt;
Le coupable, grand roi, souscrit à votre arrêt.
Je ne m'en défends pas, et je sais que mes crimes
Vous ont causé souvent des courroux légitimes.
Je pourrois du dernier m'excuser sur l'erreur
D'un bras qui s'est mépris, et crut trop ma fureur;
Ma haine et mon amour, qu'il vouloit satisfaire,
Portoient le coup au duc, et non pas à mon frère;
J'alléguerois encor que ce coup part d'un bras

Dont les premiers efforts ont servi vos états,
 Et m'ont dans votre histoire acquis assez de place
 Pour vous devoir parler en faveur de ma grace :
 Mais je n'ai point dessein de prolonger mon sort,
 J'ai mon objet à part à qui je dois ma mort :
 Vous la devez au peuple, à mon frère, à vous-même ;
 Moi, je la dois, seigneur, à l'ingrate que j'aime ;
 Je la dois à sa haine, et m'en veux acquitter.
 C'est un léger tribut qu'une vie à quitter.
 C'est peu pour satisfaire et pour plaire à Cassandre,
 Qu'une tête à donner, et du sang à répandre ;
 Et forcé de l'aimer jusqu'au dernier soupir,
 Sans avoir pu vivant répondre à son desir,
 Suis ravi de savoir que ma mort y réponde,
 Et que mourant je plaise aux plus beaux yeux du monde.

LE ROI.

A quoi que votre cœur destine votre mort,
 Allez vous préparer à cet illustre effort ;
 Et pour les intérêts d'une mortelle flamme,
 Abandonnant le corps, n'abandonnez pas l'âme.
 Tout obscure qu'elle est, la nuit a beaucoup d'yeux,
 Et n'a pas pu cacher votre forfait aux cieus.

(*L'embrassant.*)

Adieu. Sur l'échafaud portez le cœur d'un prince,
 Et faites-y douter à toute la province,
 Si, né pour commander, et destiné si haut,
 (*Le roi froppe du pied pour faire venir le duc.*)
 Vous mourrez sur un trône ou sur un échafaud.

(*Le duc entre avec les gardes.*)

Duc, remenez le prince.

LE PRINCE, *s'en allant.*

O vertu trop sévère !
 Veuceslas vit encore , et je n'ai plus de père.

SCÈNE V.

LE ROI, GARDES.

LE ROI.

O justice inhumaine , et devoirs ennemis ,
 Pour conserver mon sceptre , il faut perdre mon fils !
 Mais laisse-les agir , importune tendresse.
 Et vous , cachez , mes yeux , vos pleurs et ma foiblesse :
 Je ne puis rien pour lui ; le sang cède à la loi ,
 Et je ne lui puis être , et bon père , et bon roi.
 Vois , Pologne , en l'horreur que le vice m'imprime ,
 Si mon élection fut un choix légitime ,
 Et si je puis donner aux devoirs de mon rang
 Plus que mon propre fils , et que mon propre sang.

SCÈNE VI.

THÉODORE, CASSANDRE, LÉONOR,
 LE ROI, GARDES.

THÉODORE.

Par quelle loi , seigneur , si barbare et si dure ,
 Pouvez-vous renverser celle de la nature ?
 J'apprends qu'au prince , hélas ! l'arrêt est prononcé ;

Que de son châtiment l'appareil est dresse.
 Quoi! nous demeurerons, par des lois si sévères,
 L'état sans héritiers, vous sans fils, moi sans frères?
 Consultez-vous un peu contre votre fûreur;
 C'est trop en votre fils condamner une erreur:
 Du carnage d'un frère un frère est incapable;
 De cet assassinat la nuit seule est coupable;
 Il plaint autant que nous le sort qu'il a fini,
 Et par son propre crime il est assez puni.
 La pitié qui fera révoquer son supplice,
 N'est pas moins la vertu d'un roi que la justice;
 Avec moins de fureur vous lui serez plus doux.
 La justice est souvent le masque du courroux;
 Et l'on imputera cet arrêt si sévère,
 Moins au devoir d'un roi, qu'à la fureur d'un père.
 Un murmure public condamne cet arrêt,
 La nature vous parle, et Cassandre se tait:
 La rencontre du prince en ce lieu non prévue,
 L'intérêt de l'état, et mes pleurs, l'ont vaincue;
 Son ennui si profond n'a su nous résister;
 Un fils enfin n'a plus qu'un père à surmonter.

CASSANDRE.

Je revenois, seigneur, demander son supplice,
 Et de ce noble effort presser votre justice.
 Mon cœur, impatient d'attendre son trépas,
 Accusoit chaque instant qui ne me vengeoit pas;
 Mais je ne puis juger par quel effet contraire
 Sa rencontre en ce cœur a fait taire son frère:
 Ses fers ont combattu le vif ressentiment
 Que je dois, malheureuse, au sang de mon amant;

Et quoique tout meurtri mon ame encor l'adore ,
 Les plaintes, les raisons, les pleurs de Théodore ,
 Le murmure du peuple et de l'état entier,
 Qui contre mon parti soutient son héritier,
 Et condamne l'arrêt dont la douleur vous presse ,
 Suspendent en mon sein cette ardeur vengeresse ,
 Et me la font enfin passer pour attentat
 Contre le bien public et le chef de l'état.
 Je me tais donc , seigneur, disposez de la vie
 Que vous m'avez promise , et que j'ai poursuivie.
 Au défaut de celui qu'on te refusera ,
 J'ai du sang , cher amant , qui te satisfera.

LE ROI.

Vous ne pouvez douter, duchesse, et vous, infante ,
 Que, père, je voudrois répondre à votre attente;
 Je suis par son arrêt plus condamné que lui,
 Et je préférerois la mort à mon ennui :
 Mais d'autre part je règne, et si je lui pardonne,
 D'un opprobre éternel je souille ma couronne;
 Au lieu que, résistant, à cette dureté
 Ma vie et votre honneur devront leur sûreté.
 Ce lion est dompté; mais peut-être, madame,
 Celui qui, si soumis, vous déguise sa flamme,
 Plus fier et violent qu'il n'a jamais été,
 Demain attenteroit sur votre honnêteté;
 Peut-être qu'à mon sang sa main accoutumée,
 Contre mon propre sein demain seroit armée.
 La pitié qu'il vous cause est digne d'un grand cœur;
 Mais si je veux régner, il l'est de ma rigueur;
 Je vous dois, malgré vous, raison de votre offense,

Et , quand vous vous rendez , prendre votre défense :
 Mon courroux résistant , et le vôtre abattu ,
 Sont d'illustres effets d'une même vertu.

SCÈNE VII.

LE DUC , LE ROI , THÉODORE , CASSANDRE ,
 LÉONOR , GARDES.

LE ROI.

Que fait le prince , duc ?

LE DUC.

C'est en ce moment , sire ,
 Qu'il est prince en effet , et qu'il peut se le dire ;
 Il semble aux yeux de tous , d'un héroïque effort ,
 Se préparer plutôt à l'hymen qu'à la mort.
 Et puisque , si remis de tant de violence ,
 Il n'est plus en état de m'imposer silence ,
 Et m'envier un bien que ce bras m'a produit ,
 De mes travaux , grand roi , je demande le fruit.

LE ROI.

Il est juste , et fût-il de toute ma province.

LE DUC.

Je le restreins , seigneur , à la grace du prince.

LE ROI.

Quoi !

LE DUC.

J'ai votre parole , et ce dépôt sacré
 Contre votre refus m'est un gage assuré ;
 J'ai payé de mon sang l'heur que j'ose prétendre.

LE ROI.

Quoi ! Frédéric aussi conspire à me surprendre !
 Quel charme contre un père, en faveur de son fils,
 Suscite et fait parler ses propres ennemis ?

LE DUC.

C'est peu que pour un prince une faute s'efface ;
 L'état qu'il doit régir lui doit bien une grace :
 Le seul sang de l'enfant par son crime est versé ;
 Mais par son châtement tout l'état est blessé.
 Sa cause , quoique injuste, est la cause publique :
 Il n'est pas toujours bon d'être trop politique ;
 Ce que veut tout l'état se peut-il dénier ?
 Et père devez-vous vous rendre le dernier ?

SCÈNE VIII.

OCTAVE, LE ROI, LE DUC, THÉODORE,
 CASSANDRE, LÉONOR, GARDÉS.

OCTAVE, *hors d'haleine.*

Seigneur, d'un cri commun toute la populace
 Parle en faveur du prince , et demande sa grace ;
 Et sur-tout un grand nombre , en la place amassé ,
 A d'un zèle indiscret l'échafaud renversé ,
 Et les larmes aux yeux , d'une commune envie ,
 Proteste de périr, ou lui sauver la vie ;
 D'un même mouvement , et d'une même voix ,
 Tous le disent exempt de la rigueur des lois ;
 Et si cette chaleur n'est bientôt apaisée ,
 Jamais sédition ne fut plus disposée.

En vain , pour y mettre ordre , et pour le contenir ,
J'ai voulu...

LE ROI , à Octave.

C'est assez , faites-le-moi venir.

(Octave va querir le prince.)

LÉONOR.

Ciel , seconde nos vœux !

THÉODORE.

Voyons cette aventure.

LE ROI , rêvant , et se promenant à grands pas.

Oui , ma fille , oui , Cassandre , oui , parole , oui , nature ,

Oui , peuple , il faut vouloir ce que vous souhaitez ,

Et par vos sentiments régler mes volontés.

(Le prince et Octave entrent.)

SCÈNE IX.

LE PRINCE , OCTAVE , LE ROI , LE DUC ,
THÉODORE , CASSANDRE , LÉONOR , GARDES.

LE PRINCE , aux pieds du roi.

Par quel heur...

LE ROI , le relevant.

Levez-vous. Une couronne , prince ,
Sous qui j'ai quarante ans régi cette province ,
Qui passera sans tache en un règne futur ,
Et dont tous les brillants ont un éclat si pur ,
En qui la voix des grands , et le commun suffrage ,
M'ont d'un nombre d'aïeux conservé l'héritage ,
Est l'unique moyen que j'ai pu concevoir

Pour en votre faveur desarmer mon pouvoir :
 Je ne vous puis sauver tant qu'elle sera mienne ;
 Il faut que votre tête , ou tombe , ou la soutienne ;
 Il vous en faut pourvoir , s'il faut vous pardonner ;
 Et punir votre crime , ou bien le couronner.
 L'état vous la souhaite , et le peuple m'enseigne ,
 Voulant que vous viviez , qu'il est las que je règne.
 La justice est aux rois la reine des vertus ,
 Et me vouloir injuste 'est ne me vouloir plus :
 Réglez ; après l'état , j'ai droit de vous élire ,
 Et donner en mon fils un père à mon empire.

LE PRINCE.

Que faites-vous , grand roi ?

LE ROI.

M'appeler de ce nom ,

C'est hors de mon pouvoir mettre votre pardon ;
 Je ne veux plus d'un rang où je vous suis contraire.
 Soyez roi , Ladislas , et moi je serai père :
 Roi , je n'ai pu des lois souffrir les ennemis ;
 Père , je ne pourrai faire périr mon fils.
 Une perte est aisée où l'amour nous convie ;
 Je ne perdrai qu'un nom pour sauver une vie ,
 Pour contenter Cassandre , et le duc et l'état ,
 Qui les premiers font grace à votre assassinat.
 Le duc , pour récompense , a requis cette grace ,
 Le peuple mutiné veut que je vous la fasse ,
 Cassandre la consent , je ne m'en défends plus ;
 Ma seule dignité m'enjoignoit ce refus.
 Sans peine je descends de ce degré suprême ;
 J'aime mieux conserver un fils qu'un diadème.

LE PRINCE.

Si vous ne pouvez être et mon père et mon roi ,
 Puis-je être votre fils , et vous donner la loi ?
 Sans peine je renonce à ce degré suprême ;
 Abandonnez plutôt un fils qu'un diadème.

LE ROI.

Je n'y prétends plus rien , ne me le rendez pas.
 Qui pardonne à son roi puniroit Ladislas ,
 Et sans cet ornement feroit tomber sa tête.

LE PRINCE.

A vos ordres , seigneur , la voilà toute prête ;
 Je la conserverai , puisque je vous la dois ;
 Mais elle régnera pour dispenser vos lois ,
 Et toujours , quoi qu'elle ose , ou quoi qu'elle projette ,
 Le diadème au front sera votre sujette.

(*Il dit au duc , en l'embrassant :*)

Par quel heureux destin , duc , ai-je mérité ,
 Et de votre courage , et de votre bonté ,
 Le soin si généreux qu'ils ont eu pour ma vie ?

LE DUC.

Ils ont servi l'état alors qu'ils l'ont servie.
 Mais , et vers la couronne et vers vous acquitté ,
 J'implore une faveur de votre majesté.

LE PRINCE.

Quelle ?

LE DUC.

Votre congé , seigneur , et ma retraite ,
 Pour ne vous plus nourrir cette haine secrète ,
 Qui , m'expliquant si mal , vous rend toujours suspects
 Mes plus ardents devoirs , et mes plus grands respects.

LE PRINCE.

Non, non; vous devez, duc, vos soins à ma province :
 Roi, je n'hérite point des différens du prince;
 Et j'augurerois mal de mon gouvernement,
 S'il m'en falloit d'abord ôter le fondement.
 Qui trouve où dignement reposer sa couronne,
 Qui rencontre à son trône une ferme colonne,
 Qui possède un sujet digne de cet emploi,
 Peut vanter son bonheur, et peut dire être roi.
 Le ciel nous l'a donné, cet état le possède;
 Par ses soins tout nous rit, tout fleurit, tout succède;
 Par son art, nos voisins, nos propres ennemis,
 N'aspirent qu'à nous être alliés ou soumis :
 Il fait briller par-tout notre pouvoir suprême ;
 Par lui toute l'Europe, ou nous craint, ou nous aime ;
 Il est de tout l'état la force et l'ornement,
 Et vous me l'ôteriez par votre éloignement ;
 L'heur le plus précieux que régnaunt je respire,
 Est que vous demeuriez l'ame de cet empire.

(*montrant Théodore.*)

Et si vous répondez à mon élection,
 Ma sœur sera le nœud de votre affection.

LE DUC.

J'y prétendrois en vain, après que sa défense
 M'a de sa servitude interdit la licence.

THÉODORE.

Je vous avois prescrit de cacher vos liens ;
 Mais les ordres du roi sont au-dessus des miens,
 Et, me donnant à vous, font cesser ma défense.

LE DUC.

O de tous mes travaux trop digne récompense !

(*au prince.*)

C'est à ce prix, seigneur, qu'aspiroit mon crédit,
Et vous me le rendez me l'ayant interdit.

LE PRINCE.

J'ai pour vous accepté la vie et la couronne,
Madame, ordonnez-en, je vous les abandonne :
Pour moi, sans vos faveurs elles n'ont rien de doux ;
Je les rends, j'y renonce, et n'en veux point sans vous :
De vous seule dépend et mon sort et ma vie.

CASSANDRE.

Après qu'à mon amant votre main l'a ravie ?

LE ROI.

Le sceptre que j'y mets a son crime effacé,
Dessous un nouveau règne oublions le passé ;
Qu'avec le nom de prince il perde votre haine ;
Quand je vous donne un roi, donnez-nous une reine.

CASSANDRE.

Puis-je sans un trop lâche et trop sensible effort,
Épouser le meurtrier, étant veuve du mort ?
Puis-je...

LE ROI.

Le temps, ma fille...

CASSANDRE.

Ah ! quel temps le peut faire ?

LE PRINCE.

Si je n'obtiens au moins, permettez que j'espère :
Tant de soumissions lasseront vos mépris,

Qu'enfin de mon amour vos vœux seront le prix.

LE ROI, *au prince.*

Allons rendre à l'infant nos dernières tendresses,

Et dans sa sepulture enfermer nos tristesses;

Vous, faites-moi, vivant, l'oner mon successeur,

Et voir de ma couronne un digne possesseur.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

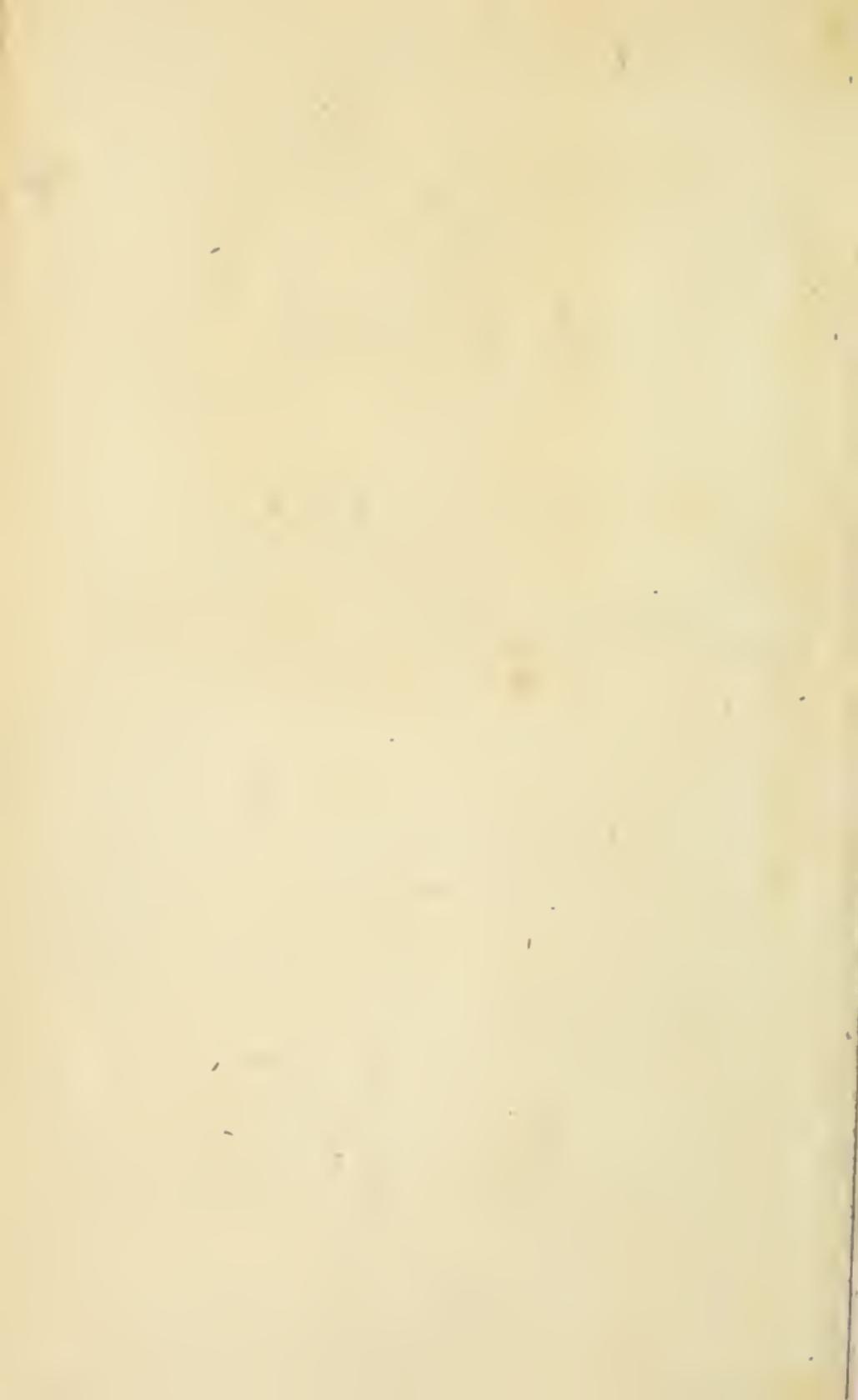
CONTENUES

DANS CE VOLUME.

JODELET, OU LE MAÎTRE VALET, comédie, par SCATTON.	Page	1
DON JAPHET D'ARMÉNIE, comédie, par le même.		113
VENCESLAS, tragédie, par Rotrou.		223

FIN DE LA TABLE.







**PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET**

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

